

Homo Sapiens

Syntheticus

Hôdo, la légende

Volume II

Table des matières

Prologue.....	5
Chapitre 1. Retour sur Hôdo.....	11
Chapitre 2. La menace.....	23
Chapitre 3. Le cadet des Porte.....	41
Chapitre 4. État d'âme d'un androïde.....	55
Chapitre 5. Le mur du tachyon.....	77
Chapitre 6. Les sept mères veillent.....	95
Chapitre 7. Un amour de machine.....	115
Chapitre 8. Station Jupiter.....	135
Chapitre 9. Les bonnes soeurs.....	151
Chapitre 10. Mémoire vide.....	177
Chapitre 11. Diplomatie.....	189
Chapitre 12. Complots.....	215
Chapitre 13. La commanderie de Hôdo.....	227
Chapitre 14. L'ambassadeur.....	253
Chapitre 15. Gynoïdes.....	271
Chapitre 16. Le cerveau champignon.....	291
Chapitre 17. Tyrans.....	309
Chapitre 18. Le Grand prêtre et la prophétesse	331
Chapitre 19. Enseigne Moka.....	351
Chapitre 20. Sosies.....	373
Chapitre 21. La gynoïde écolo.....	391
Chapitre 22. La promenade de Chica.....	411
Chapitre 23. Visa n° 1.....	429
Chapitre 24. L'hétairie des hétaires.....	449
Chapitre 25. Muhammad le Nouveau.....	473
Chapitre 26. Le retour de Chica.....	491
Chapitre 27. Homo sapiens syntheticus.....	511
Chapitre 28. Les secours de Go-Lem.....	529
Chapitre 29. Bluff.....	555

Chapitre 30. Fond de toile.....	573
Chapitre 31. L'accord final.....	591
Chapitre 32. L'acte suprême.....	603
Épilogue.....	615

Prologue

Officiellement, la tentative de colonisation du Comandant Lucien Porte fut un insuccès. Le Livingstone avait disparu emportant avec lui plus de mille explorateurs. La pauvreté généralisée sur la Terre, aggravée par les dépenses de lutttes contre la pollution, l'accélération de la montée des eaux et les bouleversements climatiques ne permettaient plus de gaspillage pour recommencer l'expérience dans l'immédiat, d'autant que l'échec fut imputé au X2-plasme.

Cependant, une légende raconte que, là-bas au loin en direction de la Croix du Sud, des humains émigrèrent et fondèrent un Paradis.

On raconte qu'un tychochrôme fantôme vogue parfois près de Jupiter. On dit même que des gens y embarquent et ceux qui en reviennent ont tout oublié de leur séjour. On soupçonne que certains astronautes et certains scientifiques sont au courant de ces phénomènes, mais le secret reste bien gardé. Pourtant, la disparition de nombreux matériels ne pouvait passer inaperçue de tout le monde, comme ce tychochrôme qui s'était volatilisé.

Un jour, la chronique fut défrayée par les prétendus aveux d'une milice. L'homme certifiait qu'il avait vu quatre habitants de cette planète mythique. Il fut frappé par la beauté et la force surhumaine de la femme qui fai-

sait partie du groupe. Quand les journalistes voulurent en savoir plus, ils retrouvèrent le curieux témoin mort d'un coma éthylique.

Néanmoins, certains rêveurs chasseurs d'extra-terrestres, parlaient des visiteurs, les messagers de Hôdo. Par recoupement, on constatait qu'il y en avait toujours quatre. Il y avait, bien sûr, l'étrange femme décrite par la sentinelle, omniprésente comme les petits Gris. Il y avait aussi un grand prêtre qui initiait dans une secte très secrète les candidats au Voyage, puis un cheval blanc à l'allure humaine et un monstre au visage diabolique conduisaient les élus vers leur lointaine destinée.

— Et comment s'appelle cette secte ?

— Ynti Punku, je crois.

— Mais comment fait-on pour la trouver ?

— On raconte beaucoup de choses à son sujet. Certains croient qu'il faut aller en pèlerinage sur les rives du plus haut lac du monde. D'autres racontent que c'est dans les bas-fonds des grandes cités, là où rodent les SDF ou aux abords des décharges de matières non biodégradables. Moi, je m'en tiens à la dernière, celle qui dit que ceux qui sont prêts sont appelés. N'est-ce pas écrit dans l'Évangile ?

— Alors, là, j'ai quelque peine à le croire !

— Vraiment ! Homme de peu de foi...

— Ben, voyons donc, s'ils ne sont que quatre pour recruter les élus comment pourraient-ils me trouver, à supposer que je sois digne d'eux ? Avec ma chance habituelle... Vous ne croyez pas père Keshavan ?

Les pionniers de Hôdo

Chapitre 1. Retour sur Hôdo.

Nic sourit, pourtant, quelque chose l'intriguait dans la dernière remarque. Mais, il n'y prêta point attention, car déjà son esprit était tourné vers la « nouvelle » de Stanley. Certes, il était notoire que le vieil astronaute avait une dent contre la CIES qui engageait les éboueurs de l'espace en faisant miroiter maintes primes pour les risques, primes qui n'étaient presque jamais données, car il n'y avait aucun risque selon les responsables qui ne voulaient rien savoir. Nic imagina sans peine la satisfaction de son collègue en apprenant que la sacro-sainte Compagnie serait phagocytée par un autre géant, quel qu'il fût. Mais, il fallait s'attendre sûrement à d'autres conséquences, et la personne la plus apte à le renseigner était sans conteste son ami japonais.

— Dois-je attendre une réponse ? demanda Moka.

— Non, tu peux vaquer à tes affaires, dit-il en sortant, sans attendre l'androïde qui, tout compte fait, était chez elle puisqu'elle était de la famille.

Par bonheur, c'était la quinzaine où il séjournait à Jérusalem. En effet, aucune des deux communautés n'avait de privilèges, aussi, fut-il décidé que Betty et Nic alterneraient tous les quinze jours de résidence : quand Nic était dans la plaine, Betty était à Rio, dans la montagne. Par contre, le couple Katsutoshi et Adela se déplaçait en-

semble, décalé d'une semaine par rapport aux déplacements des deux « commandants » des Hôdons, comme les civils, eux-mêmes, les avaient nommés. C'était là encore une vieille tradition des astronautes qui se perpétuait dans les coutumes des colons : la notion de quarts, de roulements et de recouvrements dans les fonctions de la communauté.

De toute manière, il devait voir le supérieur de la sécurité, car Condor projetait de se marier avec Stella. Le pompier et l'ordonnance de Nic avaient exprimé le désir de la présence de leurs supérieurs respectifs avec qui ils partageaient des liens de sympathie plus voisins de l'amitié que des bons rapports professionnels.

D'autre part, Nic profitait chaque fois de la présence d'Adela pour continuer ses entretiens. Il ne savait jamais tout à fait à qui il avait à faire, la psychothérapeute ou la grande initiatrice des mystères de sa secte, Héliopolis. Quoi qu'il en fût, il en ressortait la plupart du temps en pleine forme et c'était le principal pour lui.

Rapidement, il enfila le kilt hôdon. L'androïde avait arraché Nic de son lit, qui, comme les autres fois où il fut réveillé, avait hésité entre couvrir sa nudité ou non, hésitant toujours entre l'impression de recevoir une femme ou une machine. Et comme d'habitude, il opta pour cette dernière.

Dehors, il huma l'odeur de la pluie qui n'avait cessé de gronder toute la nuit, ponctuée de violents éclairs. L'aube éclairait déjà la cité et promettait une matinée lumineuse qui irait en se réchauffant lourdement jusqu'au milieu de l'après-midi. Pour l'instant, l'air était frais, et Nic déroula son poncho-plaid pour recouvrir le torse nu qui frissonnait sous les caresses du vent.

Elles étaient belles, les deux cités de Hôdo avec leurs maisons de pierres, d'adobes et de plastique de tente,

réunies entre elles par des allées couvertes, verdoyantes, et, tout récemment, fleuries d'orchidées religieusement cultivées par Ytzhak. Voisine de sa demeure, celle des Tomonaga Nefertiti se dressait reconnaissable aux bonsaïs sur les rebords des fenêtres et surtout aux bacs de papyrus à l'entrée, car les cerisiers nains n'étaient pour l'instant qu'une poignée de maigres tiges terminées par une paire de feuilles. Mais Katsutoshi espérait bien qu'un jour il léguerait à sa descendance de merveilleux arbres réduits. Séduite par l'idée, Jeanne avait demandé à Ytzhak de lui créer un érable miniature, mais il s'y était refusé, car il ne voulait pas se risquer à perdre une seule des précieuses plantes que Stella avait sélectionnées. Le Japonais était venu au secours de la femme de Nic, car il avait emmené ses propres graines et, même si les feuilles du senkaki¹ ne ressemblaient pas tout à fait à l'emblème canadien, l'idée y était.

Katsutoshi se levait avant l'aurore et avait coutume de sortir de la maisonnette pour méditer sur « son » soleil levant, l'Intirayo pointant à l'horizon, avant de se rendre aux bains public.

Les bains publics ! Une des nombreuses « inventions » de Gus, le maître des ingénieurs, toujours à l'affût de matériel de rechange et d'économie d'énergie. Heureusement pour lui, les colons désiraient trop ardemment que leur planète ne devienne point une autre Terre : un gâchis écologique croulant sous une gabegie de besoins artificiels. Ici, il n'y aurait pas de pluies acides érodant les édifices et brûlant la végétation, ni de pollution souillant leur précieuse eau ou rendant l'atmosphère nocive. Ils étaient prêts à renoncer à leurs commodités individualistes si cela pouvait rendre leur univers plus propre,

1 Érable japonais.

prêts à ne plus disposer de son coin toilette, de sa cuisinette et même de son allinone, cet ordinateur qui faisait partie de leur quotidien.

La porte de la maison du Japonais s'ouvrit, Nic reconnut immédiatement la silhouette qui se voulait furtive malgré son poids.

— Nana ! Déjà au travail ? Que faisais-tu chez les Tomonaga ?

— Je remplaçais Chica, elle a eu une soirée bien occupée. Elle n'a pu se reposer convenablement alors je l'ai relayée. Vous savez que nous, les androïdes, avons besoin impérativement de quatre heures de repos tous les jours. Nous nous sommes accordées pour remplacer l'autre en cas de nécessité.

— Vous vous êtes accordées ? Toi et Chica, spontanément ?

— Oui ! Vous paraissez surpris.

— C'est la première fois que je vois que vous vous entraidez.

— Notre programmation prévoit la satisfaction de l'humain, l'enrichissement et la sauvegarde de notre matériel cognitif. Vous savez que ces derniers points nous imposent le partage d'informations et peuvent nous conduire à des solutions complexes comme ce fut le cas pour Moka lorsqu'elle s'échappa de la CIES.

Nic ne s'en souvenait que trop bien. À l'époque, Biscuit, c'était son nom, devait être décérébrée par les Terriens afin de découvrir les secrets de Hôdo. Même Frans, le spécialiste en robotique qui avait fourni des indices pour revenir sur leur planète, car il voulait récupérer le robot, fut étonné par les prouesses de Moka-Biscuit. Elle s'était fabriquée une nouvelle identité, avait pris en otage deux ambulanciers et finit par voler le tychochrôme qui devait la ramener. Des trois soeurs, Moka était la plus auto-

nome, plus que Nana qui avait subi la terrible épreuve de la cage de Faraday.

— C'est la première fois que vous vous en apercevez, Commandant !

— Comment ? Tu étais là aussi ! s'exclama-t-il à la vue de Moka qui sortait aussi de la demeure du Japonais.

— Elle voulait discuter avec nous, continua Nana en guise de réponse.

— Je croyais que vous ne communiquiez que par des voies informatiques. Depuis quand devez-vous palabrer comme nous ?

Ce fut Nana qui continua :

— vous lui avez reproché son aspect extérieur. La seule manière de comprendre le pourquoi était de l'observer visuellement.

— Il ne fallait pas en faire tout un drame.

— Je sais bien que vous ne comprenez pas notre fonctionnement, mais, chaque fois qu'un humain est déçu de nos prestations, nous sommes plus ou moins malheureuses. C'est particulièrement pénible chez Moka par rapport à vous.

— Ridicule ! Surtout de ma part, j'ai agi comme un père pour une fille.

— Justement, il y a bien une relation particulière entre vous deux.

Nic fit la moue. C'était vrai, il finissait, contre toute logique, par éprouver de la sympathie à l'égard de ces machines. C'était insensé. Il avait l'impression d'être retourné en enfance et d'attribuer une âme à un ours en peluche. Certes, ces poupées étaient plus élaborées, mais de là à s'y méprendre...

Le commandant était incurablement curieux.

— Ce n'est pas la première fois que vous vous entraînez ? Racontez-moi ça !

— Ne vous êtes-vous jamais posé la question de savoir comment Moka conservait un continuum de personnalité sur les deux planètes ? commença Nana.

Elle avait un langage de plus en plus emprunté aux scientifiques qu'elle côtoyait. Son rôle d'interprète multidisciplinaire était très apprécié dans la communauté, et, s'il était vrai qu'elle avait des sentiments, Nana était fière et heureuse de ses nouvelles fonctions.

Nana avait survécu aux affres de la solitude lorsqu'elle avait été mise au secret lors de son arrivée sur le nouveau monde. Mais depuis, elle avait compris comment mieux exploiter son cerveau local, trop petit, à peine capable de maintenir les fonctions vitales élémentaires. Elle avait enseigné à ses soeurs comment surmonter la peur et la souffrance, et comment se débrouiller dans de telles circonstances. De plus, comme elle n'avait pas souffert lors des voyages effectués entre Terre et Hôdo, elle découvrit ainsi que les androïdes étaient inconsciemment reliés à l'informatique de la navette. Or, pendant le voyage, Moka n'avait besoin que de piloter l'engin et maintenir en vie les colons endormis, le reste pouvait être archivé, libérant de la mémoire où elle pouvait emmagasiner des bribes de souvenirs qui lui éviteraient l'amnésie des premiers vols.

Seule, sans l'aide de Frans, elle avait enseigné à Moka comment exploiter l'ordinateur du tychochrôme pour conserver sa personnalité chaque fois qu'elle voyageait d'un monde à l'autre, déconnectée de tout ordinateur central où elle puisait non seulement ses connaissances, mais aussi les ressources de son comportement. Elle pouvait rester le « Commandant Lucien Porte du Livingstone ».

Chapitre 2. La menace.

— Bonjour Commandant ! Vous êtes bien matinal aujourd'hui ! Un nouvel arrivage ?

Nic se retourna, mais avait déjà reconnu la voix.

— Comment Ytzhak, vous ne les avez pas accueillis ? Vous ne leur avez pas montré vos merveilles, vos orchidées ?

— Commandant, continua-t-il sur le même ton de la plaisanterie, mes merveilles, il vaut mieux qu'ils ne s'y habituent pas trop vite : il n'y a que ça ici. D'ailleurs qu'auraient-ils pu voir la nuit avec quelques lumignons ? Et puis, ne valait-il pas mieux qu'ils soient reçus par le Père fondateur ?

Agnon avait marqué un point. Nic n'aimait pas ce titre dont lui avait affublé père Keshavan. Père fondateur ! Comme s'il avait créé une nouvelle communauté religieuse ! Bien sûr, il avait édicté des règles, mais c'était sa responsabilité de chef de la mission du Livingstone. Et si les demeures de Hôdo, toutes calquées sur le modèle des tentes martiennes, abritaient huit personnes dans des cellules monastiques, cela n'avait rien à voir avec une vie d'ascèse. Il était vrai que la vie sur leur nouvelle planète s'imprégnait d'une sérénité toute monacale.

Et dire qu'Ytzhak avait même essayé de pousser plus loin : père Salomon ! Heureusement que le surnom n'avait pas gagné les faveurs des Hôdons.

Profitant des brèves secondes de silences des joueurs oratoires, Nana s'interposa :

— pouvons-nous nous retirer, commandant ?

— Bien sûr, bien sûr ! répondit Nic qui avait oublié les deux androïdes.

— Alors, bonne journée et au revoir, Messieurs ! enchaîna Moka.

Nic sursauta. Ce ton. Elle s'était exprimée comme il l'aurait fait face à un intrus venant l'interrompre dans une conversation, l'en excluant même, et cela, sans saluer, sans s'excuser. C'était ses propres réactions avec une différence pourtant énorme. Lui, il se serait peut-être tu, mais son visage aurait trahi, peu ou prou, sa mauvaise humeur. Elle, elle restait impassible.

Il l'observa. Elle regardait partout et nulle part comme à l'accoutumée. Pourtant, un bref instant, il eut l'impression que les deux regards s'étaient croisés.

Et ses pupilles reflétaient quelque chose. Indéfinissable. Du moins pour une machine.

Frans, le cognaticien, avait bien essayé de lui faire accepter que tout mécanisme d'intelligence artificielle inclût celui de l'émotion. Il lui avait dit que cela était indispensable pour motiver, mobiliser les neurones. Il n'y comprenait pas grand-chose en cybernétique, mais il ne voyait là que de mots empruntés à la psychologie pour désigner quelque fonction de contrôle.

Pire, ces machines pouvaient, après une froide analyse, afficher une expression qui n'avait rien de spontané. Cela les rendait encore plus inhumaines aux yeux de Nic. Elles étaient programmées pour séduire, aussi leur palette de sentiments se réduisait au strict nécessaire. Le méconten-

tement, la colère, le dégoût leur étaient inconnus. Quant aux autres sentiments, tels que le plaisir ou la souffrance, ils manquaient souvent de nuances, et parfois même d'à-propos.

— Vous paraissez perplexe, Commandant, des soucis ? reprit l'administrateur de base de données, devenu le Grand Jardinier de Hôdo.

— Non, ces machines me surprendront toujours.

— Ah ! Je pensais plutôt que vous aviez quelques soucis. Vous voir debout de si bonne heure...

— Je n'en sais encore rien, j'attendais Katsutoshi.

À peine Nic eut-il mis au courant Ytzhak du message sibyllin que lui avait transmis Stanley, que le Japonais sortit de sa demeure.

Les trois hommes se dirigèrent vers les bains, silencieux.

Les bains étaient un terme bien pompeux. En fait, à Jérusalem, il s'agissait d'énormes réservoirs d'eau, cylindriques, entourés de petites cabines de la taille des bacs de douche récupérées lors du démantèlement du vaisseau des pionniers. Pour faire ses ablutions, il fallait remplir sa cuve d'à peine dix centimètres d'une eau à température ambiante. Devant le rideau de plastique, porte dérisoire, les vêtements posés par terre indiquaient que l'endroit était occupé, car le nombre réduit de loges imposait que chacun se lavât quand il pouvait. Heureusement, les horaires stricts de la Terre n'avaient plus aucun sens sur la nouvelle planète.

Le trio se retrouva peu après réuni dans la grande pièce centrale de la maison des Tomonaga où déjà, Adela, Rûdâba, Condor et Le Ninja s'étaient réunis et s'apprêtaient à prendre le petit déjeuner.

Économie de chauffage, de réfrigération et d'emballage : les Hôdons ne disposaient plus de cuisine person-

nelle. Chaque jour, les artisans habilités pour l'alimentation envoyaient leurs coursiers distribuer le ravitaillement prêt à la consommation dans des récipients thermostatiques. Peu à peu, des ingrédients indigènes venaient enrichir les recettes culinaires. Il était temps, car la naturalisation des végétaux terriens se faisait plus lentement que prévu et les stocks du voyage s'épuisaient. De toute manière, c'était envisagé depuis les prémices du grand voyage, mais les Hôdons, qui voulaient éviter de commettre des erreurs écologiques irréparables, redoublaient de précautions.

Cette coutume nouvelle ne permettait guère plus de recevoir des invités inattendus. Les rations alimentaires étaient calculées en fonction des besoins de chacun. Heureusement, il avait toujours des suppléments lyophilisés de longue conservation. Ainsi Nic et Ytzhak se contentèrent-ils d'« ocha¹ » synthétique.

Katsutoshi avait pris le temps de réfléchir à la question de Nic.

— J'estime qu'il pourrait y avoir trois conséquences importantes suite au rachat de la CIES par les Yakusa. La monnaie énergétique, la reprise des vols interplanétaires et la domination des autres mafias.

— La monnaie énergétique, l'Enn ? s'étonna Ytzhak. Mais c'est une idée d'écolo révolutionnaire ! Pourquoi les Yakusa seraient-ils en faveur d'un système antiéconomique ?

— Antiéconomique ? C'est probablement l'image que vos médias en donnaient.

— Vous avez sans doute bien deviné Katsutoshi, intervint Rûdâba. En effet, le parti majoritaire des Israélites est écologique. C'est le mouvement le plus capable de ré-

1 Thé vert japonais

sister contre la politique de la nouvelle Mésopotamie. Alors, le gouvernement ciblait ses attaques de dés-information sur les écolos, plus dangereux que les révolutionnaires dont vous faisiez partie, afin de cultiver la zizanie entre vous.

Ytzhak dévisagea la Persane qui venait de parler d'un thème tabou entre musulmans et juifs. Toute allusion à la disparition d'Israël eût été déplacée sur Terre. Pourtant, sur Hôdo, elle pouvait en parler sans haine, sans mépris, sans le moindre sous-entendu perfide et sans qu'Agnon se sente offusqué. Elle évoquait des faits comme une historienne qui ne se sentirait plus concernée par un lointain passé.

La planète transformait profondément les colons.

Rûdâba avait abandonné les armes pour aider Adela et s'occuper principalement de la crèche. Elle avait trouvé un compromis entre la pratique religieuse et l'acclimatation à la lourde chaleur humide de Hôdo favorable aux multiples mycoses. Il était vrai qu'Adela l'y aidait avec sa manière d'interpréter la symbolique et l'ésotérisme qui se cachaient entre les lignes des livres sacrés et surtout, avec son étrange pouvoir de persuasion. Ainsi, l'ancienne guerrière d'Allah se rasait la tête et ne portait qu'un large carré de toile protégeant la nuque des ardeurs du soleil, ou, pour atténuer la violence des pluies diluviennes, elle roulait en turban la pièce de tissu comme le lui avait enseigné une Sénégalaise. Mais elle ne cachait plus son visage : tous les Hôdons appartenaient à la même famille. Une famille dont les seuls points communs qui unissaient les membres, en dehors de leur planète, étaient leurs différences.

— Trois thèses politiques proposaient la monnaie énergétique, reprit Katsutoshi, celle que vous connaissez, Ytzhak, mais aussi celle des néo-communistes que Nic pour-

rait sans aucun doute développer mieux que moi, et enfin, celle des financiers de certaines puissances réclamant un ordre économique non soumis à la suprématie de certains États. Quoi qu'il en soit, les Yakusa voudront maîtriser l'économie terrienne et favoriser leur commerce tout en n'oubliant pas combien notre île a souffert du déséquilibre climatologique. Mais ce faisant, ils envenimeront probablement leurs relations déjà tendues avec le Moyen-Orient.

— Mais quel rapport avec la reprise des vols interplanétaires ? s'enquit Nic.

— C'est le Yakusa qui a principalement financé le projet de Livingstone. Rappelez-vous, notre surprise quand nous avons découvert que le sol de cette planète avait déjà été foulée par les androïdes qui utilisaient le tycho-drôme à X2-plasme. Mais cela n'est qu'un plaisir de potentat, une revanche sur l'étroitesse géographique de leur territoire insulaire. Peut-être, aussi, caresse-t-il l'espoir de découvrir de nouveaux marchés dans l'infinité de l'espace. Mais ce n'est qu'une conséquence de la main mise sur la CIES. Le véritable but immédiat étant de contrôler le Réseau.

— Impossible, s'exclama Le Ninja. Le réseau est, dirais-je, anarchiste par définition. Tous ceux qui ont essayé de le détourner pour leur intérêt ont échoué.

Le Ninja, lui aussi, avait définitivement abandonné sa cagoule depuis que Rûdâba, sa femme, avait délaissé le voile. Bien qu'il n'eût plus à se cacher des services d'ordre de la Terre, lui-même devenu l'un des chefs de la sécurité sur Hôdo, il avait continué à se masquer pour marquer sa solidarité conjugale. Il y avait aussi dans cette tenue une volonté de montrer ses origines de SDF combattants.

Condor haussa les épaules.

— Contrôler ne veut pas nécessairement dire « bridé », mais tout simplement être au courant de tout. Or, tout passe par le réseau, et vous avez pu constater comme les androïdes sont habiles pour y naviguer. Et à qui appartiennent ces machines ?

Il n'attendit pas la réponse, car tous la connaissaient : le Yakusa.

— Je présume, continua-t-il, que cela doit permettre de surveiller les autres mafias, et ainsi avorter toute opération qu'il jugerait gênante, est-ce ainsi, Katsutoshi ?

— Encore des effusions de sang en perspective, soupira Adela.

Adela aussi avait quitté ses traditions et avait relégué son postiche rasta qui lui donnait l'allure d'une antique Égyptienne. Maintenant, ses cheveux courts d'astrakan évoquaient plus les Ptolémées.

Hôdo imposait sa loi. Elle avait accueilli ce millier de colons sans offrir de résistance, car la faune terrienne la plus évoluée, représentée par des insectes et des crustacés, ignorait la présence de l'homme. Mais, la flore uniquement cryptogamique, dont le champignon était roi, se développait avec ténacité partout où l'homme imprudent lui offrait un gîte à l'abri des courants d'air.

Tout le monde devait s'adapter. Ainsi, Ytzhak, comme ses coreligionnaires, s'était fait confectionner des kippas en dentelles largement ajourées.

— Je dirais en faveur de mes anciens maîtres, qu'ils n'ont pas versé tant de sang que maints et maints politiciens et généraux devenus de grands héros par la suite. Nous nous contentons d'envoyer quelques champions pour décapiter le clan ennemi.

Personne n'osa commenter : Katsutoshi Tomonaga était l'un de ces champions. Et il était vrai que le nombre de victimes du terrorisme dépassait de loin celui des der-

nières guerres dites traditionnelles, rendant totalement négligeables les règlements de compte entre mafias.

— En résumé, conclut Nic, il faut s'attendre que le Yakusa intervienne dans nos affaires.

— Je pense que c'est, hélas, le message que Stanley voulait nous faire parvenir.

Le regard de Rûdâba se tourna un bref instant vers La Mecque qu'elle savait quelque part vers le sud depuis que Makuta et son équipe d'astronomes avaient localisé le système Sol dans leur ciel.

Ironie de la nature, le soleil des Terriens se cachait au cœur d'une constellation de six étoiles disposées en croix romane. Le berceau de l'humanité, lieu saint invisible, source de sagesse et de folie, pouvait-il réunir en son sein le paradis et l'enfer ? Pouvait-il troubler le havre de paix qu'offrait Hôdo ?

La Persane se leva. Chacun devinait qu'elle allait prier, seule, dans sa cellule. Elle portait, comme Adela, un kimono. Les colons empruntaient facilement leurs traditions, pourtant, ils ne tombaient pas dans l'uniformité, si ce n'était les couleurs pastel, car les colorants faisaient défaut. À l'extrême de cette pudeur vestimentaire, Betty, la vice-commandante, exposait ses seins nus copiant la troublante Diana à peine vêtue d'un paréo. Mais la majorité des femmes portaient une tunique plus ou moins longue comme c'était le cas dans le clan de Nic.

— Qu'Allah nous vienne en aide, lâcha Le Ninja !

— Votre femme vous a converti, s'étonna Ytzhak.

— Non ! mon Dieu s'appelle Personne, alors je peux lui donner toutes les étiquettes que vous voulez. Préférez-vous que j'en appelle à Yahvé ?

— Je préfère que vous lui laissiez le nom que vous avez choisi : personne. Il ne me semble pas raisonnable de per-

muter les dieux des religions. En tout cas, personnellement, cela me choque.

— Je comprends et partage votre opinion, Ytzhak, intervint Adela, mais il faut avouer qu'il est plus facile d'appeler quelqu'un à son aide, que personne !

— L'aide de qui ? s'indigna Le Ninja. Si Dieu existe, s'il s'occupe de l'humanité, s'il l'écoute et s'il est en notre faveur, peut-on être sûr que son aide soit celle que nous attendions ? Pour moi, cela fait trop de « si » ! Ma destinée, je la prends en main. Je reprendrai les égouts, le maquis si vous préférez, je me battrai et même si je perds dans ma lutte pour Hôdo, je vendrai cher ma peau. Ici, je suis un homme et s'il le faut, je mourrai en citoyen de cette planète, ma planète. Je suis d'ailleurs sûr que tous les bannis de la Terre se joindront à moi le jour venu et nous, peuple de Hôdo, sommes nombreux à connaître les combats de l'ombre. Qu'ils viennent donc ces envahisseurs, ces bourreaux de la Terre, ces rapaces, ces...

La voix de l'ancien SDF s'étrangla, ne sachant quelles injures proférer à l'encontre de cet univers qu'il haïssait.

Chapitre 3. Le cadet des Porte.

Nic regarda au loin, à cause du vacarme, le décollage du tychochrôme. La queue de feu avait longuement brûlé le sol désertique, soulevant un panache de poussière rougeâtre. Puis, l'engin se cabra et piqua vers les lourds nuages aux mamelons étincelants de blancheur dont la base sombre s'étalait sur un plan invisible. Ça et là, des éclairs bleutés crépitaient le long de la trajectoire ionisée. Puis le silence de Hôdo retomba. La navette disparut rapidement emportant Moka investie d'une mission particulière.

— Elle reviendra quand ? interrogea Sean, plus pour rompre le silence revenu sur la plaine que pour avoir une réponse qu'il n'attendait d'ailleurs pas.

Nic haussa les épaules indiquant qu'il n'en savait rien et se tourna vers son fils cadet. L'ancien commandant de vaisseau était content de la présence de Sean à ses côtés. C'était en quelque sorte partager un peu de ce que fut sa vie, celle d'un astronaute. C'était aussi justifier le fait qu'il ait suivi Moka jusqu'à l'aire d'embarquement. Il se sentait ridicule, car il avait beau avoir confié une mission particulière à la femme synthétique, il ne comprenait pas ce qui

le poussait à l'accompagner comme il l'eût fait pour un collègue affrontant un grave danger.

Il jeta un coup d'œil vers l'enfant, voulant lui signaler : « c'est fini ! rentrons ! » L'enfant ? À seize ans, c'était déjà un adolescent, grave, qui fixait intensément les cieux. À la recherche de souvenirs ?

— Pas trop de nostalgie ? s'enquit le père.

— Bien sûr, un peu...

— Je regrette sincèrement de t'avoir emmené dans cette aventure. Il manque de copains de ton âge.

— C'est vrai, mais les adultes sont si gentils avec moi. J'ai l'impression qu'ici, ils sont plus heureux, ils me comprennent en tout cas mieux que sur Terre. En réalité, j'ai même beaucoup plus de copains ici. Ils m'apprennent beaucoup de choses intéressantes et ils ont le temps de jouer avec moi. Et puis, tu m'aurais laissé orphelin sur Terre ?

— J'aurais pu refuser la mission.

— Mais je la voulais, moi ! Et je me doutais bien que je perdrais tout ce que je connaissais. C'est vrai, je n'ai pas de copains de mon âge, mais ceux que j'ai ici sont bien mieux que ce que j'avais, tu sais. Je peux même jouer avec Nana et Chica : avoue que personne ne peut en faire autant avec une station de jeux !

— Elles jouent avec toi ?

— Elles sont un peu pataudes. Elles sont habiles, mais pas agiles ! Tiens, regarde là-bas, je parie que c'est Diana.

Nic fixa son regard dans la direction que lui indiquait son fils, vers les champs de champignons aux longs et fins pieds qui donnaient l'apparence d'une savane prête à s'enflammer au terme d'une ardente saison sèche. Pourtant, il pleuvait tous les jours, ou presque.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de Jérusalem, la supposition de Sean se confirmait. La Brésilienne étudiait encore ses étranges sujets végétaux.

— Elle t'a raconté l'histoire de la boule ? interrogea le cadet à son père.

— Oui, répondit hâtivement ce dernier.

S'il la connaissait ? Tout le monde y avait droit ! Il était une fois une petite boule...

Une boule n'est pas programmée pour dévaler une pente, elle le fait parce qu'elle obéit aux lois de la physique. Elle ne choisit pas sa trajectoire : à chaque instant, elle se dirige vers la descente la plus rapide, quitte à se bloquer l'instant d'après, à cause d'une irrégularité. Si cette boule devait descendre plus bas, il lui faudrait vaincre l'obstacle et la seule manière de pouvoir le faire est d'avoir de l'énergie en réserve qu'elle utiliserait pour le démolir ou le contourner. Éviter s'avère généralement plus économique. Dans ce cas, il faudrait que la boule puisse se mouvoir. Plus précisément, elle devrait être capable de modifier sa structure physique. Mais en surmontant une première difficulté, la boule gaspillerait de l'énergie et risquerait d'en manquer pour les suivantes. Il lui faudrait donc reconstituer son stock.

Pire, elle peut échouer dans sa mission en s'épuisant ou en se détruisant. Pour palier à cette fin, il suffirait de créer d'autres boules qui continueraient la tâche. Ainsi, en plus de récupérer de l'énergie elle devrait disposer de matériaux pour fabriquer ses congénères. Or, tout cela n'est pas nécessairement là où se trouve la boule, il lui faut donc de quoi analyser l'environnement pour découvrir où se trouve ce dont elle a besoin. Mais une telle boule, ne serait-elle pas vivante ?

Diana n'était pas animiste pour rien, car la suite de son raisonnement surprenait plus d'un.

En effet, quelle intelligence avait changé la boule qui tombait en boule qui vivait ? Dans quelle mémoire brassait la recherche de solutions ? Comment pouvait-elle comprendre qu'un obstacle pouvait être écarté, qu'il fallait se nourrir pour vivre demain, engendrer pour survivre après-demain ?

La vie et l'intelligence étaient-elles indissociables ? La vie, ne serait-ce pas la mission attribuée à la boule, celle de toujours descendre, éternelle tâche comme celle des Danaïdes ou de Sisyphe ? Et l'intelligence, ne serait-ce pas l'âme, parcelle d'une divinité dont les lois de la nature seraient les seules manifestations tangibles de son existence ?

Nic reconnaissait que la question était intéressante, mais il n'aimait guère perdre son temps en conjoncture sur l'inabordable. La seule chose qui le rassurait était que pour une fois, madame « c'est limpide » nageait en eaux troubles.

Le chef des scientifiques aperçut les deux hommes et attendit qu'ils fussent à côté d'elle pour les saluer :

— Ray n'est pas là ? interrogea-t-elle.

Nic ne s'étonna pas de ce qu'elle s'enquit de la présence de son fils aîné, Hôdo n'était pas un endroit où circulaient les potins et les conversations étaient beaucoup plus personnelles, d'autant que presque tout le monde se connaissait. Inutile de parler du dernier multimédia, du scandale politico-financier monté en épingle, des sempiternels attentats, des catastrophes qu'analysaient froidement experts et contre experts, ni même de la météo qui ne variait pas.

— Normalement, il devait être de retour hier soir. Mais depuis que Gus l'a désigné comme son bras droit et son représentant ici à Jérusalem, il va périodiquement à Rio pour faire le point sur les contrôles d'énergie et, chemin faisant, il vérifie le faisceau de transfert énergétique.

— Bientôt, moi aussi je contribuerai à économiser l'énergie, car, si ma théorie est correcte, je ferai un nouvel ordinateur, peu gourmand et, de plus, écologique.

— Un nouvel ordinateur ! s'exclamèrent en chœur les deux hommes.

Diana embrassa du geste la savane de champignons en affichant un sourire des plus radieux, celui de quelqu'un qui avait remporté une merveilleuse victoire.

— Ça ? s'étonna Nic.

— Oui, çà ! Je vous avais déjà dit que chacune de ces plantes se comporte comme un neurone. Vous marchez là sur un cerveau quasiment en friche par manque de capteurs et surtout de moyen de communication avec l'extérieur. Je pense que j'y suis parvenu. Prochaine étape : essayer de faire communiquer Nana avec ce cortex végétal.

— Pourquoi Nana ? et comment comptes-tu y arriver ?

— C'est l'androïde qui est le plus au courant de la technologie dont nous disposons sur Hôdo et la plus habituée au travail scientifique.

Je peux apprivoiser ces champignons. D'ailleurs, devrais-je plutôt dire mousse, car, vois-tu, nos biologistes les classent dans une espèce intermédiaire inexistante sur Terre. En effet, la volve qui entoure les pieds de ces vesses-de-loup géantes est en réalité une paire de feuilles photosensibles. La tige ne semble servir qu'à élever les spores pendant leur maturation, mais en fait, elle est sensible aux variations hygrométriques et mécaniques. Ces plantes sont les colonisatrices du sol hôdon, elles découvrent les terres susceptibles d'accueillir d'autres plantes. En fait, ce tapis végétal est à la fois ouïe, odorat, tact, vue et goût. Mes collègues ont même constaté une sensibilité aux fréquences radio utilisées par les androïdes. Tu comprends, maintenant, pourquoi je compte utiliser Nana. Imagine un peu si elle pouvait s'en servir comme son propre cerveau au lieu d'utiliser l'ordinateur central.

— Et ça apporterait quoi ? De toute manière, elle n'augmente pas la consommation d'énergie et nous ne pourrions pas nous passer des services de notre bonne vieille machine. N'oublie pas que c'est notre bibliothèque et notre moniteur médical. Sans lui, nous n'aurions pas pu trouver les nombreux remèdes qui nous permettent de nous acclimater sur ce nouveau monde.

— Je le sais bien, mais la recherche fondamentale n'a pas pour vocation principale de trouver de nouvelles technologies, mais d'ouvrir de nouveaux horizons de connaissances et de possibilités. À Gus et ses hommes d'exploiter au mieux ce que j'ai découvert. Et puis ne sois pas rabat-joie, te rends-tu compte que nous avons découvert une nouvelle forme de vie et que nous pourrions communiquer avec elle ?

— Tu as raison, et puis nous ne sommes pas « aux pièces » comme sur Terre. Je te laisse à tes occupations, je dois voir Cheng.

— Ah ? J'irai donc chez Betty ! exprima Sean comme s'il se parlait à lui même, à haute voix.

Nic nota de la contrariété dans le ton de son fils. À peine éloignés de Diana, il l'interrogea.

— Tu voulais voir Cheng ?

— Euh, oui. J'étudie aussi avec elle. J'aime bien apprendre les sciences avec Mikhaïl, Frans, Makuta et Diana, mais j'aime bien aussi les aspects de la communication, de la société et de l'intelligence que j'apprends avec maman et Cheng.

— Et Betty ?

— Et bien, quand tu n'es pas là, c'est avec elle que j'apprends le commandement. Tu pars bien ce soir n'est-ce pas ?

— J'ignorais que tu étais intéressé à ce point par le commandement.

— C'est que, comme nous vivons ensemble, je n'ai pas besoin de t'en parler...

Nic réfléchissait puis proposa.

— Les prochaines fois, je te ferai participer à nos réunions de travail, puisque cela semble te plaire. Mais il ne fallait pas être timide pour autant : commander n'est pas une tare.

— Je sais, cela devrait être plutôt un art... Faire en sorte que tout le monde se sente bien dans sa peau et gérer les ressources dont nous disposons. Crois-tu vraiment qu'on aurait pu se débrouiller aussi bien sans Cheng ?

— Je ne me suis jamais posé la question, et, entre nous, je t'avouerais que je préfère ne pas me la poser, confia le commandant.

— As-tu déjà vu la carte du ciel de Makuta ?

— Quel rapport ? demanda Nic surpris par les méandres de la pensée agile du cadet.

— Il l'a donnée aux maîtres graphistes pour qu'il y dessine des constellations. Ensuite, il a donné un nom aux différentes étoiles, un nom de chacun d'entre nous.

— Comme Diana Tianno pour la lune ?

— C'est ça. Il a aussi baptisé les constellations et les mois.

— Oui, parfois j'ai l'impression qu'il devient le grand astrologue qui essaie de satisfaire toutes nos croyances. Il faut bien reconnaître que la nuit, le ciel n'est pas souvent dégagé.

— Et bien, le mois du dragon est celui de la constellation du même nom. Cette constellation a deux étoiles très brillantes. Celle de la tête s'appelle Katsutoshi et celle du cœur Cheng-Yi.

— C'est une bonne idée, mais tu devrais peut-être t'arrêter de bavarder. Le ciel s'est obscurci et d'ici peu nous serons trempés.

Les deux hommes hâtèrent le pas. Pas suffisamment, la pluie les surprit. Ils arrivèrent à la demeure des Porte juste en même temps que Betty.

— Tiens ! La voilà, Betty, fit Nic à Sean après l'embrassade chaleureuse de sa collègue. Il voulait se rendre chez toi, continua-t-il à l'adresse de la femme.

— C'est chose faite mon chou. Aurais-tu oublié que je ne réside plus ici, mais à Rio ? J'ai cédé ma maison aux nouveaux venus et quand nous permutons de cités, je logerai dorénavant ici et Nic chez moi, dans mon lit.

— Ho, ça va ! Tes détails... s'offusqua Nic.

— Bof, puritain ! Sean n'est plus un enfant. Et quelle importance, puisque je n'ai jamais réussi à t'y trouver quand j'y étais !

Décidément, Betty ne changerait jamais ! Mikhaïl lui-même la préférait ainsi. Il disait qu'il n'avait plus la vigueur de satisfaire les appétits de sa femme et que l'amour qui les unissait dépassait de loin ce

genre de considérations biologiques. Pour Nic, c'était tout simplement incompréhensible.

— En attendant, où pourrais-je enfiler des vêtements secs ? reprit Betty. Je te rappelle qu'il était convenu qu'on occupe nos chambres respectives en déplacement.

Nic n'avait pas imaginé, lorsqu'ils en avaient discuté, qu'ils seraient tous les deux présents au même endroit.

— Tu connais la maison, fais comme chez toi soupira Nic.

— Tu ne viens pas te changer ?

— Ça attendra !

Quelques instants plus tard, incroyablement longs pour Nic qui ne comprenait pas comment Betty avait pu traîner autant pour enfiler un si petit bout de tissu, le clan se réunissait et, pour la première fois, Sean y était convié.

Hôdo était un mélange harmonieux de différences. Ces mêmes différences qui étaient sources de conflits sur Terre devenaient, sous l'éclairage avisé de Cheng, sources de construction. Elle avait l'art de détourner l'agressivité. L'art et la science. Jeanne l'aidait efficacement dans cette tâche, car elle maîtrisait la communication.

La Chinoise, qui avait l'habitude d'assimiler toute société à un organisme complexe, comparait souvent le clan des Porte à un système nerveux, et la femme du commandant y prenait la place des nerfs assurant la transmission des informations.

Ce jour-là, il n'y avait pas de discussion énergétique. Ni Ray, ni Gus n'étaient présents.

Alors, inmanquablement on en vint aux relations hypothétiques avec la Terre.

Soudain, Sean prit la parole :

— Je ne comprends pas ! Pourquoi craignez-vous la Terre ? Ne sommes-nous pas humains, issus de cette Terre ?

Ce fut Condor qui répondit.

— Les Terriens n'ont pas le même mode de vie que nous. Eux, ils vivent comme des esclaves qui se croient affranchis dans l'espoir de devenir eux-mêmes des maîtres. Ces mêmes maîtres, quand ils ne peuvent assouvir leur soif de domination entre eux, dressent leurs troupes contre les autres en invoquant la volonté du plus grand nombre ou la survie des minorités. Ces dirigeants ne sont jamais au front, ils ne font jamais le sale boulot, et, s'il est vrai qu'ils passent deux fois plus de temps à travailler comme des forçats pour forcer leurs travailleurs, ils récoltent bien plus que le double. Nous, ici, nous sommes tous des chefs et nous n'avons qu'un objectif : l'espèce. Nous sommes tous maîtres, car aucun conformisme étroit ne vient entraver notre maîtrise sur nous, ni censurer notre imagination. Nous, nous sommes des mutants par rapport à eux.

Cheng approuva du chef :

— Je vois que tu t'es plongé dans la lecture de Laborit.

— C'est grâce à Gus, sans ses consignes de limiter l'usage des allinones je n'aurais jamais eu le courage

de lire ton livre. D'ailleurs, je dois t'avouer que j'ai commencé par la fin, la biochimie n'est pas mon fort.

— Je ne comprends pas, avoua Sean.

— Ce n'est rien, tu comprendras, je t'enseignerai tout cela, fit la Chinoise.

— En attendant, nous sommes obligés d'attendre environ deux mois pour recevoir des nouvelles. C'est long ! soupira Jeanne.

— N'y a-t-il plus rien à l'ordre du jour ? interrogea Nic.

Tous secouèrent négativement la tête. Nic s'apprêta à rejoindre sa chambre afin d'y préparer ses quelques affaires pour le voyage à Rio quand quelqu'un prononça dans son dos :

— Je m'excuse Commandant, je dois vous entretenir d'un nouveau problème.

Chapitre 4. État d'âme d'un androïde.

Les nouvelles demeures des Hôdons s'étaient dotées d'une cour interne agrémentée d'un impluvium. C'était dû à une idée qu'avait défendue Cheng toujours soucieuse de salles d'isolement individuelles ou de recueillement du clan. Frans y attendait la fin de la réunion pour poser sa requête. Il n'y avait pas comme sur Terre de secrets d'État et personne ne jugeait bon de fermer la porte.

En fait même, une tradition s'était installée qui consistait à laisser une porte entrebâillée pour indiquer qu'on était occupé et qu'une visite pouvait être inopportune, et close pour signaler qu'on ne souhaitait aucun dérangement.

— Venez, Frans lui lança Nic. Joignez-nous à nous.

L'homme s'approcha de l'assemblée, accompagné de Nana.

— Qu'avez-vous à dire ? continua-t-il.

— Commandant, nous dépensons trop d'énergie.

— Je le sais, hélas. Notre centrale hydraulique est trop petite et nous n'avons pas de matériel pour l'améliorer ou l'agrandir. Que suggérez-vous ?

Ce fut Nana qui répondit :

— Nous devons plus nous reposer.

Nic sursauta. Un androïde demandant plus de repos ! Pourquoi pas des congés payés ? Nana continua :

— Nous consommons beaucoup plus d'énergie que vous, humains. Surtout Chica qui a beaucoup d'activités physiques. Sur Terre nous serions capables de travailler vingt heures sur vingt-quatre, mais ici, nous ne pouvons pas nous le permettre. Plusieurs batteries sont déjà déchargées et nous n'arrivons toujours pas à inverser la courbe. J'ai calculé qu'avec quatre heures supplémentaires de repos, nous arriverions à équilibrer production et consommation.

— Et bien, c'est une excellente idée...

— Ce n'est pas tout, Commandant, nous vieillissons.

Après les congés payés, la retraite, ironisa in petto Nic.

— Nous avons besoin de réparer certaines pièces, mais les échanges avec la Terre ne nous ramènent rien d'utile.

— Pour vous, pas pour nous, rétorqua Nic. Déjà, nous avons toutes les peines à ramener des tentes pour héberger les nouveaux venus et pour confectionner des toitures imperméables. Oublierai-tu que cette planète dépourvue de ressources ne nous permet pas de construire des charpentes ? Il nous faudra des années pour obtenir une forêt. Et ne parlons pas d'exploitations minières, nous sommes trop peu nombreux, sous-équipés et surtout pauvres en énergie.

— Je le sais. Je reconnais qu'un tychodrôme n'est pas très grand et que les trajets aller et retour durent facilement deux mois. J'ai analysé l'emploi des trois autres tychodrômes dotés d'un générateur X2-plasme.

L'un d'eux est opérationnel. Si vous nous autorisez à récupérer du matériel des deux autres, et si vous acceptiez que nous démontions le mange-tout, nous pourrions faire un troisième générateur. Nous aurions donc trois navettes et ainsi plus de contacts avec la Terre.

— Cela demande réflexion, commenta Nic.

— Ce n'est pas tout ! Il faudra pour décoller réutiliser des batteries.

Nic fit la moue. Il n'en perdrait pas beaucoup au total, mais il n'aimait pas s'en défaire. Il fallait toujours prévoir le pire. Après quelques instants de réflexion, il crut conclure en disant :

— C'est tout ?

— Oui. J'estime qu'aucun Hôdon ne peut retourner sur Terre : il se ferait tout de suite repérer. Or, Chica et moi savons piloter les tychodrômes. Mais, il nous faudrait des personnalités d'emprunts comme Moka sur Terra.

— Je chercherai des volontaires.

— C'est que nous avons nos préférences.

— Pardon ! s'exclama Nic.

— J'aimerais bien revêtir les personnalités de Betty Brown et de Diana Tianno. Chica, elle préférerait le couple des Tomonaga.

— Et pourquoi ces choix ?

— Tout simplement parce que ces personnes sont celles qui nous ont le plus éduquées.

— Bien dans ce cas je leur demanderai qui vous confiera l'accès à leur cyberspace entre Betty et Diana, entre Adela et Katsutoshi.

— Inutile de choisir, commandant, s'ils sont tous d'accord, intervint Frans. Vous avez pu constater à quel point le mimétisme de Moka est important avec vous. Il se crée des liens, disons affectifs, favorables au bon développement mental, même pour les androïdes. J'estime, quant à moi, qu'un double héritage est plus enrichissant, comme nous-mêmes acquérons les cadres de notre structure psychique en mêlant les apports de nos deux parents.

Nic las de ne pas saisir les subtilités du cogniticien laissa vagabonder son esprit. Le couple de ses amis correspondait à ce qu'il concevait de normal comme parents pour Chica. Moka n'était tout compte fait qu'une orpheline de mère. Mais Nana, elle, de quelle famille hériterait-elle ? De ces deux femmes ? Et quelles femmes !

— Il y a un avantage pratique à hériter d'une paire d'humains, continua Nana. Grâce à Diana, je serai plus apte à appréhender de nombreux domaines scientifiques et grâce à Betty je serai plus apte à prendre des décisions.

Nic leva les mains en signe d'acquiescement. Il n'aimait pas tergiverser et continuer à accumuler des arguments quand il jugeait que cela suffisait. De toute manière, ce n'était pas demain que les tychodrômes décolleraient. Ils servaient de locaux techniques pour les matériels sensibles à la chaleur et l'humidité. Il faudrait réaménager tout cela. Il calcula mentalement qu'il ne perdrait pas trop d'espace s'il vidait la troisième navette dotée d'un générateur X2-plasme qui occupait inutilement la moitié de l'espace disponible.

Finalement, il s'adressa à Frans qui ne s'était guère manifesté.

— Et vous, rien à ajouter ? On dirait que c'est vous qui accompagnez Nana plutôt que le contraire.

— Il est vrai que l'idée vient d'elle, mais elle ne savait comment vous l'écouteriez. Voyez-vous, elle s'attendait à ce que vous ironisiez dans le genre : « ces androïdes veulent des congés payés et une retraite anticipée ! » Comme elle vous est affectée et qu'elle appartient à votre clan, il me semblait naturel qu'elle prenne part à vos discussions quant à la gestion de Hôdo.

D'autre part, je voulais en profiter pour vous demander si je peux accompagner au moins l'une d'elles durant son voyage.

— Mais pourquoi ? Nana est plus sensée que vous. Vous seriez rapidement démasqué, surtout que vous n'avez pas la carrure d'un espion. À moins que vous vouliez nous quitter.

— Non, pas du tout ! Mais si Chica et Nana partent en voyage, nous n'aurons plus d'androïdes. De plus, elles risqueraient d'être très perturbées et j'ai déjà des craintes pour Moka. Alors, j'ai pensé « pourquoi ne pas trouver trois androïdes de plus » ? En leur apprenant à voler, elles pourraient plus facilement alterner leur période d'apprentissages sur Hôdo et nous rendre service aussi ici.

— Six androïdes, pilotes en plus ! Cela demande réflexion. Surtout quand on me dit que nous manquons d'énergie pour elles.

— Oui, mais, seulement trois resteraient ici.

— Soit ! Mais, vous n'avez toujours pas dit pourquoi vous vouliez partir.

— Nous n'aurons peut-être pas la chance de tomber sur de jeunes androïdes peu expérimentés. Si elles sont restées trop longtemps dans leurs maisons closes, il est fort probable que nous ne puissions en faire des femmes civilisées. Leur développement intellectuel est très rapide et, au bout d'un an, leur cerveau local est complètement organisé, aussi nous risquons de tomber sur des prostituées expertes, mais peu capables d'évoluer vers d'autres activités. Elles seraient comme des enfants sauvages incapables de s'adapter à un nouvel univers social. Je crois que je suis le plus à même de juger de leur maturité, c'est pourquoi je souhaite partir à la recherche des meilleurs éléments.

Nic se retourna vers l'assemblée et demanda leur avis. Tous convinrent qu'il fallait consulter les autres chefs. Jeanne lui demanda ce qu'en pensait Sissel, la femme de Frans qui venait d'accoucher. Tous tombèrent d'accord pour se donner un délai de quinze jours de réflexion avant de donner leurs opinions.

— Bien, fit Nic qui pensait en avoir terminé, maintenant, je vais me préparer pour partir à Rio.

— Attendez Commandant, lança Nana. Vous n'avez pas analysé la proposition de Frans.

Elle avait de la suite dans les idées, mais Nic ne voyait pas à quoi elle faisait allusion.

— Je ne comprends pas pourquoi je ne participe pas aux réunions du clan. Frans a dit qu'il lui paraissait logique que j'y assiste et vous n'avez rien dit à ce sujet.

Tous restèrent cois. Finalement, Sean intervint en faveur de la femme synthétique. Pour lui, elle faisait bien partie du clan, et, lui, la considérait comme une copine. D'ailleurs, c'était de toutes les femmes de la planète celle qui paraissait la plus jeune avec Chica. Finalement, Betty et Jeanne vinrent au secours de l'enfant. C'était normal pour une mère qui se faisait beaucoup de soucis pour son fils cadet solitaire dans cet univers : elle était prête à lui offrir le moindre « jouet ». Mais pour ce qui était de Betty, Nic ne comprenait pas ses motivations. De toute manière, quand sa femme et son homologue s'y mettaient, c'était inutile de résister : il savait qu'il avait perdu. Ainsi, Nana serait conviée aux réunions de clan. À l'exception de Cheng qui trouvait l'expérience intéressante, les autres n'avaient pas d'opinion et, si cela pouvait faire plaisir au gamin, personne ne voyait pas pourquoi s'y opposer.

C'est alors que les humains virent quelque chose d'inimaginable. L'androïde s'approcha de Sean et délicatement l'embrassa en le remerciant.

— Une explication à ça, Frans ! s'exclama Nic.

— Engramme de Betty, je présume, répondit laconiquement le cogniticien.

Visiblement, lui aussi était un peu surpris.

Un colon surgit dans la pièce de la centrale. Il portait un chapeau texan, souvenir de sa terre natale. S'approchant de Nic, il lui souffla :

— On n'attend plus que vous, Commandant, nous devons partir rapidement avant que la route ne soit inondée, d'autant que cette pluie s'annonce longue.

— J'arrive, j'arrive ! répondit-il en se précipitant vers sa chambre.

Profitant de l'inattention qu'on porta sur Nana, Sean lui chuchota :

— t'es une gaffeuse, toi !

— Gaffeuse ?

Comme à chaque fois qu'elle entendait un nouveau mot, elle le répétait comme si elle en attendait la définition, mais le temps de prononcer le terme inconnu, elle recevait déjà dans son esprit la définition de l'encyclopédie du cerveau central.

— Bien sûr, m'embrasser comme cela ! qu'est-ce qui t'as pris ?

— Je pensais que c'est ce que font Betty et Diana quand elles sont contentes et qu'elles montrent leur gratitude.

— Contente ?

Nana crut que le mot était absent dans la mémoire de Sean, aussi s'empres-sa-t-elle d'en donner la signification. Le jeune homme n'avait nul besoin qu'on lui récitât le dictionnaire. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était le sens qu'il revêtait dans la bouche de l'androïde. Il lui demanda quel genre d'émotion elle pouvait éprouver. Elle énuméra : le plaisir, le chagrin et la souffrance.

Elle s'arrêta de parler : le commandant sortit de sa pièce, embrassa en trombe les femmes, humaines, puis Sean. Avant de s'éclipser sous la pluie, il jeta un dernier coup d'œil vers l'enfant et l'androïde.

Nana reprit ses explications, suivant son petit compagnon vers sa chambre. Elle éprouvait du plaisir ou du chagrin selon l'estime que lui portaient les humains. L'androïde lui confia qu'elle avait l'impression que cela devenait complexe. En effet, elle ressentait ce même sentiment vis-à-vis de Moka et Chica. Plus curieux encore : elle se sentait parfois satisfaite ou peinée, toute seule, sans que quiconque fût à ses côtés pour la juger.

La souffrance était par contre mieux catégorisée comme une atteinte à son intégrité : déconnexion cérébrale, fatigue mentale, surcharge d'activités...

— Incroyable, conclut Sean en s'asseyant sur son lit. Et là, comment te sens-tu ?

— Difficile à dire. J'étais contente que tu me soutiennes pour participer aux réunions, et maintenant je suis malheureuse que cela t'ennuie.

— À cause de ce que je t'ai dit ? Il faudra absolument que tu comprennes qu'il est difficile de satisfaire tout le monde. D'ailleurs, la même personne ne t'appréciera pas toujours d'une manière identique tout au long de sa vie.

— Je sais, mais les critères ne sont pas toujours très évidents à trouver. J'essaie de faire plus plaisir à ceux qui m'aiment le plus. Mais parfois aussi, j'aimerais avoir plus d'estime, par exemple de ton père.

— Oh ! Mon père est bourru. Les sentiments ne sont pas son fort. Et puis, c'est difficile pour nous de comprendre que tu puisses avoir des sentiments, sans compter qu'ils sont artificiels.

— Artificiels ?

— Oui, fabriqués.

— Pourquoi ? Les vôtres ne le sont pas ? Comment pouvez-vous en être sûr ? Vous ne savez même pas qui vous a construit, à tel point que vous l'appellez Dieu. Bien sûr, votre système est très différent : il s'engendre à partir de cellules qui se démultiplient et se spécialisent, nous, nous sommes montés pièce par pièce. Mais nous n'avons pas non plus la même chimie. Vous êtes des êtres à base de carbone et nous, à base de silicium. Les composants dont nous avons besoin sont peu solubles et sont parfois trop rares pour nous.

— Bon ! D'accord ! On s'en tient là, fit Sean.

Nana se tut et resta plantée devant l'adolescent. Au bout d'un moment, Sean lui demanda ce qu'elle faisait là, immobile comme une vestale.

— Rien. J'attends des ordres. Dois-je partir ?

— Non, si personne ne t'appelle, tu peux rester ici, mais, assieds-toi, s'il te plaît. Jamais tu n'es fatiguée ? Tu parlais d'économiser des énergies...

— Il est vrai que je consomme moins assise, expliqua-t-elle en prenant une chaise.

— Oh! Non ! Ma chaise, tu vas la mouiller ! Jamais tu te changes ? Ça ne te dérange pas d'être trempée ?

— Non. C'est Diana et parfois Betty qui me prêtent des vêtements quand elles jugent qu'ils sont mal en point.

— Bien, tu vas maintenant aller chez un maître tailleur, et tu vas lui demander une paire de rechanges. S'il s'étonne, tu diras que c'est une commande de mon père et puis tu reviendras ici. Compris ? Cela ne devrait pas durer longtemps avec ce que tu portes si on s'en tient au peu de tissu que supportent tes deux mères !

Nana sortit rapidement. Une fois seul, Sean ne put s'empêcher de penser à la remarque de Frans. Les fabuleuses connaissances des androïdes cachaient leur maturité enfantine. Il estimait que les trois androïdes avaient

un développement comportemental équivalent à un humain âgé de quinze à vingt ans. Quinze pour Nana qui était la plus jeune des trois, une vraie copine, tout compte fait.

Il se mit à étudier les dernières leçons de Mikhaïl et ne pensa plus à l'androïde quand elle revint, fièrement revêtue d'un poncho à capuche.

— Voilà, fit-elle en s'introduisant dans la chambre, faisant pratiquement sursauter Sean qui souffrait sur un problème mathématique. Non seulement j'ai deux paréos neufs, mais aussi deux ponchos pour que ma peau ne s'altère pas au soleil, et j'en ai profité pour prendre des vêtements pour Chica.

— Ben ! Dis donc, toi ! Heureusement que tu n'es pas sur Terre, tu serais une ruine.

Évidemment, il fallut expliquer ce qu'était le commerce sur Terre et ce ne fut point chose aisée à expliquer pour l'un et à saisir pour l'autre. Finalement, Sean abandonna.

— Écoute, je veux bien que tu restes ici, mais tu ne me distrais plus pendant que j'étudie. D'accord ?

— Bien, je vais en profiter pour me reposer. Puis-je m'allonger ? J'économise encore plus ainsi.

Les androïdes n'aimaient pas dormir n'importe où. Leurs capteurs, à l'exception de la vue, restaient en veille et le va-et-vient pouvait les gêner. Chica pouvait s'isoler dans l'infirmerie ou occuper la pièce de Rûdâba quand cette dernière était de garde. Mais Nana, elle, devait souvent chercher un nouvel endroit, et c'était encore plus difficile maintenant que Condor, après son mariage, eût rejoint le clan des Porte, car elle ne pouvait plus utiliser la pièce souvent inoccupée de Ray. Puisque Sean était un « copain » et qu'il voulait silence et discrétion, pourquoi ne pas en profiter ?

— Oui bien sûr ! Le lit est libre, répondit Sean sans se retourner afin de montrer sa ferme détermination à ne plus se laisser dissiper.

Sans bruit, elle posa les vêtements neufs sur le sol, au pied du lit. Se rappelant que Sean l'avait grondée parce qu'elle avait failli mouiller sa chaise, elle se déshabilla avant de s'allonger. Les futons de Hôdon ne grinçaient pas sous le poids de la femme et elle ne ronflait pas. Sean n'entendait que la pluie qui se déchaînait au-dehors. Il aimait ce bruit, cette odeur.

Combien de temps s'écoula, avant qu'il ne se retournât vers Nana ? Il ne le sut. Mais, lui qui ne voulait pas être perturbé par elle, fut troublé par le spectacle qu'elle offrait. Il n'avait encore jamais vu de femme nue en dehors des images qu'il dégottait dans la bibliothèque de l'ordinateur. L'androïde montrait souvent ses seins nus copiant Diana et Betty, mais le regard de Sean ne pouvait se détacher de la touffe qui garnissait ce bas-ventre jusqu'alors dissimulé.

À pas de loup, avec la honteuse sensation de se préparer à commettre un sacrilège, Sean s'approcha de l'endormie. Accroupi près du corps étendu il se persuada qu'il n'avait en face de lui qu'un simulacre de femme, et, rasséréiné, se risqua à frôler la toison qui le fascinait.

Aussitôt, Nana frémit et ouvrit les yeux. Sean sursauta, recula précipitamment et tomba tout penaud sur les fesses.

— Tu m'as réveillé ! Curieuse sensation !

Elle chercha dans les tréfonds de sa mémoire la signification de ce qu'elle ressentait.

— Qu'as-tu fait exactement ? dit-elle finalement. Il semble que tu aies stimulé un programme dont j'ignorais l'existence.

Le mot « programme » rassura Sean et lui expliqua qu'il ne l'avait qu'effleuré, pour être précis, là.

— Ha, c'est donc ça !

Des bribes de souvenirs lointains revinrent à l'esprit de Nana, elle comprenait maintenant.

— Bien ! continue, alors, Sean ! Je ne sais pas pourquoi, mais cela me fait plaisir.

— Continuer, mais continuer quoi ? Et comment ?

Nouvelle information, pensa-t-elle : cet humain a beau avoir quatorze ans de plus que moi, il semble être très ignare. Ils doivent donc apprendre plus lentement que nous. C'est peut-être pour cela qu'on désigne cet humain comme un « adolescent ».

Chapitre 5. Le mur du tachyon.

Gus éclata de rire.

— Économiser l'énergie avec quatre heures supplémentaires de repos par androïde ! Rigolade !

— C'est bien ce que je pensais, conclut Nic. Je soupçonne que Frans a mis cette idée dans la tête de nos deux robots parce qu'il les voit plus comme des êtres vivants que nous.

— Il ne faut pas lui en vouloir. Tout d'abord, il fait partie de mon clan et a donc pu mal interpréter certaines de mes discussions. Tu sais que je suis parfois un peu râleur et il est vrai que nous sommes très tangents en production. Ensuite, comme beaucoup de Noirs, nous avons un amer passé d'esclaves sans âme. Or, il retrouve devant lui cette situation. Allez, prends ton petit déjeuner, il va refroidir et tu sais que je déteste jeter l'énergie par les fenêtres !

— Je sais, tu as une réputation de radin !

— Oublierais-tu ma susceptibilité ? Ne pas faire honneur à ma cuisine qui...

— ... est la meilleure, comme dit presque tout le monde sur cette terre d'asile qui bouleverse nos coutumes, continua Nic.

— C'est ça ! moque-toi ! Avec tous les ingrédients dont on dispose, ce n'est pas de la tarte !

— En parlant de tarte...

— T'en veux une ?

Nic but le café insipide de son hôte. Adela lui revint à son esprit. Il lui avait parlé de cette étrangeté de la nature humaine, ou de la sienne en particulier, qui faisait que peu à peu, par l'entraînement, ce qui était désagréable finissait par être neutre, par devenir même agréablement positif. Les rapports avec Gus et Ytzhak étaient tendus au début du grand voyage, et portant, petit à petit, des liens s'étaient tissés entre eux. Et après, Katsutoshi, c'était peut-être ses deux meilleurs compagnons.

— Et Ray ? demanda-t-il lorsqu'il reposa le gobelet.

— Ton fils attend le retour de Frans. Il dort encore, hier soir nous avons eu quelques soucis avec le faisceau d'énergie. Une grosse branche est tombée, coupant automatiquement le transfert. Il est parti avec une équipe pour réparer les dégâts s'il y en avait, mais finalement il n'a suffi que de réarmer le disjoncteur.

— C'est bête ! J'ai dû le croiser sans le voir.

— Lui, il vous a aperçu, mais la pluie et l'obscurité ne te permettaient pas de le voir.

— Et pourquoi attend-il Frans ?

— Il ne te l'a pas dit ? Ils se prêtent mutuellement leur chambre quand ils se déplacent, comme toi et Betty.

— Ah ! je comprends maintenant pourquoi chaque fois que je vois Frans, Ray est en voyage. Mais par contre, je n'ai jamais vu Frans venir dormir chez nous.

— Je connais bien notre cogniticien, il se couche rarement avant quatre heures du matin. Et, comme son laboratoire lui manque, cela ne m'étonnerait pas si on me disait qu'il y dort.

— À moins qu'il ne trouve quelque maîtresse ? Diana ou...

— Chut ! fit Gus en portant l'index sur les lèvres. Là, tu te trompes deux fois. Tout d'abord, Frans est très amoureux de sa femme, mais en plus Diana n'est plus une célibataire endurcie, elle a un petit ami tout ce qu'il y a de plus sérieux. Voyons, tu ne vas pas me faire croire que tu ne sais pas !

Soudain Nic comprit : « Ray ? » Gus acquiesça. En guise de boutade, le commandant lança : « Il a du goût, le gamin ! » Mais en son for intérieur, il était tout à fait d'accord avec ce qu'il venait de prononcer à la légère. Que pouvait-il commenter d'autre ? Si son fils ne lui en avait pas parlé, c'était sûrement parce qu'il avait ses raisons. Quant au choix, il considérait que ce n'était pas son affaire. Il attendrait donc les événements comme s'il n'avait jamais eu vent de cette liaison. Et puisqu'il dormait, lui irait se promener dans Rio dont le paysage était plus enchanteur que celui de Jérusalem.

Il monta près de l'endroit où il avait édicté les lois de Hôdo pour un melting-pot qui ne devait pas survivre à une folle expérience. Et pourtant, une société bâtie sur les règles sévères des astronautes et l'utopie de scientifiques y était née. Les astronautes habitués à vivre en boîte à conserve avaient élaboré des méthodes de vie communautaire pour se supporter et éviter que ne se répétassent certaines tragédies, la pire ayant entraîné l'autodestruction d'un vaisseau. Et il y avait ces savants dont Cheng faisait partie, débordant de connaissances psychologiques ignorées tant que l'intérêt pécuniaire n'en fut pas décelé.

De là-haut, il pouvait contempler le panorama : en contre bas, la cascade avec la première roue à aubes de fortune ; plus bas une soixantaine de bâtiments, le village de Rio ; plus loin, le barrage hydraulique entouré de rizières ; et, éparpillés tout autour sur les flancs de la mon-

tagne, des champs de haricots, des pépinières et des vergers entretenus par les soldats-paysans.

Plus loin, au pied de la montagne, des marécages s'enchevêtraient jusqu'à un bras de mer qui s'enfonçait profondément dans les terres.

Un bloc de granit sur lequel s'élevait Jérusalem marquait la frontière entre les sols inondés et le désert qui s'étendait à perte de vue. Là, les tentatives de cultures s'orientaient vers celles convenant à l'Amazonie ou aux plateaux andins. Les pommes de terre et le quinoa donnaient déjà de bons résultats, quant aux arbres il faudrait du temps. Stella ne disposait pas de beaucoup de semences par espèces. On n'avait pas prévu planter une forêt pour obtenir un bois convenable pour la menuiserie.

— Je savais que je te trouverais dans le coin !

C'était Ray qui venait rejoindre son père. « Alors ? » dirent-ils en chœur, ce à quoi ils répondirent simultanément en haussant les épaules. Finalement, c'est le jeune homme qui entama la conversation.

— Tu es soucieux, n'est-ce pas ? Gus t'a dit pour Diana ?

— Oui.

— C'est ça qui te rend soucieux ? Je ne t'en ai pas parlé plus tôt parce que...

— Je sais, tu voulais être sûr. En tout cas, elle s'inquiétait de ton absence prolongée.

— Elle t'en a parlé ?

— Elle m'a demandé quand tu revenais.

— Elle t'a dit autre chose ?

— Voyons ! Tu la vois crier sur tous les toits qu'elle est ta maîtresse ou qu'elle est follement amoureuse ? Elle sait qu'elle est séduisante, et elle ne s'en cache d'ailleurs pas, aussi, je crois qu'elle ne doit pas facilement étaler

ses sentiments de crainte de n'être aimée que pour son physique.

— Alors, c'est pour cela que tu es inquiet ?

— Pour cela ? Tu penses ! J'en suis même content. Mais tu as raison, je ne suis pas tranquille, et je déteste attendre.

— Attendre ? Quoi ?

— Je ne sais pas. Je voudrais savoir ce qui se trame sur Terre. Regarde, fit Nic en montrant les deux cités. Nous sommes comme dans un Sea-morgh'N à la dérive. Nous vivons sur nos réserves, et nos cultures sont encore trop insuffisantes. À part les algues, les insectes et quelques animaux aquatiques, nous n'avons rien. Les seuls animaux que nous ayons sont nos deux chiens que nous ne voulons pas tuer, et les oiseaux-mouches. Et pendant ce temps, nos serres doivent alimenter toujours plus de bouches sans recevoir plus d'énergie, sans les recyclages d'un vaisseau où l'équipage vit en vase clos.

— Que ferais-tu s'il s'agissait d'un vaisseau ?

Nic répondit comme s'il récitait une leçon longuement apprise.

— Circonscrire les dégâts, éviter la propagation d'incidents, demander des secours, réparer ce qui est réparable, maintenir le moral de l'équipage et éventuellement rationner.

— Ça t'est déjà arrivé d'être en détresse ?

— Une fois, les propulseurs en panne. Mais j'en ai vu beaucoup, je suis allé au secours de nombreux vaisseaux, du Sea-morgh'N au tychochrôme.

— Et ici, sur Hôdo ? Comment compares-tu le contexte avec ce que tu connais ?

— Nous sommes en situation de défaillance des générateurs d'énergies, de plus nous ne pouvons pas appeler à l'aide. En fait, c'est surtout le moral qu'il faut garder.

— C'était compliqué dans un vaisseau ?

— Non, mais tu sais, je commandais surtout des cargos, avec peu de passagers, uniquement des astronautes qui se rendaient en un autre endroit du système solaire ou des chercheurs scientifiques qui prenaient la première place disponible. Tu connais la discipline des astronautes qui, par exemple, s'interdisaient tout bruit susceptible de gêner les autres. Nous ne parlons quasiment jamais à voix forte. Quant aux scientifiques je n'ai presque jamais eu de difficulté, la plupart d'entre eux étaient des gens qui acceptaient de nombreux sacrifices pour mener à bien leur mission et s'accommodaient très bien d'une vie spartiate. Et ceux qui ne rentraient pas dans le moule étaient vite mis en « quarantaine ».

— C'est donc les secours qui te manquent ?

— En fait, il n'y a jamais eu de guerre, ni même de combat dans l'espace. Mais si cela devait avoir eu lieu, le problème aurait été de savoir qui intercepterait notre SOS. C'est le cas maintenant entre la Terre et nous. Nous avons besoin d'aide, mais qui nous la donnerait ? Ami ou ennemi ? Il faut en savoir plus, mais comment ? Il faudrait accélérer les contacts, c'est pourquoi l'idée de Frans m'intéresse.

Et il raconta le projet du cogniticien.

— Mais pourquoi n'en parles-tu pas à Mikhaïl ? C'est le père des générateurs X2-plasme et en plus tu es hébergé chez lui.

Nic n'y avait pas pensé, tout simplement parce qu'il ne voyait pas comment améliorer les générateurs sans équipements sophistiqués. Mais avec l'aide des deux androïdes, pourquoi pas ? Il ne perdait rien à en discuter avec le savant. Aussi, il s'y rendit après avoir encore un peu discuté de tout et de rien avec son fils aîné.

Mikhaïl l'accueillit avec surprise et crut tout d'abord que Nic venait prendre des nouvelles au sujet des études de Sean, mais on n'était pas sur Terre et il n'y avait pas de concours en vue.

— J'ai beaucoup réfléchi à la question depuis notre voyage, commença le Russe. En effet, nous avons étudié et prévu le comportement d'un tachyon vu de l'extérieur, mais à aucun moment nous n'avons évalué ce qu'il se passait à l'intérieur. Nous avons découvert un tout nouveau domaine d'investigation : ce qui se passe dans une particule géante. Vous étiez au poste de pilotage et vous avez pu constater à quelle vitesse nous sommes sortis du miroir d'Alice.

— Oui, la première fois, nous filions à une vitesse incroyable.

— Mais la seconde sortie ?

— Et bien, elle était normale. Je dirais la même qu'au début du voyage.

— C'était rigoureusement celle que nous aurions eue, si pendant tout le trajet, nous étions restés dans notre référentiel. J'ai vérifié.

— Et vous en concluez ?

— Pour l'instant, rien ! Ah, si nous pouvions voir à travers notre bulle sans être obligés d'être tirés comme un obus aveugle et si nous pouvions modifier la trajectoire dedans comme dehors, je suis sûr qu'on pourrait aller et revenir sur la Terre en moins d'un mois.

— Dedans comme dehors ?

— Oui, le miroir d'Alice qui désigne la bulle dans laquelle nous voyageons est le résultat de deux découvertes. Nous avons pu fabriquer des mégaparticules, dites aussi particules fractales, car ce dernier outil mathématique est à l'origine de l'idée. Nous avons constaté que ces particules géantes devaient être creuses, mais là

s'arrêtèrent nos recherches. D'autre part, nous avons pu produire des tachyons. Nous eûmes alors l'idée d'exploiter ces découvertes pour « téléporter » des objets, et la mégaparticule s'avérait bien creuse. De plus, elle offrait un bouclier parfait pour affronter la terrible accélération du tachyon à sa naissance. Vous connaissez le résultat final. Sans rentrer dans des détails qui ne vous intéressent pas, disons que la superficie de la bulle est un effondrement spatio-temporel exactement comme un trou noir.

— Mais alors, nous ne pourrions jamais « piloter » un vaisseau si nous sommes aveugles, s'inquiéta le vieil astronaute qui n'était pas ignare en physique.

— Je préciserais que la bulle n'est pas « un » trou noir, mais une trame de trous et d'antitrous. Nous avons peut-être une chance de trouver une corniche qui nous permettrait de voir l'horizon entre l'abysse et la falaise.

— Donc si on peut piloter, on devrait réduire les temps d'approche.

— Parfaitement, et si cela se trouve, mes collègues cherchent déjà la solution sur Terre.

— Les terriens pourraient donc venir chez nous plus vite que nous allons chez eux.

— Je le crains. Voulez-vous que je me penche sur la question ?

— Je vous en prie.

L'insistance de Nic fut telle que le savant lança immédiatement l'opération « le mur du tachyon », suite normale du mur du son puis de la lumière. Il ôta la poussière de son allinone, envoya un message à tous ceux qui pouvaient participer à cette nouvelle aventure exaltante, sur toute la planète, il espérait bien réunir deux douzaines de chercheurs. Sur Terre, c'est par centaines qu'il trouverait des collaborateurs, experts de surcroît, avec le Réseau à leur service, des laboratoires bien équipés et bien

d'autres ressources qu'il était impensable d'obtenir sur Hôdo.

Mikhaïl était exalté. Il se retrouvait une nouvelle jeunesse, ce fabuleux voyage qui l'avait poussé dans les bras d'une femme tout aussi fabuleuse, trop pour son âge, était un merveilleux rêve, mais l'aventure, celle du chercheur, lui manquait. Déjà il imaginait ce qu'il pourrait améliorer dans le générateur de X2-plasme. Par exemple, s'il pouvait en réduire la taille, il pourrait envoyer de petits objets vers la Terre sans avoir recours aux balises utilisées lors des premières expériences. Il pourrait « emprunter » un satellite de télécommunications terrestre et s'en servir pour échanger des informations. Il faisait frémir Nic qui pensait que d'autres pouvaient penser comme lui, et envoyer des objets beaucoup moins sympathiques.

Le Russe avait beau le rassurer en lui expliquant que les terriens n'avaient pas les mêmes motivations que les Hôdons, le commandant était maintenant définitivement convaincu qu'il fallait envoyer un nouveau tychochrôme vers la Terre. Il ramènerait ce dont avait besoin le savant et, en premier, lieu des batteries pour remplacer celles qui étaient mortes. Et surtout, il ramènerait toutes les informations concernant le X2-plasme. Il était évident que ces recherches financées par le Yakusa devaient être confidentielles et il ne restait plus qu'à espérer que Nana et Frans soient de bons espions.

Chapitre 6. Les sept mères veillent.

Le club des sept femmes se réunissait chaque fois que Nic quittait Jérusalem. C'était l'occasion, non seulement de réunir le conseil des décisions féminines puisque la constitution de Hôdo assurait la parité et l'autonomie des sexes, mais aussi, de se retrouver entre amies. Jeanne profitait alors de l'absence de son trop taciturne mari et surtout de la présence exubérante de Betty pour changer d'air. Elle avait enseigné à ses compagnes un jeu que son mari appelait tarot et qui se jouait au plus à cinq. Dans ce cas, les deux femmes synthétiques ne se mêlaient pas aux humaines. Mais comme il fallait un minimum de trois joueurs, il n'était pas rare que Nana ou Chica se mettent autour de la table.

Adela connaissait un autre usage de ces cartes. Elle disait que ces lames servaient à l'art divinatoire et elle en enseigna la signification à Jeanne et Diana. Voyant la curiosité que portaient ces deux dernières à la cartomancie, Cheng tenta en vain d'expliquer le Yi-Ching.

Betty regardait cela, sceptique et étonnée de voir que l'on pouvait donner tant d'intérêt à de telles futilités. Pourtant, il y avait plusieurs maîtres médiateurs sur la planète qui utilisaient de chimériques magies avec leurs

dons prétendument paranormaux de clairvoyance. Mais, s'ils étaient indispensables, car c'étaient d'excellents diplomates, Betty n'y voyait là que de fins psychologues exploitant au mieux les thèses de Jung, et elle jugeait qu'elle n'avait point besoin de détours imaginés pour résoudre ses conflits. Il est vrai que Betty était issue d'un milieu encore plus hypocritement puritain que celui de Nic, un monde de fausses libertés en déclin qu'elle résumait par « consommez, consommez de tout, consommez tout sauf la chair ». Elle choisit de s'évader de cet enfer clos pour rejoindre le ciel infini où les pâles lueurs et les scintillements discrets des astres n'invitent pas comme les néons tapageurs à la folie collective d'amasser toujours plus. Là-haut, elle était libre, vraiment libre, et le fruit qu'on lui avait défendu, elle le croquait à pleines dents. Pourtant, si elle usait de l'amour au-delà de la simple « hygiène », puisant dans les caresses et les orgasmes toute une panoplie de remèdes allant de l'antalgique au dopant en passant par l'antidépresseur, jamais elle ne s'était servie de ses charmes pour se vendre. Elle mettait un point d'honneur à choisir son partenaire et à la gratuité de l'acte. Gare à la personne qui eut osé dire qu'elle occupait son poste grâce à ses atouts féminins ! Dans le meilleur des cas, cette dernière se serait retrouvée avec un œil au beurre noir. Mais personne n'avait jamais eu une telle audace et elle était respectée de tous les astronautes et de tous les Hôdons. Les autres, elle s'en moquait et ils étaient loin, très loin.

Ce matin, elles étaient là toutes les sept, et pourtant on n'avait pas sorti les cartes. Jeanne expliqua pour celles qui venaient d'arriver, l'intervention de Frans et de Nana lors du dernier conseil du clan. Depuis, le réseau s'était remis à vibrer. Quelque chose se passait à Rio d'où prove-

naient de nombreux messages qui avaient tous en commun un contact : Mikhaïl Sergeïovitch Tcherenkov.

Betty n'en revenait pas. Son mari était pourtant quelqu'un de sage, pondéré et discipliné, aussi lorsque Gus avait passé la consigne de limiter l'emploi de cet appareil, il le rangea et n'y toucha plus. À peine se servait-il de celui de Sean pour faire ses cours.

— Ces messages ont-ils un caractère confidentiel ? demanda Diana inquiète à Jeanne.

— A priori, non. Mais nous en saurons peut-être plus lorsque nous aurons pris connaissance de notre courrier. Il est abondant cette fois-ci, cela fait longtemps que j'avais vu une telle activité. Je finissais par oublier que j'étais responsable des communications.

« Le mur du tachyon » ! Quelle gageure !

Le bouche à oreille avait mieux rempli son office qu'une annonce officielle. Rapidement, tout Jérusalem fut au courant du nouveau défi que relevait Hôdo. Tous se sentaient concernés et les femmes ne furent point surprises quand Ytzhak fit son apparition en trombe. Il cherchait Williams pour faire un inventaire détaillé de tout ce qui pourrait être utile à l'équipe de chercheurs que venait de constituer autour de lui le père du grand voyage.

— Ça va remuer, fit Ytzhak en se frottant les mains.

— Oui, nous savons, répliqua Jeanne, mais vous n'avez sans doute pas encore lu les nouvelles consignes de Gus. Il a modifié l'horaire du couvre-feu afin que nos chères têtes chercheuses puissent utiliser plus fréquemment l'ordinateur et travailler de nuit. Par contre, le nombre de demeures pouvant rester allumées toute la nuit passe à douze. Si votre clan se montre désireux, qu'il le fasse savoir, mais n'oubliez pas que vous serez dans l'obligation de recueillir tous les visiteurs nocturnes.

— Heu, oui...

— Ne crains rien, Ytzhak, mes chercheurs n'ont pas pour habitude d'être bruyants, fit Diana.

— Ça, je le sais. Mais pour foutre le bordel !

— Ytzhak ! Un tel vocabulaire venant de vous me surprend, ironisa Betty.

— Vous savez, à force d'entendre Kimera dire « nous sommes de petites merdes »...

Adela éclata de rire.

— Écoute-la, elle n'a pas tout à fait tort ! lui cria-t-elle avant qu'il ne disparût dans les quartiers de l'intendant.

La femme du Juif ne partageait pas du tout la religion de son compagnon et tous leurs amis se demandaient qui arriverait à déteindre sur l'autre. La Coréenne appartenait à une branche protestante de moonisme qui s'était fortement imprégnée des préceptes de Gurdjeff dont le langage était assez percutant.

Adela, Jeanne, Diana et Cheng connaissaient à elles seules toutes les religions et croyances des Hôdons. À tel point que l'on disait des sept femmes qu'il y avait une reine, Betty, quatre prêtresses et deux génies, les androïdes.

Non seulement elles connaissaient tout des églises et des sectes, mais elles aidaient sinon à fusionner, à comprendre. C'était une tâche invisible, menée avec tact, car la compréhension ne justifiait pas tout et tout n'était pas nécessairement tolérable.

Presque toutes les convictions s'affirmaient comme étant le meilleur choix possible. À chaque fois Cheng devait insister que ce choix était strictement individuel, car tout le monde n'appréhendait pas les mathématiques de la même manière, les vêtements qui seyaient aux uns étaient disgracieux aux autres, tels aliments convenaient à certaines personnes alors que d'autres les vomissaient, et les exemples pouvaient se multiplier dans tous les do-

maines. Alors pourquoi n'en serait-il pas ainsi avec les questions philosophiques ou religieuses ?

Bien sûr, il est indispensable de trouver un terrain d'entente où les protocoles de communication sont compatibles, et il est agréable de rencontrer celui qui comprend. Le plaisir n'est-il pas plus grand dans ce cas-là que d'avoir imposé ses idées aux voisins ? N'était-ce pas l'amour opposé au viol ?

Hélas, certains Hôdons étaient moulés dans l'amour du viol avant le grand voyage. Leur prosélytisme dépassait de loin le harcèlement. Et quand Jeanne, Cheng et Diana n'avaient plus d'arguments pour tempérer les fanatiques intolérances, il restait toujours Adela qui savait traiter les irréductibles. Mais cela, seule une poignée de Hôdons le savait, et encore, seul Nic connaissait à peu près les méthodes du médecin. Il comprenait l'émoi de ces purs et durs qui rencontraient dans leurs cauchemars, le « Gardien du Seuil », image horrible de leur personnalité engendrée par les mixtures de l'Égyptienne. Lui aussi l'avait rencontré, pour d'autres raisons, et c'était terrifiant. « Petite merde », c'est bien ce que l'on se découvrait être, après cette rencontre.

Adela qui voulait un commandant « initié » avait déclenché chez Nic l'affrontement entre la conscience et les inconscients. Elle l'avait plongé dans un monde virtuel peuplé de dangers et de voluptés redoutées. Nic s'était vu tour à tour attiré ou agressé par un être d'apparence vaguement humaine, presque gargouille, changeant d'aspect selon les circonstances, mais gardant toujours à peu près le même visage, le sien. Parfois, le monstre se dédoublait pour le confondre dans des dilemmes, et quel que fût le choix de Nic, le gardien du seuil redevenait un en se moquant du pâle commandant qui s'était fait berner. La conscience était malmenée sans répit entre deux

extrémités de sa psyché. D'un côté, des forces puissantes et innées le poussaient à être vivant et à jouir du monde qui était à sa portée, de l'autre, des mécanismes complexes, souvent chèrement acquis, l'entraînaient fatalement comme un pantin sans réaction, charrié dans un tourbillon de frustrantes contradictions. Parfois, il avait l'impression que les deux concepts s'opposaient et après il se rendait compte qu'ils étaient engendrés par le même démon, par lui.

Diana et Jeanne avaient toujours quelques hésitations à laisser un Hôdon dans les mains de l'Égyptienne, mais Cheng chaque fois les rassurait. Il ne s'agissait pas d'un lavage de cerveau, ni de torture. Ce n'était pas un châtiement ou une menace. C'était une vieille pratique connue de nombreuses traditions initiatiques pour explorer les mécanismes profonds du cerveau « reptilien ». Quel moyen utilisait-elle ? Hypnose, neuroleptique ? Jamais personne ne le sut à l'exception peut-être de Nic qui n'en parla jamais.

En vérité, Adela pensait que tout le monde devrait rencontrer son gardien du seuil, mais elle préférait que cela se fasse plus naturellement, sans précipitation. Elle avait dû brusquer les événements pour soigner certains haineux dangereux pour la communauté. Elle préférait parer au plus pressé, puis traiter cas par cas une fois l'alerte passée. Déjà, elle avait évoqué à ses amies son intention de bâtir une sorte de monastère, un lieu de retraite où chacun pourrait venir chercher la paix ou affronter le Diable.

Curieusement, ce fut Betty qui accueillit le mieux l'idée avec un argument inattendu : « t'as raison ! C'est toujours des mâles qui sont grands prêtres, grands maîtres ou grands trucs. Pourquoi pas une femme, non ? »

Betty aimait choquer, mais elle ne voulait ni égaliser le mâle ni le dominer. Elle n'était pas « sex'taire », comme elle disait, mais comme la plupart des femmes de Hôdo, elle voulait que l'identité féminine soit indépendante de la vision masculine, qu'elle ne soit ni le Satan qui pervertit et qui doit se voiler, ni la complice du malin qui perdit l'Éden, et que cesse tout autant les fantasmes de vierges asexuées des chefs de religions où les femmes n'ont guère de place ! Elle voulait chasser les complexes de castration : que pouvait-il savoir Freud qui n'avait jamais été femme ? Qu'il parle des craintes de son sexe, bien ! Pas du sexe dit faible par les mêmes faiseurs de lois. Elle voulait qu'on arrête de penser à leur place. Prétendument libres ou franchement dominées, qu'importe, elle ne voulait plus qu'on imposât une image aux femmes. Betty savait comment séduire sans qu'on lui dictât quelle attitude prendre et pourtant elle était un commandant que l'on pouvait redouter.

Sur la question du féminisme, Diana n'avait pas la même « poigne ». Elle ne cherchait pas même à charmer, elle voulait être nature, parfois extravagante, même si elle savait que sa beauté ne passait pas inaperçue. Il est vrai que sur Hôdo elle était plus à l'aise que sur Terre, car la règle primordiale du respect de l'autre faisait qu'on ne la harcelait pas. Personne ne lui faisait de reproches quant à sa tenue ou à son comportement, comme ses anciens collègues qui s'étaient arrangés pour qu'elle parte loin de leur regard de tartuffe qui ne pouvait qu'imaginer ce qu'elle se refusait de dévoiler.

Les trois autres mères de Hôdo étaient moins provocatrices. Pourtant, Jeanne militait sur Terre pour que les femmes puissent décider de leurs destinées sans que les modes et les cultures imposent les rôles qu'elles devaient jouer dans la société. Mais elle voulait aussi que leurs

choix, quels qu'ils fussent, soient respectés. Quant à Cheng et Adela, elles n'affichaient pas de positions marquées. L'une était réservée et l'autre hermétique.

Ytzhak ne quitta Williams que lorsque le soleil était proche du zénith. Diana et Adela avaient regagné leur clan et les deux androïdes étaient occupés à leurs tâches.

— Alors ? demanda Betty à l'intendant. Il semble que vous n'avez pas oublié de manger.

— Heureusement qu'Ytzhak a bon appétit, sinon il ne me lâcherait pas avant d'avoir remis toute sa base à jour. Comme si je ne savais pas ce que je faisais !

— C'est sa manière de montrer qu'il s'intéresse au projet de Mikhaïl et il n'est sûrement pas le seul à agir de telle sorte, intervint Cheng. Se montrer solidaire est une manifestation courante dans la soumission volontaire. Une manière d'attirer les bonnes grâces de celui qui domine et de qui on dépend. Vous, nous tous faisons pareil selon nos habitudes et besoins avec des variantes liées à notre éducation et de celle de notre groupe.

— Tu m'effrayes, Cheng. À t'entendre, tout est intéressé.

— Disons « motivé », pour ne pas te choquer. Mais je ne blâme pas. J'analyse les comportements, c'est tout. Lorsqu'on examine objectivement une conduite, on peut facilement voir ce qui est inutile, absurde ou pervers et changer en conséquence. Mais si on reste aveugle, on est son propre automate jouant aveuglément son rôle.

— Mais pourquoi devrions-nous changer ? Je me sens bien dans ma peau, moi !

— Je ne dis pas le contraire et je n'ai nullement l'intention de te contraindre à modifier quoi que ce soit.

— Il est vrai que vous êtes parfois casse-pieds, reprit Betty à l'intention de Cheng. Diana voit des circuits biochimiques partout, toi tu fais l'anatomie des individus et

des sociétés, Adela triture les esprits et nous propose de jouer à la rage de Yoda...

— Raja yoga, corrigea la femme de Nic.

— Qu'importe, un machin qui ne requiert pas de maître.

— C'est la seule chose que tu as retenue, plaisanta Jeanne qui savait que Betty n'était pas portée sur les questions métaphysiques. Tu sais, je crois tout simplement que chaque professeur croit que sa pédagogie est la meilleure, et lorsque l'une d'elles donne des résultats satisfaisants, elle devient une mode, voire une règle, sauf, évidemment, si elle dérange trop. Ma conviction est que chaque apprenti et chaque enseignant devraient pouvoir se choisir mutuellement, car ce qui est bon pour les uns ne l'est pas nécessairement pour les autres. Personne ne devrait s'imposer, mais tous pourraient se proposer.

— Ne serait-ce pas l'anarchie, s'inquiéta Williams ?

— Nous travaillons dessus, fit Betty, et crois-moi, ce n'est pas pour autant que ce sera la pagaille. Mais Hôdo est un concentré d'idées divergentes et la seule manière de cohabiter, c'est de ne privilégier aucune d'entre elles, sinon, rapidement, les conflits des terriens s'enracineront ici. Nous avons tranché le cordon ombilical qui nous reliait à la mère Terre, nous vivons notre propre destinée, c'est à nous d'y veiller. Nous n'avons qu'une règle majeure, primordiale : le respect de l'intelligence. C'est un droit et un devoir.

Le silence tomba sur la dernière phrase du vice commandant. Puis, à la fin du repas, Williams se racla la gorge.

— C'est peut-être idiot ce que je vais dire, mais je sais que je ne suis pas le seul à le penser. On admire le Commandant, on le respecte, on l'adule même et je crois qu'il restera dans la mémoire des Hôdons, un héros. Mais

vous, on vous vénère. Un jour, vous serez comme des saintes — qui sait ? — des déesses à qui on célébrera un culte, alors que Nic, lui, ne sera plus qu'un monument mortuaire.

— Il suffit, flagorneur ! minauda Betty.

— Je fais comme Cheng, j'analyse. Quoi de plus normal pour un intendant que de recenser ! Je ne vous flatte pas. Nous sommes nombreux à croire que vous réussirez à faire de Hôdo un nouveau monde. Mais soyez prudentes ! Ne devenez pas nos nouvelles dictatures.

Williams retourna dans son bureau suivi d'Alicia, sa femme, qui n'avait pas voulu faire partie des sept mères veilleuses. Dans un coin de la salle commune, Sean restait silencieux, analysant, lui aussi, ces adultes.

Chapitre 7. Un amour de machine.

Sean était silencieux au repas du soir. Il ne leva pratiquement pas les yeux de sa nourriture. Quand il eut fini, bien avant les autres, il s'excusa de quitter la table pour aller travailler.

Il était plongé dans sa lecture quand Nana rentra dans la pièce.

— Alors, c'est vrai ? Tu pars en mission demain ?

— Oui, le tychochrôme est prêt et le commandant souhaite que nous partions au plus tôt.

— Tu pars donc avec Frans ? Et Mikhaïl ?

— Frans m'accompagnera. Mikhaïl voulait nous accompagner, mais il n'a pas encore réparé le troisième générateur. Il partira plus tard, avec Chica.

— Il ne restera donc plus d'androïde ici ?

— Nous essayerons de revenir avec d'autres, mais nous aurons sans doute beaucoup de difficultés à résoudre.

— Dis-moi Nana, as-tu peur ?

L'androïde réfléchit puis finalement confia :

— Je ressens quelque chose d'interne, une sorte d'alerte, j'ignore si c'est cela ce que tu nommes « peur ». Et puis il y a autre chose comme...

Elle cherchait. C'était rare.

— On dirait une défaillance. Mes programmes sont prévus pour optimiser mon savoir en fonction du bilan satisfaction de l'humain, moindre coût énergétique et fiabilité. Si une panne risque de se produire, je le ressens, c'est un autre signal, une autre émotion, elle aussi inconnue.

Elle se tut et alla s'asseoir sur le lit. Puis elle reprit après une longue réflexion.

— Tu travailles ?

— J'ai fini, c'était facile cette fois-ci.

— Peut-être pourrais-tu utiliser mon cerveau quand je ne serai pas là ?

— Pour tricher ? Je n'y tiens pas. Je préfère trouver seul, on n'est plus sur Terre, tout de même. Si je ne comprends pas, on m'aide, ici.

— Je ne pensais pas à ça, mais tu pourrais encore jouer avec moi. Tu verras, je vais te créer un avatar.

Elle se concentra puis à la surprise de Sean, une image de Nana apparut sur son allinone.

— Ça alors ! T'es forte, toi !

— C'est la première fois que je me suis vraiment amusée à faire quelque chose.

Sean examina l'androïde. Son comportement n'était pas normal. Il referma l'allinone et resta méditatif. Nana était encore plongée dans ses réflexions. Il le savait. Une toute petite différence d'avec l'état de veille. Son regard, il n'était pas vague, mais fixe, tendu et aveugle. Il se demandait si d'autres que lui s'étaient aperçus de cette nuance. Elle travaillait. Que bricolait-elle dans l'ordinateur central ? En tout cas, cela semblait bien compliqué, car ces états de concentration ne duraient jamais aussi longtemps. Soudain, les yeux redevinrent mobiles.

Elle se leva, se déshabilla face à Sean ahuri.

— Viens, souffla-t-elle, en saisissant les deux mains du garçon qui se mit debout comme un automate.

Doucement, elle le déshabilla puis, dans une étreinte où Sean se sentit fondre, ils s'embrassèrent longuement.

L'aube ne pointait pas encore, quand doucement Nana repoussa le bras qui reposait sur sa poitrine. Puis, après avoir dégagé le bras qui servait d'oreiller à Sean, elle s'habilla. Avant de sortir de la pièce, elle revint vers l'adolescent qui dormait paisiblement et lui donna un furtif baiser.

Dehors, elle vit de la lumière et entendit des bruits discrets. Betty aussi se levait. Nana se dirigea vers la chambre de Nic occupée par la consœur du commandant.

— Bien, chuchota Betty, enfile-moi ça.

C'était la combinaison d'astronaute de Nana. Les deux femmes sortirent de la chambre et rejoignirent Sissel qui avait passé la nuit sur un lit de camp aménagé dans la chambre de la discrète Alicia. En effet, pour venir assister au départ de son mari, elle avait fait le voyage exprès de nuit accompagné de Ray qui, lui, avait dormi dans la pièce de William, son frère adoptif qui avait épousé la belle Alicia qui écoutait beaucoup plus qu'elle parlait. Elle avait préparé son petit déjeuner préféré en priant le ciel que ce ne fût pas le dernier partagé ensemble. Jeanne aussi se leva bien qu'elle n'avait aucune raison particulière, mais elle ne pouvait plus dormir. Quelque chose dans l'atmosphère l'oppressait. Elle se rappela les préparatifs du grand départ lorsque Nic lui avait annoncé que sa famille avait été choisie pour la mission du Livingstone et qu'il en serait le commandant.

Finalement, Frans émergea, lui aussi revêtu de sa combinaison spatiale. Il vit qu'on n'attendait plus que lui. Rapidement, il avala le repas sans avoir l'esprit à savourer le contenu, ni à discuter avec celles qui l'entouraient. Il se contenta d'apprécier la chaleur du bol qui lui apportait un

peu de réconfort dans la fraîcheur de la nuit finissante. Puis, voulant accélérer le mouvement, il s'adressa à l'androïde.

— Pas besoin de charger ta mémoire de consignes, ni d'utiliser de bloc-notes ! Ma mémoire nous suffira à tous deux.

— Bien, répondit laconiquement Nana. Je suis donc prêt.

— Allons-y, annonça Frans.

Jeanne et Betty restèrent dans la demeure après leurs adieux. Elles devinaient que Sissel préférait rester seule avec son mari, et puis Condor était déjà sur les lieux de l'embarquement accompagné de Chica, prêt à intervenir s'il y avait un problème. Les astronautes n'aiment pas encombrer les lieux de présences inutiles. Ils appréciaient encore moins les « adieux », d'autant plus qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter outre mesure.

Le décollage du tychodrôme qui grondait au loin réveilla Sean. La place était vide à ses côtés. Elle était donc partie. Sans même lui dire au revoir ? Il alluma son allinone. L'écran était noir. Timidement, il prononça « Nana ! ». Instantanément, l'image de l'androïde apparut.

— Bonjour, tu voulais me voir ?

— Tu ne m'as pas laissé de message ?

— Quel message et pourquoi ?

— Tu es partie...

— Ah ? Je ne le savais pas, je n'ai pas enregistré cette séquence. J'étais à l'heure ?

— Je crois. Je dormais.

Sean réalisa soudain que Nana virtuelle n'avait aucun contact avec Nana réelle. Réelle ? En fait, c'était la pensée de Nana qui était restée et le corps qui était parti. Le corps n'était pourtant pas dépourvu de cervelle et la

structure de la personnalité de l'androïde l'accompagnait dans son voyage. Il y avait donc deux individualités qui pouvaient évoluer indépendamment. Ne serait-ce pas traumatisant pour l'androïde de constater à son retour que sa mémoire avait divergé ? Des scrupules envahissaient l'esprit du garçon.

— Comment te sens-tu ?

— Un peu à l'étroit. Je n'ai plus de sensation spatiale. Mon ouïe et ma vue ne peuvent se détourner de toi et en plus je ne te vois qu'avec un regard humain.

— Humain ?

— Ma perception du bleu est tellement atténuée que j'ai l'impression d'être plongée dans l'obscurité et le spectre du rouge se réduit à ce que vous appelez le visible me donnant l'impression que tu es gelé.

Oui, il valait mieux la laisser en paix.

— Bon, je n'ai rien de plus à te dire. Tu peux venir quand tu veux sur mon allinone. A plus.

— Je t'embrasse.

Il éteignit rapidement son appareil, s'habilla sommairement et se précipita vers les bains publics. Après sa toilette, il se rendit vers la lagune où il erra jusqu'à la nuit tombante.

Jeanne l'enguirlanda. Elle n'appréciait pas qu'il s'en allât sans dire où il allait. « Il n'y a pas ici de racketteur, ni d'attentats terroristes. Mais en dehors des deux cités, nous ne connaissons rien. Tu pourrais te perdre, avoir un accident, être attaqué par quelque chose d'inconnu, attraper une maladie mystérieuse, que sais-je... Je ne veux plus que tu me rendes inquiet comme ça ! » S'il n'avait pas faim, il se serait tout de suite réfugié dans sa chambre. Il attendit patiemment la fin du repas. Personne ne semblait plus se soucier ni de lui, ni de la remontrance.

Enfin, il se retrouva seul. Par pour longtemps, quelqu'un frappa à la porte. Il ne reconnut pas la manière de cogner, aussi, il alla l'ouvrir au lieu de crier d'entrer.

— Commandant Betty ! s'étonna-t-il.

— Puis-je venir discuter avec toi ?

Sean acquiesça, à contre-cœur certes, persuadé qu'il allait encore se faire sermonner.

Betty s'assit sur le lit.

— Tu sais, commença-t-elle, Diana est la spécialiste du cerveau biologique, Adela du cerveau psychique, Cheng du cerveau social, ta maman du cerveau communiquant...

— Oui ? s'étonna l'adolescent qui ne comprenait pas les sens de la visite.

— Eh bien, figure-toi que moi aussi j'en connais un petit bout. Oh! minuscule, je dois bien le reconnaître, mais qui, à mon avis, risque d'avoir un certain intérêt pour toi ! J'ai lu, il y a longtemps déjà, un ouvrage sur la psychologie des adolescents. J'ai potassé tout ce qui s'y rapportait pour les enfants que j'aurai.

Elle raconta que c'était le hasard de la navigation sur le Réseau qui l'avait fait découvrir le livre. Elle cherchait une recette sur le homard, et elle était tombée sur une œuvre intitulée « le complexe du homard ». On lit beaucoup dans l'Espace.

— Ainsi, continua-t-elle, je sus qu'il était naturel de ne pas pouvoir toujours tout confier à ses parents. Sans compter que ce n'est pas toujours très commode, Nic est une huître et quand il ne sait pas, il ne sait pas. En fait, il ne faut pas être injuste, il est très discret et n'aime pas se mêler des affaires d'autrui sans en avoir été convié. Et puis, il faut aussi reconnaître, c'est un bon commandant, un bon astronaute, mais il y a des domaines où il n'excelle pas.

— Lesquels ? s'offusqua Sean, prêt à défendre son père.

— La sexualité, par exemple.

Sean fut pris à l'improviste. Il s'attendait à n'importe quoi, mais pas à cela. Soudain, il se rendit compte que Betty occupait la place habituelle de Nana, avec la même pose et la même ombre qui voilait le haut des cuisses. Le trouble l'envahissait.

— Eh, Sean ! Pourquoi fais-tu cette tête ? Interpella Betty.

Le jeune sursauta, essaya de reprendre contenance et bafouilla quelques sons inintelligibles.

— Ne sois pas si troublé. Je ne me moquais pas de ton père. Je le connais bien, tu sais. Et je suis persuadée que ce n'est pas avec lui que tu auras des discussions sur ce plan-là. Pourtant, c'est l'une des questions majeures de l'adolescence. Or, tu n'as personne avec qui partager l'aventure de l'amour, tu es le seul homme de Hôdo à découvrir son existence. D'autre part, les femmes les plus jeunes comme Cheng ont dix ans de plus que toi. Tu es pratiquement un Robinson Crusoé en la matière.

— C'est vrai, murmura Sean. Et puis, je n'aimerais pas en parler avec mon père. Je ne sais pas pourquoi, mais...

Betty voulut le rasséréner, et de fil en aiguille elle en vint à raconter sa propre adolescence. Son monde, celui que l'adulte novice découvrait était moribond et s'acharnait à prôner la liberté comme valeur absolue. En fait de liberté, ce n'était que celle de l'argent, car pour le reste, un puritanisme fanatique et intolérant auréolait un individualisme étroitement égoïste. Et si sa vision était erronée, elle était sûre qu'elle s'appliquait au moins à ses parents. On disait d'elle qu'elle avait un sale caractère, qu'elle était possédée, et puisqu'il en était ainsi, elle joua la diablesse pour briser les entraves à sa liberté. C'était

une coureuse de garçons et elle trouva plus de plaisir à les manipuler que dans aucune relation physique. Elle jouissait en déclarant à l'amant imbu de sa virile dextérité son incompetence à la satisfaire, quand elle n'avait pu l'éconduire, car c'est elle qui voulait toujours choisir qui aurait droit à ses faveurs. Elle rentra dans l'école d'astronautique avec cette réputation qu'elle conserva jusqu'au jour où elle s'éprit d'un astronaute bien plus vieux qu'elle.

Sa combativité et sa volonté de fer la conduisirent à devenir une responsable de la Confédération Internationale du Transport. Et cette « faute » lui valut d'être propulsée dans l'aventure du Livingstone.

— Et après ? Vous ne vous êtes pas mariée ? demanda Sean qui s'était détendu.

Il n'avait pas en face de lui un succube qui n'attendrait même pas que le sommeil vînt pour se jeter sur lui, mais une femme qui lui parlait d'homme à homme. Un sourire pâle s'esquissa sur le visage de Betty qui se remémorait ces souvenirs. Que d'aventures ! Que d'eau avait coulé sous les ponts ! Ô, combien le destin était ironique ?

— À l'époque, Nic était encore le jeune astronaute fougueux défiant le danger, c'était un idéaliste, un boy scout de l'espace. Il avait vite acquis la réputation de sauveteur. Une fois, il fut envoyé pour secourir le vaisseau de mon ami. Ce fut la pire expérience de ton père. Il arriva trop tard.

Le commandant se tut. Elle ne voulait pas évoquer cet épisode. Les passagers s'étaient révoltés contre l'équipage. Il n'y eut pas de survivants.

Au retour de l'équipe de sauvetage, Nic fut désigné comme parrain tuteur de Betty qui devint ainsi son enseignante. Au début, elle trouva du réconfort chez ce jeune capitaine qui se montrait toujours très attentif. Il aimait connaître ses hommes et savoir jusqu'à quel point il pou-

vait leur faire confiance, car il savait facilement déléguer des responsabilités. Ses supérieurs lui reprochaient souvent d'être si facilement à l'écoute, mais il se refusait à considérer ses subordonnés comme des esclaves ou des machines. Betty essaya alors de le convaincre à s'inscrire dans le syndicat de transporteurs. Il refusa catégoriquement. Il jugeait que les actions de la CIT étaient trop corporatistes et prenaient en otage des gens qui n'avaient rien à voir avec les revendications, même justifiées. Pendant cette période de formation, Betty finit par s'éprendre de Nic.

— Mon père ne m'en a jamais parlé.

— Évidemment, tel que je le connais ! J'ai parfois l'impression qu'il était plus japonais que brabançon. Il faut dire que son parrain tuteur fut le plus célèbre astronaute de ce temps-là, un Japonais qui ne reculait jamais devant aucune difficulté dès l'instant où il avait accepté une mission. Il en est mort, et comble d'ironie, ce fut le jour où Nic reçut son premier commandement. Ce fut aussi la première charge de ton père : récupérer le cerveau du vaisseau pour analyser l'accident.

— J'ignorais cela aussi. Mais avec vous, que s'est-il passé ?

— Comme je te le disais, ton père a quelque chose de nippon dans son caractère : une parole donnée est une parole donnée. C'est une question d'honneur. Et le mariage est une promesse.

— Mon père était déjà marié ?

— Oui ! Aussi, s'est-il débarrassé de moi.

— Comme ça !

— Non. Je pense en fait qu'il m'aimait lui aussi, bien que je n'en ai jamais eu la preuve. Il a invoqué à sa hiérarchie qu'il se croyait être un frein à mon développement à cause du souvenir qui nous liait. Il a tout fait

pour que je sois affectée dans le meilleur équipage de la flotte.

Par la suite, Betty resta farouchement célibataire et cultiva sa légende de femme libre jusqu'au jour où elle rencontra Mikhaïl.

— Je présume que tu te demandes toujours pourquoi je suis venu, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est Nana qui me l'a demandé. Avant de partir, elle m'a parlé de toi.

— Elle a parlé de quoi ? fit Sean inquiet.

— De tout. Un androïde n'a pas notre conception de l'intimité. Elle voulait que je... t'initie.

— M'initier ! s'étrangla l'adolescent.

— Exactement. Si cela peut te rassurer, je dois t'avouer que c'est la première fois que je suis embarrassée dans ce domaine. Écoute-moi bien, tu n'as aucune amie de ton âge et tu devrais peut-être essayer de faire la cour aux plus jeunes célibataires comme Cheng. Je pense que tu devrais le faire avant que tu ne t'accoutumes à quelque fantasme et que tu perdes des opportunités qui ne t'attendront probablement pas. Quant à moi, je voudrais que tu me considères comme une amie, une confidente... C'est d'accord ?

— Si vous y tenez Commandant...

— Alors, commence déjà par m'appeler Betty !

— Bien... Mais... pourquoi, vous ? T'a-t-elle tout raconté ?

— Aussi étrange que cela puisse paraître, elle se fait du souci pour toi. Elle voulait te trouver une remplaçante.

— Mais... pourquoi pas, Chica, par exemple.

— Elle se demandait aussi si elle pouvait te donner la même chose que les humains, c'est pourquoi elle m'en a parlé.

Chapitre 8. Station Jupiter

Le tychochrôme venu de nulle part commença la manœuvre d'approche de la station jupitérienne.

— C'est elle ? demanda un astronaute à bord de la grande roue assemblée d'astrolabs. Le commandant acquiesça de la tête.

— Pourvu qu'elle reparte rapidement dès que nous serons à bord, continua l'homme qui avait parlé. J'ai hâte de disparaître et nous sommes prêts. J'espère qu'elle acceptera que je charge le supplément d'oxygène afin de rester éveillé pendant tout le voyage, de toute manière nous ne serons que dix passagers avec tout le matériel qu'ils ont récupéré cette fois-ci.

— Oui, il est plus facile d'échanger des batteries neuves contre des vieilles, que d'en faire disparaître, commenta le commandant.

— Leur monde ressemblerait à mon Cambodge natal. Je ne me sentirai pas trop dépaysé. Mais ils ont l'air d'avoir encore moins de ressources. Vous croyez qu'ils m'auraient accepté si je n'avais pas, comme les autres voyageurs, des compétences en énergie.

— Sans aucun doute : la solidarité entre astronautes. J'irai moi aussi quand je jugerai que l'heure sera venue. Je n'ai aucune envie d'aller croupir sur cette Terre pourrie où la tension monte entre l'extrême et le Moyen-Orient.

— J'en sais quelque chose : coincé entre la Nouvelle Mésopotamie et l'empire des yakusa. Plus que jamais l'océan Indien est le siège de luttes fratricides. Dommage que je ne sache pas piloter, j'aurais déjà pu m'enfuir avec le milanaute.

— Pour aller où ?

— Contrairement à ce que j'ai toujours affirmé, il est opérationnel. Le générateur de X2-plasme est correctement installé et, selon toutes mes mesures, il devrait fonctionner normalement.

— Pourquoi avez-vous menti ?

— Je veux continuer à vivre. Je ne crois pas être paranoïaque, mais j'ai l'impression que j'étais l'objet de nombreuses surveillances. Qu'on veuille me réduire au silence ou m'extorquer des informations, je n'en sais rien, mais je veux qu'on me laisse en paix.

— Je comprends. Qu'importe, d'ailleurs ! Je répète : pour aller où ? Sur Hôdo ? Sans balise ? Sans trajectoire préétablie ? Allons, accueillir Moka ! Elle vient de franchir le sas.

L'androïde se sentait comme chez elle. À la voir, elle semblait humer l'air de la maison comme une femme appréciant son retour chez elle ou son nouvel habitat. En fait, elle se connectait au cerveau central de la station pour réintégrer la totalité de sa personnalité. Puis, elle sortit son petit calepin et lut les recommandations de Nic. Après quoi, elle s'avança vers le poste de commandement. Elle vit deux hommes venant à sa rencontre.

Le commandant détailla le chargement qu'elle devait emmener : tentes de survie, nouvelles batteries pour le tychochrôme et divers composants optroniques. Tout en parlant, le trio se dirigea vers l'astrolab qui servait d'entrepôt pour pièces de rechange. Un véritable capharnaüm de matériel scientifique abandonné à la fin des ex-

périmentations encombraient les lieux, c'était l'endroit idéal pour récupérer des pièces de tout genre en vue des réparations de fortune ou de l'amélioration du confort. De grands caissons étaient empilés au milieu de la pièce jusqu'au plafond. Le commandant s'approcha de ce qui ressemblait à une chambre à étincelles. Un passage y était dissimulé et s'ouvrait sur un espace aménagé pour héberger les passagers vers Hôdo. Il y avait là cinq femmes et quatre hommes, tous compétents en question d'énergie. La Danoise et l'Équatorienne étaient respectivement spécialistes en géothermie et en électricité atmosphérique. L'architecte finlandais était maître en énergie écologique, quant au bengali, sa renommée d'expert en survie l'avait rendu célèbre chez les SDF. Les cinq autres venaient des quatre coins de la planète : Tibétain, Kurde, Arménien, Nadjdi et Letton.

— C'est la première fois que nous sommes prêts à embarquer pour Hôdo dès votre arrivée, dit Ang, l'astronaute qui était pressé de partir.

— Dommage, répondit Moka, mais cette fois-ci, c'est moi qui vous retiendrai. J'ai une mission à accomplir.

— Comment ! s'étrangla le Cambodgien.

Moka plongea son regard dans le sien, puis dans celui du commandant, avant de demander :

— quel est le problème ?

Ce fut le commandant qui expliqua la situation. Puis, Moka exposa son ordre de mission : connaître les intentions du Yakusa vis-à-vis de Hôdo.

— Écoutez, s'empressa de dire l'astronaute, je peux vous aider. Je suis bien placé pour savoir bien des choses, je vous aiderai à trouver des contacts intéressants et à faire un rapport détaillé. Je peux même piloter le tycho-drôme et apprendre rapidement tout ce qu'il faut savoir. J'avais prévu un supplément d'oxygène et...

— Je réfléchirai, coupa Moka. En attendant, vous ne toucherez plus à une allinone.

Tous les astronautes apprenaient les bases du pilotage des tychodrômes, mais pas à vue et encore moins dans un miroir d'Alice. Il n'y avait pas de radar ni de téléguidage pour guider l'astronaute à l'éjection de la bulle X2-plasmique. En formation intensive, il lui faudrait bien une quinzaine de jours pour être à même de se débrouiller seul dans ces conditions.

L'androïde reprit :

— en attendant, donnez-moi votre identifiant, je vous aiderai en leurrant les recherches.

C'était aussi une occasion pour mieux étudier le personnage, car elle était intriguée par l'empressement qu'il manifestait à quitter le système solaire. Les autres aussi avaient envie de partir, et il y avait de quoi, parqués comme ils l'étaient dans un espace contigu, situation qui s'avérait rapidement pénible pour les humains. À cette pensée, elle s'adressa au commandant.

— Et les autres, doivent-ils continuer à se terrer ici ?

— Non, ils peuvent circuler dans les zones hors surveillance vidéo. À la rigueur, dans les autres endroits, mais accompagnés et jamais le visage à découvert. Mais chaque fois qu'un vaisseau s'approche, ils se cachent tous ici.— Même le mien ?

— Oui. C'est un réflexe de prudence à prendre.

— Tous, vous disiez ? Et lui ? fit-elle en désignant le Cambodgien.

Quelque chose ne lui semblait pas cohérent dans la réponse de l'humain et elle posa la question plus par automatisme que pour en attendre une explication du commandant qui parut embarrassé. Moka en combinaison, portait sa visière, ce qui ne l'empêchait pas d'observer la vasodilatation qui teintait les deux hommes, et surtout

celle du Cambodgien qui ne portait pas de casque, et dont le pouls s'était altéré. Elle savait qu'elle n'obtiendrait aucune information fiable, mais elle prendrait tout son temps pour analyser toutes les données.

Le commandant tapota sur l'épaule de son voisin pour l'entraîner vers le poste de pilotage. Il connaissait bien Moka et savait qu'elle s'était « retirée » de la conversation. Elle était immobile le visage braqué en face d'elle comme une aveugle. Il savait qu'elle réfléchissait et qu'elle n'utilisait aucune formule de politesse pour congédier ses interlocuteurs lorsqu'elle était « contrariée ».

Contrariée, elle l'était : elle prenait les affaires de Hôdo autant à cœur que Nic. Mais aveugle, elle ne l'était pas. À peine les deux hommes furent-ils hors de vue qu'elle releva l'identité de chacun des neuf nouveaux colons, et les questionna tout en consultant la base de données locale.

Les présentations terminées, elle se retira comme à son habitude dans le noyau de la station, là où était logé l'ordinateur central. Elle n'avait pas besoin d'être à proximité du cerveau central pour communiquer avec lui, mais elle s'y sentait plus tranquille, car les humains s'y rendaient rarement. Elle pouvait ainsi travailler et se reposer en paix. Au préalable, elle inhibait toujours la surveillance des caméras et autres détecteurs qui devenaient partiellement aveugles lorsqu'elle se rendait dans cet endroit ainsi, personne ne savait quand elle y était.

La base de données locale ne contenait évidemment pas les renseignements qui auraient pu intéresser Moka. Il fallait interroger la Terre ce qui prenait à chaque fois une paire d'heures. Elle devait optimiser ses investigations en lançant des requêtes larges pour attendre le flot de réponses qu'elle devait rapidement trier afin de ne pas saturer la mémoire de l'ordinateur de bord. Heureusement, ce dernier était assez puissant pour satisfaire les

chercheurs qui travaillaient dans la station. Et, puisqu'il y avait de longues périodes d'attente, elle en profitait pour récolter toutes les informations concernant Ang.

L'androïde passa une vingtaine d'heures à accumuler des données avant de se reposer tout en maintenant une alerte sur toute communication avec l'extérieur. Elle n'avait recueilli aucun propos sur les intentions des yakusa vis-à-vis de Hôdo. La seule chose qu'elle apprit fut que des conflits opposaient l'est et l'ouest asiatique. Moka ne comprenait d'ailleurs pas très bien les motivations humaines et encore moins leurs attitudes belliqueuses. Il fallait qu'elle se fasse aider par ses amis humains qui résidaient sur Terre, mais le temps des communications beaucoup trop longs la gênait. Aussi, décida-t-elle de s'y rendre le plus rapidement possible. Si elle se donnait quinze jours pour aller sur la planète bleue, y constituer un rapport pour Nic et revenir près de Jupiter, il lui fallait piloter un tychochrôme avec une accélération de vingt g. C'était le maximum que pouvait supporter la navette pendant quarante-huit heures. Si les androïdes craignaient les hausses de chaleur autant que les humains, s'ils redoutaient par-dessus tout l'eau, une telle accélération était par contre parfaitement tolérable.

Moka sortit de sa retraite et informa le commandant de sa décision. Ang errait toujours dans le quartier des astronautes, ce qui ne la perturbait plus, depuis qu'elle avait trouvé un ordre de mission qui enjoignait le Cambodgien à se rendre sur la station de Jupiter. La présence de l'astronaute était légale, mais elle ne comprenait pas pourquoi elle n'en fut pas avertie même si la note était confidentielle et laconique, ne laissant filtrer aucun motif sur sa visite.

Puisqu'elle n'avait rien à lui reprocher, elle autorisa Ang à s'entraîner pour piloter le tychochrôme aux instru-

ments. Si elle n'était pas de retour dans quinze jours, ce serait lui qui conduirait les humains vers Hôdo.

Quelques heures après, elle fut à bord d'un tychochrôme dépourvu de générateur X2-plasma, dépouillé de tout matériel superflu pour sa mission comme la centrale de survie, mais rechargé au maximum en énergie.

La respiration de l'androïde se fit rapide trahissant son état d'anxiété. Une respiration inutile dans le vide de la cabine, mais créée par les concepteurs du robot pour donner l'illusion d'humanité. Une illusion qui, en l'occurrence, paraissait bien plus artificielle, car une vraie femme en chair et en os aurait suffoqué. Pourtant, l'oppression, elle, n'était pas feinte. Moka connaissait la peur. Il suffisait de la ressentir une seule fois pour pouvoir la redécouvrir par anticipation à l'approche d'événements dangereux. Le pire pour un androïde, la mort, c'était la destruction du cerveau sans avoir pu le sauvegarder. Et dans l'espace, il n'y avait pas d'enregistrement possible et pourtant, elle allait tenter de rejoindre la Terre dans des conditions que personne n'avait testées avant elle.

Le tychochrôme s'éloigna de la station lentement. Elle pilotait la navette avec la dextérité des meilleurs pilotes de la CIES. L'engin perdait progressivement de l'altitude avant de disparaître de l'autre côté de la planète géante. Moka ralluma les moteurs éteints durant la descente et conserva l'accélération presque constante pendant que la navette s'arrachait de l'attraction de Jupiter.

L'androïde n'avait pas jugé bon de basculer le poste de pilotage, son cerveau n'était pas irrigué par des fluides sensibles à la pesanteur. Mais elle et ses deux sœurs avaient été dotées de capteurs lors de leur mission d'exploration de Hôdo, afin de mesurer les effets du miroir d'Alice sur les humains. Elle pouvait ainsi sentir la

peau se plaquer sur sa carcasse, les paupières se coller dans les orbites, la mâchoire s'enfoncer et surtout les vé-rins refluer la liposilicone vers le dos. La tuyauterie pou-vait théoriquement supporter le double de pression, mais il était vain de vouloir bouger sans risque d'échauffer dangereusement les électroaimants. Moka n'en avait de toute manière pas besoin : elle pilotait la navette par la pensée. Le voyage ne serait pas aussi monotone que vers Hôdo, car il fallait rester vigilante. Elle savait que sa tra-jectoire ne croiserait aucun astéroïde important, mais à plus de mille kilomètres par seconde les petits cailloux de-venaient dangereux, d'autant plus qu'ils n'étaient pas tous recensés et qu'elle ne les détecterait pas longtemps à l'avance.

Chapitre 9. Les bonnes soeurs.

Moka n'avait même pas pris la peine de s'arrêter sur la Lune pour recharger ses batteries. Elle jugea qu'elle avait encore suffisamment d'énergie pour venir se poser sur un terrain qu'elle connaissait en Argentine, loin de tous les conflits asiatiques. Le terrain était propice pour des atterrissages de fortune et pas trop éloigné d'Embarcación où se trouvait une importante gare. Le premier train qui passa se dirigeait vers Santa Cruz de la Sierra, dans la Bolivie brésilienne. À plus de trois cents kilomètres-heure, elle y serait en approximativement trois heures. Elle n'hésita pas pour le prendre.

La ville était idéale pour ses recherches, car elle était dotée d'un important centre informatique mis en place par la mafia de la cocaïne dont le but essentiel, en dehors de leur commerce, était de capturer toutes les données qui circulaient au nord du Mexique. Moka pourrait utiliser le complexe pour se documenter efficacement. Il était en effet notoire que la mafia locale sympathisait plus avec celle de la nouvelle Mésopotamie que celle du Japon malgré l'influence considérable qui s'y était installée au cours des derniers siècles.

Une foule bigarrée emplissait les rues. Elle était justement arrivée pour l'ouverture mensuelle du carnaval. Après l'effondrement des É.-U., Las Vegas avait perdu de

son attrait et cette ville d'Amérique du Sud avait repris le flambeau du fantasme. Moka n'était pas intéressée par le spectacle qui se déroulait devant elle, mais elle aperçut un détail que sa vue lui permettait de discerner.

Le début du cortège était composé de pom-pom devils. Ces femmes qui dansaient au son des trompettes et tambours portaient une cape noire doublée d'une toile catadioptrique rouge. Dans le fond noir, un diable holographique surgissait au hasard des mouvements et replis du tissu. De la chevelure ample de ces bacchantes surgissait une paire de cornes tout enroulées comme celles d'un bélier pour les novices, plus effilées que l'oryx pour les maîtresses, et pareilles au koudou pour les autres. Les joues et le menton étaient cachés par un appareil qui pouvait changer le visage des belles Walkyries en vampire ou tout autre monstre fascinant de l'imaginaire humain. Pour tout vêtement, elles ne portaient qu'une jupette irisée dont la transparence ne laissait entrevoir que fugitivement leur nudité à moins que ce ne fût lorsque le voile vapoureux flottait haut lorsqu'elles jetaient leur bâton phallique. Les humains qui s'extasiaient devant ces brefs aperçus de charmes ne pouvaient voir comme Moka que certaines de ces idoles du sexe étaient froides. Il y avait dans le cortège plusieurs androïdes.

Le reste n'attirait pas Moka, insensible aux filles agencées comme des pièces montées, élevant leur reine de beauté le plus richement parée possible tout en restant habilement érotique. Elle se mit à suivre le défilé, bousculant les touristes qui se pâmaient sous les lumières étincelantes des déesses de la fête. Moka constata que ses soeurs androïdes étaient plus agiles qu'elle. Leur structure devait être plus légère, mais elle préférait la sienne qui permettait pour l'instant de se frayer un chemin à travers une foule compacte.

La nuit enveloppait maintenant la ville, et les hautes parois réfléchissantes des immeubles se constellaient de mille feux. Dans l'avenue, les lampadaires restaient éteints pendant le passage des carrosses afin de mieux profiter de la clarté diffusée par les lasers, les néons et toutes les gammes de brillants artifices.

Plus, le cortège avançait, plus les bâtiments étaient élevés. Ils étaient tous inspirés de l'architecture nippone reconnaissable aux lambris de verre et aux gigantesques colonnes de fibres translucides stylisant le bambou. Tout à coup, les immeubles devinrent moins imposants, le cortège se dirigeait vers le vieux centre-ville que Moka reconnut en apercevant au loin les faîtes d'une construction religieuse de type catholique de l'époque coloniale. Il y avait là un ancien centre administratif et un vieux bâtiment universitaire qui étaient relégués au patrimoine culturel. Une petite place plantée de palmiers et de tobo-rochis, l'arbre emblème de la ville, y dispensaient généreusement leur ombre pendant les chaudes heures de la journée. Les pom-pom devils s'y rassemblèrent et se mirent à gesticuler avec une rage soudaine que l'androïde, peu experte dans le domaine, catalogua de provocation obscène selon les registres de Nic. Tout à coup, Moka entendit : « Les filles, mes soeurs, rejoignez-nous ! ». Elle chercha dans la foule qui avait bien pu prononcer ce message que seul un robot pouvait percevoir, car c'était un message radio sur sa propre fréquence. Enfin, elle la vit. Elle ressemblait à certaines femmes de Hôdo portant une longue robe blanchâtre, une cagoule d'astronaute et un curieux poncho très étroit, mais très long, retombant jusqu'aux pieds nus dans de simples sandalettes. Moka avait rencontré, chemin faisant, de nombreuses femmes qui se cachaient le visage, complètement, ne laissant juste qu'une paire de trous au niveau

des yeux, mais toutes étaient bariolées et généralement courtes vêtues. Elle décida d'observer cette « sœur » au comportement étrange.

À peine les reines passées, la femme en blanc se rendit vers le lieu de prière que Moka entrevit avant d'arriver sur la place. Elle marchait curieusement, les humains appelaient cela : boiter. Sur le parvis de la cathédrale, une femme identiquement vêtue, mais de chair cette fois l'attendait. Il y avait trop de bruit et Moka n'avait pu se rapprocher assez vite pour saisir le contenu de la conversation qui fut brève. Déjà, l'androïde habillée de blanc se dirigea vers l'arrêt du tram qui se trouvait au coin de l'avenue. Pour s'approcher d'elle, Moka rabassa la visière de son casque. Elle avait rapidement analysé que ce jour autorisait tous les accoutrements et au moins cette coutume lui permettait de cacher sa véritable nature aux autres androïdes qui semblaient nombreux dans cette ville.

Le véhicule électrique emmena rapidement les deux androïdes vers la banlieue. Santa Cruz était une belle ville moderne en comparaison de la plupart des vieilleries européennes ou nord-américaines. Au cœur de l'Amérique latine, elle contrôlait tout le trafic des psychotropes. La mafia avait enrichi et embelli cette région avec la générosité d'un père qui choyait sa famille, la conscience sereine d'un patriarche justicier qui s'était acharné à détruire ces graines de nuisance qui pullulaient dans le nord du continent. Elle s'était même alliée aux barons du dollar pour écouler son poison. Ces barons, qui n'avaient pas de sentiments vis-à-vis des leurs, avaient participé activement à l'avilissement de leur propre engeance. C'était facile, il est vrai, de profiter de la détresse, de la misère et des haines qui nourrissaient le peuple. Et les seuls qui pouvaient secouer les jous de

l'argent ou du fanatisme de la politique religieusement propre tombaient souvent dans le rets de la mort douce. C'était ces barons qui lançaient sur les routes des villes leurs épiciers, transportant dans leurs voiturettes orange autant de poison que d'aliments. Sans la dernière guerre de sécession qui avait donné un sursaut de vigueur aux trois nouveaux blocs, il n'y aurait eu, à terme, qu'un immense pays à la dérive. Un beau travail de sape qui enorgueillissait la mafia de la cocaïne. Maintenant, il fallait s'en prendre au Yakusa qui, conscient du danger que pouvait courir la jeunesse nipponne, mettait de plus en plus de bâtons dans les roues dans leurs projets d'expansion économique.

Au premier périphérique, l'androïde en blanc sortit, suivie de Moka qui se tenait légèrement en retrait. L'inconnue s'arrêta devant une large bâtisse plane. Moka qui avait rapidement consulté le plan de la ville savait que cette sorte de vaste hangar était l'Asile des Soeurs de la Charité. « Salut » émit Moka en radio. L'autre androïde se retourna pour voir d'où venait cet appel. Dès qu'elle vit Moka, elle se précipita vers la porte et frappa violemment le heurtoir.

« Curieuse manière de vouloir entrer chez les gens ! Pourquoi ne pas utiliser de portier à reconnaissance ou plus simplement l'allinone ? » pensa Moka.

Une silhouette humaine entrebâilla la porte :

— soeur Magdalena, que ce... ah ! je vois, vous nous ramenez une nouvelle.

— Non, sœur Maria, je crains que celle-ci ne soit une récupératrice du mal. Je ne l'ai recensée nulle part dans mes fichiers. Et regardez : elle est plus forte que moi.

En effet, Moka avait une tête de plus que la sœur Magdalena.

— Entre vite ma fille, je m'en charge.

« Avec la grâce de Dieu », pensa-t-elle, car si cette machine était dangereuse, elle ne voyait pas comment en venir à bout. Tout à coup, l'inspiration lui vint.

— Suivez-moi, ordonna-t-elle à Moka.

L'humaine s'avança dans un couloir long et étroit sur lequel s'ouvraient de nombreuses portes distantes l'une de l'autre d'un mètre.

— Mes enfants, prenez garde ! Je suis peut-être en compagnie de quelqu'un de très dangereux, cria la sœur afin que tout le monde puisse l'entendre.

Déjà certaines chambrettes s'entrouvraient. La religieuse se sentit plus rassurée. S'il y avait du grabuge, il y aurait sûrement des âmes courageuses qui viendraient à son secours.

— Dangereux ? Où ça ? demanda Moka en se retournant pour découvrir à qui s'adressait ce qualificatif.

Soeur Maria s'arrêta net et toisa Moka, oubliant qu'il s'agissait d'un androïde qui, de plus, était revêtu de la combinaison d'astronaute, le casque éteint et opacifié. Il était impossible de juger le regard de cet être.

— Qui êtes-vous ? demanda la sœur. Que voulez-vous ?

— Moka Biscuit. Je cherche à comprendre.

— Une étrangère ? Comprendre... quoi ?

— Tout. Où est le danger ? Pourquoi y a-t-il tant d'androïdes ici ? Pourquoi sont-ils plus petits ? Pourquoi Soeur Magdalena n'est pas convenablement entretenue ? Qui êtes-vous ? Que faites-vous ?

— Holà ! Suffit ! Vous êtes une machine bien curieuse.

— Machine ! Vous ai-je traité d'animal ?

La sœur resta coite. « Disons, finit-elle par dire en choisissant ses mots, un être bien étrange. Venez, nous parlerons de tout ça dans le parloir. Nous y serons plus à l'aise. Mais, s'il vous plaît ôter ce casque. Qui que vous soyez, j'aime bien voir à qui je parle. »

Sœur Maria essaya de satisfaire la curiosité de Moka bien décidée d'élucider à son tour, le moment venu, la présence de cet androïde dans cette maison de paix et de repos.

Elle ignorait pourquoi la Mafia achetait tant de robots. Elle pensait que c'était pour la luxure, mais d'après sœur Magdalena beaucoup manquaient à l'appel. Cette dernière était d'ailleurs la seule, à sa connaissance, qui avait été endommagée par des ivrognes, dit-on. Une femme humaine serait sûrement morte après un tel traitement. Les hommes auraient pu la détruire complètement si une patrouille n'était passée par là. Ils se sont enfuis, abandonnant l'androïde.

— Je suis arrivée sur les lieux du drame peu de temps après, car la police nous signale toujours quand il y a d'éventuelles personnes en difficulté. C'est ainsi que j'ai découvert soeur Magdalena qui s'appelait alors Viva Maria. Tout d'abord, je l'avais prise pour une femme, car les vandales n'avaient pas réussi à la défigurer. Quant à ses membres droits, j'ai cru qu'il s'agissait de prothèses perfectionnées. Et puis, elle semblait souffrir.

— Elle souffrait, interrompit Moka, même s'il vaut mieux perdre les membres pour préserver notre système central.

— Je veux bien vous croire. Elle a eu le même comportement que bien des humains : la douleur les rapproche de Dieu.

— C'est une bonne idée. Il est probablement plus rentable de retourner chez son créateur pour se faire réparer. Du moins, je parle pour nous, androïdes, car pour vous je n'ai toujours pas réussi à comprendre ce concept, malgré les tentatives de père Keshavan.

— Sœur Magdalena semble moins matérialiste que vous, ma fille.

— Son cerveau est aussi en panne ? Et puis, pourquoi parlez-vous comme père Keshavan ? Vous appartenez au même groupe ?

— Groupe ? Quel groupe ?

— Il dit qu'il est jésuite.

La sœur sourit, amusée par le langage de Moka. Elle dut par la suite lui expliquer pourquoi elle s'appelait sœur et non pas mère. Elle n'avait plus peur de cette étrangère et les heures passaient d'explication en explication. Elle lui parlait comme à une infatigable enfant humaine.

Il y avait dans la ville trois bâtiments cédés par la mafia aux carmélites. Le couvent proprement dit se situait assez loin de la ville, en marge de la forêt dans une ancienne hacienda où se préparait la drogue nationale quand on exploitait encore des végétaux pour extraire leurs alcaloïdes. Mais depuis, malgré le nom que s'attribuaient les maîtres de la région, les drogues étaient purement synthétiques et bien plus efficaces, voire dangereuses. Il existait toutes sortes de produits depuis la sucette stimulante et antistress, jusqu'au parfum de l'extase qui ne connaissait aucune désaccoutumance ni aucun remède aux dégâts engendrés à chaque inhalation. Les vieilles coutumes barbares de fumigation et d'injection avaient cédé la place aux comestibles, aux onguents et aux aérosols psychotropes.

La mafia, très croyante et pratiquante, blanchissait sa conscience en offrant ainsi un cloître, un refuge pour les sans-abri et un dispensaire, celui qu'avait vu plus tôt Moka, pour les victimes des nuits chaudes de la ville. Cette situation absurde pour sœur Maria était pourtant bien acceptée. S'il était paradoxal de se servir du Diable pour se prémunir contre lui, ici au moins, les religieuses pouvaient prier et aider sans qu'on les persécutât.

Les bâtisses qui jouxtaient la cathédrale servaient d'hôpital. Un quartier y abritait des êtres étranges. Des monstres exhibés dans les salles de spectacles y trouvaient refuge. La sœur en recensait trois types différents : les régénérés à partir de greffons ou de clones, les reconstitués avec des assemblages de prothèses et enfin les mutants.

Moka qui se basait sur les connaissances de Nic corrigea :

— vous voulez dire les handicapés profonds ?

— Je doute, mon enfant, qu'il s'agisse d'accidents de la nature, ni même d'accidents de génétique réparatrice. Pour moi il s'agit d'expériences illégales ayant échoué.

— Personne n'est au courant de tels agissements.

La sœur haussa les épaules.

— Évidemment ! D'ailleurs, ces monstres sont soit détruits, soit enfermés au secret. Mais la mafia arrive parfois à s'en procurer pour les exposer dans leurs shows.

— Je ne comprends pas la nature humaine. Pourquoi faire des lois pour les enfreindre ?

— Le pouvoir. Le pouvoir sous toutes ses formes. Le pouvoir extraverti, celui de la domination d'autrui, et le pouvoir introverti, celui de l'expertise. Je fais en quelque sorte partie de ces derniers en dédiant ma vie à Dieu.

— Et la domination d'autrui ?

— Oui, par la possession avec l'argent ou la force, ou par la soumission avec les manipulations intellectuelles ou psychiques.

— Et les mutants ? Pourquoi ?

— L'excellence scientifique sans doute pour les savants qui se risquent à recréer l'humanité. Peut-être le fou désir d'engendrer un être plus parfait que leur procréateur. Et derrière eux, sûrement des mécènes désirant appuyer

leur domination sur une meute de zombies efficaces et dociles.

Un malaise traversa le cœur de sœur Maria. Elle avait soudain l'impression qu'elle dévoilait un monde de noirceur à une enfant qui n'y était peut-être pas préparée. Elle était confuse de sa maladresse.

— Donc, si je vous comprends bien, et en fonction des données auxquelles j'ai accès, vous vous occupez d'axiologie, reprit Moka.

La religieuse sursauta. Ce n'était certes pas le langage qu'aurait utilisé le petit d'homme découvrant son monde, mais il était incroyable qu'il pût sortir de la bouche d'un androïde même bien documenté.

— Par le passé, notre religion s'est égarée parfois à renier une âme à certaines catégories humaines. Peut-être que la peur de retomber dans de telles erreurs me pousse à me poser la question de savoir si vous ne seriez pas... comment dirais-je ? Un « homo syntheticus ». Excusez-moi, ma fille, je crois que suis fatiguée. Je voudrais me reposer bien que votre présence et notre discussion m'aient intéressée. Avez-vous un endroit pour dormir ? Vous pouvez rester ici, il reste des chambres de libres et nous reprendrons ça demain. Mais avant de nous quitter, dites-moi pourquoi vous êtes ici.

Moka fut embarrassée. Elle ne savait pas comme les humains inventer de mensonges. Cet art était bien trop compliqué. Inventer des réponses réalistes ne pouvait se faire sans une étude approfondie qui prendrait des heures de documentations et de vérification. Certes, les humains arrivaient à croire facilement n'importe quoi, mais elle ne se sentait pas à la hauteur pour se lancer dans ce jeu tant puéril que périlleux.

— Vous dites que vous êtes vraiment comme père Keshavan ?

Pourquoi pas finalement ? Elle abritait bien une androïde sans lui faire de mal, en la considérant comme une sœur.

— Je viens de Hôdo et j'ai une mission ultra secrète que je préfère, pour l'instant, vous taire.

— Mon enfant, ou vous en dites trop, ou pas assez. Si votre mission est ultra secrète, n'en faites pas allusion du tout. Demain, vous me parlerez de ce Hôdo que je ne connais pas et nous essayerons de mieux nous connaître.

— Je voudrais pourtant parler à sœur Magdalena avant de nous quitter. Tout de suite, insista-t-elle

— Pourquoi cette hâte ? fit la sœur religieuse en fronçant les sourcils de nouveau méfiante.

— Elle est blessée. Vous, humains, « homo sapiens », ne savez pas si elle souffre et comment. Je veux savoir ce qu'elle a. Peut-être pourrais-je la dépanner.

— Vous parlez comme une femme de chair et d'os. Vous paraissez mue par certaine charité chrétienne. Quel genre d'être êtes-vous ? Vous semblez aussi plus intelligente que sœur Magdalena. Tant pis, je prends le risque, mais je resterai en présence de vous. De toute manière, j'ai déjà vu tellement de plaies que rien ne peut plus me faire tourner de l'oeil.

La sœur entrouvrit une porte de l'autre côté de la pièce, héla quelqu'un et lui demanda d'aller quérir sœur Magdalena. Encore une fois, l'androïde constata l'absence de moyens électroniques pour communiquer dans cet endroit. Elle ignorait que la règle des religieuses imposait une rigoureuse pauvreté.

— Vous m'avez demandée, ma Mère ? interrogea l'androïde religieuse en apparaissant dans le parloir.

— Oui. Je crois que l'androïde que voici et qui s'appelle Moka vient en ami. Elle voudrait examiner tes blessures.

— Avant toute autre chose, je voudrais que tu ne me parles qu'en phonie. Je ne sais si tu veux qu'on ignore ta présence ici, mais moi je tiens à rester incognito, prévint Moka à sa consœur.

Sœur Magdalena ôta ses vêtements afin que Moka puisse l'observer. C'était bien ce qu'elle pensait, des cicatrices et des bosses sur la tête, la poitrine et le ventre indiquaient que les coups avaient été donnés sur tout le corps. Mais à l'aide de ses membres, elle en avait protégé les parties vitales, le cerveau, la centrale énergétique et le poste de contrôle mécanique. Par contre, les plaies étaient si larges sur les bras et les jambes, que la peau n'avait pu se reconstituer.

— Tu as froid, là ? demanda Moka en indiquant les endroits écorchés.

— Très froid. Zéro absolu. L'absence de pression ne me gêne pas, pas plus que le pH neutre.

— Votre peau est sensible ? demanda sœur Maria.

— Nous avons des sens identiques à vous, sauf le goût et l'odorat. De plus, comme nous sommes construits pour évoluer uniquement dans un environnement humain, nous avons des limitations. Seule notre vue est plus sensible que la vôtre. Par contre, notre ouïe est moins discriminatoire que la vôtre et nos capteurs tactiles ne disposent que de trois éléments. La mesure de pression nous permet de manipuler les objets, la mesure du pH à éviter les accidents chimiques et la température nous indique si nous sommes dans la marge de sécurité de -80 à + 45 C.

— Votre combinaison d'astronaute a un rapport avec ce que vous me dites ?

— Exactement, sœur Maria. Au cours de mes voyages, je coupe le chauffage de ma navette le plus longtemps possible pour économiser l'énergie.

— Ainsi, vous connaissez la douleur ?

— Oui, de nombreux capteurs nous permettent de détecter les défaillances. De même, l'absence de signaux des capteurs est aussi source de douleur. C'est pourquoi soeur Magdalena a froid. Quels sont les autres points internes douloureux ? interrogea Moka à cette dernière.

Le robot blessé montra divers endroits. Les bras avaient été frappés par des barres de fer ou d'autres objets métalliques. Plusieurs tubulures étaient voilées. Quant aux jambes, elles portaient, en plus, les stigmates d'une arme à feu. De nombreux conduits étaient sectionnés et la rotule droite était en miette.

— Tu peux faire quelque chose ? demanda la sœur androïde.

— Pas tout de suite. Mais avec tous les androïdes qu'il y a dans cette ville, je devrais bien trouver des pièces de rechange et d'autres peaux. Après je me débrouillerai. Je veux bien t'aider, mais toi aussi tu dois m'aider.

— Comment ?

— Je dois découvrir ce que le Yakusa prépare dans certains domaines afin d'évaluer quels sont les risques d'invasion de Hôdo.

— Attendez, reprit sœur Maria. J'ai l'impression que si vous continuez, vous allez m'ôter toute envie de dormir. J'aimerais comprendre.

— Alors, allez vous reposer et je vous expliquerai demain matin. Je sais que les Hôdons respectent beaucoup la chronobiologie.

— Bon, j'essaierai de patienter. En attendant, je vais vous offrir le gîte puisqu'il semble que vous n'ayez nulle part où aller. Voulez-vous que je vous apporte demain des vêtements plus discrets ? Ils ne sont pas luxueux, ce sont nos tenues.

— Elles me conviennent. Pourrais-je les garder ?
J'aimerais savoir ce qu'en penserait Nic.

La sœur n'essaya plus de comprendre pour ce soir. Elle conduisit Moka dans l'une de ces nombreuses petites pièces aperçues en rentrant dans le refuge. Chacune était une minuscule chambrette, avec un lit, une petite table de chevet et un porte-manteau. « Bonne nuit et que Dieu vous garde » chuchota la sœur en laissant Moka qui fut ravie d'avoir un abri fiable où elle pourrait entamer ses recherches.

— Encore un mot, fit la sœur sur le pas de la porte. Si j'ai bien compris, vous pourriez lui changer de visage. Trouvez-lui quelque chose de plus discret si possible.

— Comme quoi, par exemple ?

En guise de réponse, la sœur montra le décor de la chambrette, une peinture et une statuette représentant la Sainte Vierge.

Chapitre 10. Mémoire vide

— Cela fait tout drôle de revenir dans le système solaire, exprima Frans lorsque Jupiter surgit de la noire traversée du miroir d'Alice. L'astre s'imposait tel un soleil sans éclat, cabochon d'agate posée délicatement sur une nuit piquée d'une myriade de poussières adamantines.

Nana ne releva pas le commentaire de son voisin. Son regard restait rivé sur les appareils de contrôles.

— Des problèmes ? s'enquit Frans qui connaissait bien le comportement des androïdes.

— Pas précisément. Je constate une certaine activité autour de la station orbitale qui m'aurait gêné si nous avions l'intention de nous y rendre. Un milanaute vient de s'y amarrer, un tychochrôme se dirige vers nous et un autre arrive avec une très forte décélération.

— Pour un coin tranquille ! Quittons rapidement cet endroit. Où doit-on aller sur Terre ?

— Je ne sais pas encore. Je vais me poser sur la Lune, et puis j'essayerai de contacter Moka.

Le tychochrôme accéléra pour changer sa trajectoire. Frans sentait qu'il s'enfonçait lourdement dans son siège. Nana n'était pas une pilote de croisière de luxe. Ses manœuvres étaient dures ! Surtout pour un humain. L'effet désagréable ne dura pourtant guère. Frans pouvait de nouveau apprécier une gravitation normale et se rasseoir

convenablement. L'androïde se taisait toujours. Il était rare que les robots entament une conversation et il fallait encore pas mal de temps pour rejoindre la banlieue terrienne. Cela risquait d'être fastidieux et le cogniticien n'avait pas la moindre envie de se replonger tout de suite en léthargie.

— Nana, je voudrais te poser quelques questions, finit-il par dire.

— Bien sûr ! Je n'ai aucune difficulté à travailler en tâches partagées. Ma seule activité importante pour l'instant est d'éviter une collision avec un astéroïde.

— Je voudrais tester ton cerveau lorsque tu es isolé de tout.

— Encore un de vos tests ? Je me sens bien.

Nana se rappelait l'épreuve de la cage de Faraday et le mot « test » chez Frans évoquait plutôt la torture.

— Ne t'inquiète pas ! Je ne te ferai aucun mal. Mais puisque tu n'es connectée à aucun ordinateur central, je voudrais en profiter pour étudier ta personnalité. Tu ne constates aucune anomalie ? Pas de trous de mémoire ?

— Tout va bien. Vous pouvez commencer.

— Dis-moi qui je suis.

— Frans Cormaek, vous êtes un précepteur d'androïdes.

— Bien ! Et de qui te souviens-tu ?

— De Moka, évidemment, elle devra m'aider. C'est pourquoi nous irons sur la Lune, car je ne sais où me rendre sur Terre. Ensuite, il y a mes parents, Betty et Diana. Enfin, il y a le commandant Nic. Je sais qu'il y a plein d'autres gens, mais je n'en ai pas de description mémorisée précise. Est-ce important de m'en rappeler ?

— Katsutoshi, Adela, cela ne te dit rien ?

— Non, je devrais ?

— Je ne pense pas.

Frans ne voulait pas inquiéter Nana. Les humains qui souffrent de traumatismes cérébraux ne se rendent pas toujours compte par eux-mêmes de leurs déficiences, et lorsqu'ils en prennent conscience, cela altère parfois profondément leur moral. Ainsi, craignait-il que l'androïde ne souffrît un tel choc. Ce n'était pas le moment de prendre des risques, en plein espace, et sans secours.

Au bout de deux heures, il s'était lassé d'analyser le développement psychique intrinsèque de la femme. Les sept unités du cerveau émotionnel fonctionnaient correctement. Seul l'équivalent de la colère manquait, volontairement, dans la palette primaire des sentiments. Quant aux connexions absentes, elles étaient soit complètement ignorées, soit évincées. Nana se rappelait parfois qu'il existait quelque chose en relation avec les tests du cognitif, et elle en avait plus ou moins une vague idée comme s'il s'agissait d'une information dénuée d'intérêt que sa mémoire organisatrice avait relégué à l'arrière-plan. Il s'était même aperçu de l'emploi de symbole primaire dans les raisonnements du cerveau synthétique dépouillé de la richesse des connaissances de l'humanité. Elle associait le parallélogramme à l'existence d'un objet parfaitement localisable dans l'espace, mais indéterminé dans le temps. La représentation de deux monolithes lui évoquait la direction, la voie à suivre ou à croiser. Trois éléments devenaient complexes : ils évoquaient le pont ou l'arche, constructions qui permettent d'aller d'un point à un autre, de franchir un obstacle ou de quitter un endroit pour en découvrir un nouveau. Nana ressentait les « trous » de mémoire comme de véritables « trous » : pont sans tablier ou porte s'ouvrant sur le vide « noir ». Le noir était absence de signaux, absence d'informations, absence de vie.

— Et bien, finit par conclure Frans, on peut dire que ton QE est correct.

— Pourtant, je ne suis toujours pas connecté ni à Betty ni à Diana. Il me manque donc de la... du...

Elle ne trouvait pas les mots. Pire, le concept lui glissait entre les doigts. Elle savait ce qu'elle ressentait, elle savait de quel trou il s'agissait, mais elle était incapable de savoir ce qui devait s'y loger. Finalement, elle murmura : « Et je n'ai toujours pas trouvé Moka. »

— Moka ? Elle ignorait que tu viendrais. Comment veux-tu qu'elle te laisse des informations ?

Une pointe de déception se dessina sur le visage de Nana. Ces trous de mémoire l'empêchaient de raisonner efficacement, et elle s'en rendait maintenant compte. Et pourtant, c'était ce même manque qui avait apporté de la sincérité dans la mimique qui était spontanée.

— Mais vous allez m'aider, n'est-ce pas ? dit-elle à Frans. J'ai une mission à accomplir, des consignes de sécurité et de discrétion à respecter...

— Évidemment. À ta place, j'essayerais déjà de me connecter sous Betty ou Diana. Qui choisiras-tu ?

— Je commencerai par Betty, sa personnalité est mieux adaptée à la survie, et c'est ce dont j'ai besoin dans l'immédiat.

— Tu n'as pas besoin des mots de passe ?

— Non, de cela, je m'en souviens.

C'était une chance que la CIES ait rendue systématique l'attribution d'un courriel-identité à tous les humains dès la naissance. Certes, les parents ne pouvaient plus choisir avec autant de liberté les prénoms de leurs enfants, car il ne fallait aucun homonyme. Mais les comptes ne se fermaient pas tant qu'il n'y avait pas de déclaration officielle de décès, laquelle ne pouvaient avoir lieu que lors de l'identification du cadavre. Donc, les Hô-

dons continueraient à exister jusqu'à leur centième année dans le Réseau, car ce n'était qu'à partir de cet anniversaire qu'ils seraient radiés s'ils ne se manifestaient au moins une fois tous les dix ans.

Soudain, le visage de Nana s'éclaira.

— Ça y est, j'ai les connexions. Maintenant, je vais essayer de trouver un endroit pour atterrir. Je ne connais seulement que les sites où il n'est pas prudent d'aller.

— Tu vas essayer sans l'aide de Moka ?

— Je n'ai pas le choix. Mais Betty connaît tous les sites et Diana me renseignera sur les noeuds importants du Réseau.

Il regrettait que Mikhaïl n'eût pu l'accompagner. Le temps lui semblait trop long. Il valait mieux encore se rendormir jusqu'à ce qu'enfin Nana lui annonçât que la Terre était en vue. « Gros au moins comme ça » précisa-t-il en montrant un petit pois imaginaire entre le pouce et l'index.

Quand il s'éveilla, il se précipita vers le hublot le plus proche : une boule bleue surgissait dans la nuit. Le cœur de Frans palpitait à l'idée de revenir sur sa planète natale. Il espérait que Nana déciderait de se poser en Afrique du Sud, mais son rêve s'envola lorsqu'elle lui annonça qu'elle irait en Amérique latine.

— Mais pourquoi ? commença-t-il espérant pouvoir infléchir sa décision.

— J'ai aussi le contact avec Moka, du moins avec sa mémoire terrienne. Elle est sur le point de retourner vers Hôdo. Elle a découvert un important trafic d'androïdes dans cette région, dont le centre serait Santa-Cruz en Bolivie.

La mémoire de Nana se réactivait, mais cette fois-ci en empruntant le réseau au travers de deux identités humaines, qui comme Nic pour Moka, avaient laissé leurs

empreintes. L'androïde pouvait y puiser notes, correspondances, mémos et maintes autres traces empreintes des personnalités qu'elle mimerait durant tout son séjour. De plus, il lui était à tout moment possible d'échanger ses expériences avec Moka et Chica. Cette dernière ne lui servait à rien car ses données n'étaient pas rafraîchies depuis longtemps, mais les informations recueillies par Moka étaient toutes fraîches.

Chapitre 11. Diplomatie.

Moka constata une intonation inhabituelle dans la voix du commandant de la station orbitale jupitérienne. D'après les critères de la personnalité de Nic, il s'agissait d'un embarras, une gêne qui se manifeste quand les humains ne peuvent exprimer ce qu'ils pensent. Elle se tenait sur ses gardes. Soudain elle constata : son tycho-drôme, celui qui devait la ramener sur Hôdo, n'était plus amarré. Il avait disparu. Un sentiment étrange l'envahissait. Il lui était impossible de dire si elle souffrait d'avoir trahi la confiance des Hôdons ou si elle craignait de ne plus les revoir.

Et puis, la présence de ce milanaute l'inquiétait. Est-ce que cela avait une relation avec la disparition de sa navette ? Si elle ne voulait pas tomber dans un danger inconnu, il lui faudrait établir des prévisions, comme Nic. Il lui faudrait voir clair ou, plus précisément, avoir une claire voyance.

Quand elle franchit le sas, elle n'avait « vu » aucune solution autre que de se précipiter dans le poste de commandement et d'y obtenir les éclaircissements voulus. Rapidement, elle parcourut les coursives et quand elle ouvrit la porte elle capta une bribe de phrase.

« ... nous avons acquis la certitude qu'ils transitent par cette station. J'attendrai le temps qu'il faudra, mais je mettrai la main sur l'un d'eux. »

Moka revivait tout à coup son évasion. L'impression que son horloge cérébrale s'emballait la submergeait. C'était une sensation de suractivité qu'elle connaissait déjà.

— Salut, Commandant ! Je suis de retour. Nous avons de la visite ?

Elle avait gardé comme d'habitude son casque, visière baissée. Son apparence humaine était parfaite, mais ses mimiques laissent à désirer. Moka n'était pas sûre de composer avec réalisme un Nic désinvolte.

— Heu ! je vous présente Monsieur Tanaka. Il est le chef d'une délégation yakusa...

Le commandant ne savait comment présenter l'hôte, mais, sans se soucier du trouble de l'astronaute, le Japonais prit la parole.

— Enchanté, Madame. Madame...?

— Mademoiselle Moka Biscuit.

Elle se demandait ce qui l'avait poussée à répondre ainsi, avec un tel naturel.

— Vous êtes une scientifique ?

Pourquoi cette question ? Sans doute connaissait-il tout l'équipage. Quel genre de personne pouvait n'être que de passage, une scientifique ? À la place de Nana, elle aurait sans doute pu répondre par l'affirmative. Prudence !

— Non, je suis un coursier. Du matériel. Urgent.

Elle était laconique, prête à interrompre toute ébauche de conversation, mais une idée jaillit soudain. Elle avait presque menti et ses neurones n'avaient pas fondu. Certes, son mensonge n'en était pas vraiment un, il ne

s'agissait que de termes prêtant à confusion. Et « coursier » n'était pas vraiment faux...

L'inconnu était un yakusa et elle enquêtait justement sur leurs intentions vis-à-vis de Hôdo. Elle devait se jeter à l'eau. Il était plus facile de cueillir des informations en naviguant sur le Réseau que sonder un humain, mais elle voulait le tenter.

— Et vous, vous dirigez une mission scientifique ?

— En quelque sorte, oui ! En quelque sorte...

Le commandant trouva l'opportunité de prévenir Moka du danger que courrait Hôdo et expliqua :

— en effet, il s'agit de refaire l'expérience du Commandant Porte, celui qui, à bord du Livingstone, devait trouver une autre planète habitable pour l'homme.

— Intéressant, fit Moka. Et comment comptez-vous vous y prendre ? Il me semble que vous devriez avoir un vaisseau un peu particulier.

— Le milanaute de Monsieur Tanaka est construit spécialement pour cette mission. Il n'y a qu'un problème, l'homme qui devait le piloter a disparu à bord d'un tycho-drôme.

« Merci ! Maintenant, je comprends la situation », transmit Moka en radio comme si le commandant pouvait entendre les pensées d'un androïde.

— Et que comptez-vous faire à présent ? demanda-t-elle au Japonais.

— Attendre qu'on m'envoie un autre spécialiste. Et peut-être qu'entre-temps j'aurai la chance de rencontrer l'un de ces mystérieux voyageurs dont parle la légende. Nous sommes convaincus qu'ils existent et nous croyons qu'ils transitent par cette station. Je ne peux pas tout vous dévoiler, mais je pense que notre pilote déjà est parti là où nous voulons nous rendre.

« Pas la peine de jouer à cache-cache ! Je sais déjà. » pensa Moka. Cette fois-ci, le message ne s'adressait qu'à elle. Était-ce cette suractivité cérébrale qui la poussait à se parler à elle-même comme à une personne distincte ? Son mental généralement calme et serein éprouvait-il un besoin de se réfléchir ?

Il est vrai que la situation était délicate. Le secret de Hôdo risquait d'être rapidement dévoilé. D'autre part, elle avait de nouveau un vaisseau pour revenir sur sa planète si elle arrivait à le piloter. Moka estimait qu'elle avait le temps de préparer une stratégie sans précipitation, aussi décida-t-elle d'interrompre là les présentations.

— Je pense que vous trouverez une solution à vos problèmes. Mais permettez-moi de me retirer : j'ai à faire. Commandant, pouvez-vous m'indiquer mes quartiers ?

C'était la première fois qu'elle occupait une chambre dans la station. Elle ôta son casque et elle se regarda dans un miroir. Il lui faudrait s'habiller comme une femme astronaute, revêtir la tenue classe numéro deux comme les autres occupants de la station. Serait-elle à la hauteur de cette composition, pourrait-elle donner le change ? Elle n'avait qu'un modèle humain, masculin, et qui lui avait fait comprendre qu'elle n'incarnait pas correctement l'âme féminine.

Elle examinait les vêtements qui lui avaient été offerts. Elle y découvrit le moireur qui permettait de nuancer les couleurs de l'uniforme et d'y ajouter de la texture. Puis avec inquiétude elle prit conscience que les détecteurs médicaux, que portait tout astronaute, trahiraient sa nature non humaine.

Elle passa plusieurs heures à fabriquer dans l'ordinateur de bord une simulation biologique réaliste. Elle en vint à se demander si c'était ce que ressentaient les humains lorsqu'ils composaient des musiques. Pendant tout

ce temps, elle s'était allongée sur le lit, car elle savait que le temps de repos d'un véritable humain devait être le double du sien. Le sommeil, celui des androïdes, finit par la gagner. Mais était-ce vraiment celui des androïdes ? L'excitation qu'elle avait connue plus tôt laissait place à un état que Nic aurait désigné par « éreinté ».

Ses rêves n'étaient pas pour autant reposants. Elle se voyait comme dans une répétition théâtrale où elle jouait des rôles divers, toujours avec le même protagoniste, un dénommé Tanaka. Le metteur en scène ressemblait curieusement à Nic et impitoyablement, il la corrigeait : « Je te verrais plutôt ainsi, ne te tiens pas comme ça, fais attention à ton maintien, ne parle pas de cette manière-là, tiens-toi correctement... »

Elle se réveilla en se demandant si elle avait vraiment dormi. Elle se rappelait vaguement que Nic lui répétait : « n'oublie pas ! tu es une femme bionique. » La sœur de Santa-Cruz lui en avait parlé, des êtres humains munis d'organes synthétiques à défaut de greffes.

Elle jeta un dernier coup d'œil à son allure. Elle avait enfilé la tenue standard, une combinaison moulante et une tunique blanche comme l'imposait le règlement pour contraster avec sa peau brune. Aucune bandelette ne décorait la poitrine, ce qui indiquait qu'elle n'était qu'une hôtesse de passage. Quelque chose n'allait pas. Elle faisait un effort pour se souvenir, c'est-à-dire en fouillant dans les archives de Nic. Lorsqu'enfin, elle trouva un indice : Jeanne, la femme de Nic. Elle ne s'en remémorait pas bien lorsqu'elle était sur Terre. Tout compte fait, il était normal que ce fût une humaine et non elle, une androïde, qui fût la compagne d'un homme. Et pourquoi n'avait-elle pas de compagnon, elle ? Elleregistra la question pour plus tard, car pour l'instant, elle cherchait quelque information qui avait trait avec... Elle trouva : sa cheve-

lure. Elle était ébouriffée et Nic avait dit quelque chose à ce sujet. Moka relut la charte des astronautes. C'était cela, le petit détail, l'anomalie, les cheveux devaient tenir sans difficulté dans un casque de survie. Elle n'avait jamais eu de soucis jusqu'alors avec sa longue toison, mais il semblait qu'il n'en était pas de même pour les humains. Il est vrai que l'étanchéité de son équipement ne la préoccupait pas. Mais il fallait faire vrai. Le commandant mis au courant lui dépêcha un astronaute habitué du fait pour lui couper la tignasse.

Elle se regarda une dernière fois. Le serre-tête et cette coupe qui ne descendait pas en dessous de l'encolure lui donnaient un tout autre aspect. Il lui semblait que ce pour quoi elle était née était définitivement rayé. Elle avait l'impression qu'elle était devenue, elle chercha le mot, adulte, peut-être.

Moka se sentait prête pour affronter le chef yakusa. Ce dernier s'était retiré dans une chambre près du poste de commandement, car c'était un invité de marque. Elle annonça son arrivée et demanda un entretien.

— Que me vaut l'honneur de votre visite, astronaute ?

— Votre voyage. Je crois être la personne qu'il vous faut pour piloter votre vaisseau.

— Vraiment !

Le Japonais sonda le regard de Moka. Il fut déjà agréablement surpris par la beauté de cet astronaute coursier. Elle devait avoir un sacré caractère pour ce genre de mission, mais ce qui le frappait par-dessus tout était la maîtrise de son visage. Elle était impassible, impénétrable.

— Et pourquoi vous prendrais-je, vous, à mon service ?

— Pour pouvoir vous répondre de manière satisfaisante, il faudrait que vous m'expliquiez en quoi consistent votre objectif et vos besoins.

C'était assez inhabituel comme procédé. Ignorait-elle qui il était ? Déjà elle avait dénoté une certaine ignorance des bonnes moeurs. Elle s'était contentée du salut des astronautes alors que ces derniers connaissent toutes les bonnes manières élémentaires vis-à-vis des Extrême-Orientaux. Il devait s'agir d'une sauvageonne reléguée dans les missions solitaires de coursier. S'en remettre à une aventurière l'amusait, finalement. Il prendrait de toute manière tout son temps pour la jauger. Et l'écarter de son chemin s'il le fallait.

Il raconta la longue préparation du Livingstone, la construction de ce Sea-morgh'N emportant avec lui mille vingt-quatre pionniers vers une lointaine planète supposée habitable, une sélection difficile d'hommes et de femmes représentatifs des différentes ethnies et cultures de la Terre. Cette opération avait coûté une fortune pour le yakusa qui y avait contribué aux trois quarts. Et puis, le silence tomba. Plus personne n'eut de nouvelles. Les incompetents bureaucrates de la CIES furent incapables de savoir ce qui s'était passé.

— Je ne suis pas une scientifique, commenta Moka, mais je suppose que votre planète se trouve si loin qu'il faille plusieurs années pour échanger des messages par voies électromagnétiques.

« Elle était bien tournée, la phrase » apprécia mentalement Moka.

— Bien vu, mademoiselle ! Nous disposions de « courriers », comme vous, qui étaient censés faire la navette entre cette planète et la nôtre.

— Et ?

— Non seulement nous n'avons pu obtenir aucune information de l'unique contact, mais en plus nous avons perdu toute relation depuis. Le coursier et la navette se sont évaporés dans la nature. Du moins, jusqu'à ce jour.

— Vous les avez retrouvés ?

— Non ! Mais, les colons doivent manquer de matériel et il est logique qu'ils essayent de se réapprovisionner. Nous supposons que cette station pouvait être un point de passage, mais nous n'avions aucune certitude. Or, à notre arrivée, celui qui devait nous piloter vole un tycho-drôme et disparaît comme par enchantement.

— Comme par enchantement ?

— Bien que le commandant feigne l'ignorer, je suis convaincu qu'il s'agissait de la navette perdue.

— Et l'enchantement ? insista Moka qui n'était pas sûr d'avoir bien compris le sens du mot.

— Cette navette dispose d'une machine particulière qui permet de se déplacer plus vite que la lumière, expliqua le yakusa perplexe face à cette femme dont il ne voyait pas de relation entre la question, rusée ou idiote, et ce regard dénué de curiosité.

— Dois-je comprendre que votre milanaute dispose d'un système identique à la navette pour partir à la recherche de la planète mystérieuse ? Mais je ne comprends pas pourquoi ce pilote serait parti avec cette navette plutôt qu'avec votre vaisseau. La destination me semble identique et les moyens devaient être équivalents.

Le Japonais expliqua que le pilote avait voulu prendre un peu de temps libre avant sa mission :

— L'astronaute avait promis de se rendre dans la station de Jupiter avant le départ de ma délégation et qu'il y attendrait l'arrivée du milanaute. Je n'avais pas pensé qu'il s'agissait en fait d'un stratagème pour s'éclipser. Je ne comprends d'ailleurs pas son attitude puisqu'il serait, tôt ou tard, rejoint et que le traître serait fatalement châtié.

On dirait qu'il a fui dès qu'il a su que nous approchions, conclut amèrement le yakusa, comme si nous

étions une menace. Il est vrai que nous sommes arrivés avec une semaine d'avance sur notre programme. Peut-être craignait-il autre chose, une autre visite.

L'homme se tut. Il réfléchissait sur ce qu'il venait de dire, réalisant d'un coup qu'il venait sans doute de trouver la pièce manquante au puzzle. Soudain, il prit son allinone et lança deux fois le même message, l'un en japonais vers son milanaute, et l'autre pour le commandant de la station. À tous deux, il demanda qu'on le prévînt de l'arrivée de tout vaisseau.

Moka le laissa ranger son allinone avant de lui poser toujours sur le même ton détaché : « mais vous êtes bien venu avec un pilote jusqu'ici ? »

Le Japonais s'amusait : elle n'arrêtait pas de tout vouloir comprendre. Elle aurait pu être enquêtrice de police.

— Bien sûr ! Mais celui qui devait nous conduire est un pilote d'essai. Il sait manoeuvrer dans les pires conditions, il a subi un entraînement en simulateur et il possède quelques notions indispensables du fonctionnement de notre machine à voyager plus vite que la lumière.

Ang était donc un menteur, pensa Moka. Il s'était fait passer pour un pauvre petit astronaute débutant qui ne savait même pas piloter un tychochrôme et en fait...

Comment pouvait-elle maintenant convaincre le yakusa qu'elle aussi était à la hauteur de la tâche sans dévoiler sa véritable identité ? Elle n'était pas pilote d'essai. À quoi bon, d'ailleurs ? Les conditions de vol ne présentaient rien qui vaille la peine d'être un expert. Quant au générateur X2-plasmique, que l'un comme l'autre refusait de citer, il fonctionnait sans problème tant qu'il avait assez d'énergie. Et s'il tombait en panne, il n'y avait plus rien à faire que de se laisser dériver. Elle préférait faire celle qui ignorait tout. Elle se sentait obligée de mentir et elle se contenterait de pécher par omission.

— Pourtant, je pense que je ferais l'affaire.

— Vous m'êtes sympathique jeune fille, mais quelle expérience avez-vous ?

— J'ai été formée par le commandant Porte lui-même.

Le yakusa sourit. Cette femme était vraiment candide, au lieu d'afficher un curriculum vitae époustouflant qu'il se serait empressé de vérifier d'ailleurs, elle n'avancait qu'un pauvre et unique argument. Comme si un bon maître faisait nécessairement de bons disciples.

L'allinone émit un son, le Japonais l'ouvrit pour prendre connaissance du message. Moka connaissait déjà le contenu : un milanaute se dirigerait vers Jupiter. Il s'agissait d'une expédition scientifique, or aucune n'était attendue, ni même programmée pour les semaines à venir.

L'homme plissa les yeux, concentrant son regard noir sur celui de Moka. Il ne s'amusait plus. Il décida de brusquer le cours de la discussion et percer l'âme de cette femme hermétique, une merveille de maîtrise de soi. Trop.

— J'ai l'impression que vos amis vont bientôt débarquer.

— Mes amis ? Vous êtes sûr ?

Étrange ! pensa Moka, ce n'était pas ce qui était prévu avec Stanley, Petit Cheval Blanc et Père Keshavan.

Étrange ! pensa le Japonais, elle n'a même pas sourcillé. Elle a des nerfs d'acier.

— Je commence à tout comprendre, finit par dire le yakusa. Notre pilote a eu vent d'une manière ou d'une autre que les Mésopotamiens voulaient s'emparer de notre X2-plasme et plus tôt que de les servir, il a préféré éviter toute confrontation. À moins que ce ne soit vous qui l'ayez évincé. Mais si vous croyez que vous aurez notre

milanaute, vous vous trompez ! Je le ferai sauter en personne s'il le faut, même au péril de ma vie.

— Les Mésopotamiens ? Mais pourquoi ?

— Voyons, ne faites pas l'idiote ! Imaginez ! Si vous pouvez vous déplacer plus vite que la lumière, vos attaques deviennent imparables.

— Et vous croyez que les Mésopotamiens vont venir vous attaquer ici, pour s'emparer de votre milanaute et s'en servir comme arme ?

C'était un argument qui pesait lourd dans la balance. Un androïde ne devait pas accepter de participer à la création d'une arme.

— Mais que vous apporte à vous le X2-plasme ? S'intéressa Moka.

— Mais le commerce, ma chère, le commerce ! Le commerce avec d'autres mondes. Peut-être aussi des terres d'accueil, nous commençons à nous sentir un peu à l'étroit sur notre bonne vieille planète et plus particulièrement sur nos îles.

Moka se tut, cherchant comment convaincre le Japonais. Ce dernier lui paraissait plus détendu, et elle ne se trompait pas, car il n'arrivait pas à considérer Moka comme un danger.

— Notre projet était secret, pensa à haute voix le yaku-sa. Il y a eu des fuites, mais eux aussi veulent que cela reste un secret. Pas pour les mêmes raisons. Ils ont dû apprendre notre projet de nous rendre ici, loin de la Terre et, sachant que nous serions isolés, donc sans protection, ils ont envisagé de nous cueillir ici. Nous sommes pris au piège. Sauf si vous nous sortez de là, dit-il à Moka.

L'opportunité s'offrait enfin. Mais autant que lui permît son organisme de synthèse, elle avait peur de la moindre parole qu'elle prononcerait, craignant toujours d'en dire trop ou d'être mal à propos. Moka « devinait » qu'elle de-

vait cesser de jouer le rôle d'une humaine. Elle ne savait pas comment s'y prendre, aussi, décida-t-elle de brusquer les événements.

— Écoutez, je n'ai rien à avoir avec les Mésopotamiens. Je n'ai aucune raison logique de sympathiser pour vous ou eux. Je ne sais pas quels sont les aboutissants de votre conflit et je ne suis pas sûre de vos intentions avec la planète perdue, pourtant je vais encore vous offrir mon aide.

— Et pourquoi, donc ? Rien n'étant gratuit, c'est que vous avez des chances de gagner une contrepartie.

— Bien sûr ! Mais, je me suis permis d'analyser le contenu et l'équipage de votre vaisseau et je sais que vous ne disposez que du minimum de défenses : pas d'armes lourdes ou à énergie ni de troupe de guerriers, juste une garde rapprochée...

— Comment savez-vous ça ?

— Plus tard... L'important, pour l'instant, est d'évaluer avec qui je me rallie. Vous avez l'avantage sur moi, mais je ne peux me permettre un mauvais choix.

— Attendez ! Vous ne parlez plus comme quelqu'un qui sollicite un job. Vous avez subtilement inversé les rôles, et maintenant c'est à moi de justifier que je mérite votre concours. Laissez-moi le temps de mener ma petite enquête, je ne sais même pas qui vous êtes.

— En avez-vous vraiment le temps ? Nous sommes loin de la Terre et les communications sont très, trop, lentes.

— Quelles seraient vos conditions ?

— Je commande votre expédition.

— Rien que cela !

Le yakusa était prêt à saborder son milanaute, alors, s'il le détruisait en essayant de s'enfuir hors du système solaire, le résultat était identique, mais s'il réussissait... Il hochait la tête. Le Japonais acceptait la proposition de Moka. Sans attendre, celle-ci donna ses ordres.

— Je veux que vous remplissiez votre milanaute du matériel de maintenance entreposé dans l'astrolab M4. Ensuite, nous emmenons le commandant de cette station.

— Et pourquoi ?

— Il est désormais en danger ici.

— Cette idée vous honore. Ensuite ?

— Toutes vos armes seront sous scellés.

— En quelque sorte, vous voulez que nous nous confiions pieds et poings liés à un pirate de l'espace ? À moins que... ce matériel de maintenance...

Le yakusa comprit. La pilote providentielle venait de cet autre monde.

— Je préviens l'équipage.

— Faites, mais je vous avertis que je comprends le japonais et même votre argot. Vous pouvez aussi avertir vos chefs que vous continuez la mission, que vous anticipez même votre départ à cause d'un danger imminent. Mais vous ne parlerez pas de moi. Êtes-vous prêt à me laisser le commandement ? Je connais la route !

— Vous pouvez me faire confiance. Je n'ai pas meilleur choix.

Chapitre 12. Complots.

— Il me semblait que vous ne deviez pas utiliser les émissions radio pour communiquer.

— Je n'étais pas au courant. Dites-moi au moins où je peux vous joindre pour que je puisse vous connaître et parler en vocal.

L'androïde qui s'appelait sœur Magdalena fixa un rendez-vous dans le temple de la Conception. Nana repéra sur le plan de la ville l'endroit où elle devait rejoindre l'inconnue qu'elle avait découverte grâce aux informations récoltées dans la mémoire de Moka. Frans suivait sans trop poser de questions, il n'avait pas, lui, un cerveau relié au réseau de la mégapole. Ils arrivèrent dans une « clairière » au milieu d'une forêt de tours d'une trentaine de mètres de haut, abritant derrière leurs parois de verres changeants et multicolores, appartements ou bureaux. Le rendez-vous était fixé dans un parc qui était planté de curieux arbres aux fleurs jaune intense presque dénués de feuillage. Au centre se tenait le temple, vestige du passé rescapé d'un urbanisme tourné vers le futur. C'était une sorte de grande maison ressemblant à certaines halles moyenâgeuses d'Europe centrale avec son toit prolongé en auvent et ses colonnes de bois. La façade était décorée de motifs évoquant la culture camba. Là, les deux femmes devaient se rencontrer.

Frans n'en revenait pas : une androïde religieuse ! Pour motiver l'apprentissage, ces robots humanoïdes étaient dotés d'émotions. Comme les humains, ces êtres de synthèse réagissaient non seulement aux accidents et aux rendements optimisés, mais aussi aux punitions et aux récompenses. Les jeux subtils de plaisirs et désagréments permettaient d'attribuer des poids dans les décisions, ainsi le cerveau des androïdes s'enrichissait de la notion de bien et de mal. Mais les cybernéticiens n'avaient pas prévu la possibilité d'intégrer la notion du Bien et du Mal.

Entrer en religion était, pour Frans, issu d'une famille de pasteurs, s'impliquer dans des choix auxquels était soumise l'Humanité dès l'instant où, après avoir goûté au fruit du savoir, Adam et Eve pensèrent qu'ils pensaient. Non, il ne pouvait s'agir d'une vraie religieuse, elle n'avait pas pu goûter à ce savoir.

À peine à l'intérieur du temple, sœur Magdalena interpella le couple de touristes.

— C'est vous, l'amie de Moka ? Et lui, qui est-ce ?

L'homme se présenta lui-même.

— Je suis Frans Cormaek, cogniticien. Nana et moi sommes ensemble.

— Il est mon précepteur, commenta cette dernière.

— Cognition ? Précepteur ? Vous êtes donc en mesure d'éduquer les androïdes, interrogea sœur Magdalena. Vous m'intéressez.

Elle enchaîna sans laisser de temps à Frans pour préciser que le terme précepteur n'était pas tout à fait adéquat. Elle raconta comment elle fut recueillie par les sœurs de Santa-Cruz, puis la visite de Moka qui lui promit de la réparer et de changer sa peau moyennant quelques services d'espionnage sur les activités des yaku-sa. La pêche aux informations avait été maigre, car

celles-ci étaient trop bien protégées, mais elle était satisfaite, car d'une part, elle avait découvert un trafic louche d'androïdes, et d'autre part, elle avait maintenant un autre aspect plus en rapport avec son nouveau rôle. Frans reconnut en effet qu'elle ressemblait à ces innombrables statues de saintes qui ornent les églises.

— Pouvez-vous m'en dire plus sur ce trafic que vous qualifiez de louche ? demanda-t-il.

— Moka et moi avons constaté que la mafia locale achète plus d'androïdes qu'il n'y en a réellement en service ici. Au début, j'ai cru que ces androïdes étaient envoyés vers d'autres grandes cités, mais en fait, chaque cité s'occupe de ses commandes et n'a nullement besoin de les faire transiter par cette ville. Certes, quelques unités sont transférées vers des petites villes voisines sans que cela justifie le taux de disparition. En fait, alors que nous essayions de trouver une explication, je découvris qu'une commande d'androïdes à destination de São Paulo et Montevideo s'égara ici. Finalement Moka, qui est plus habile que moi pour naviguer sur le Réseau arriva à la conclusion que tous ces androïdes disparus étaient acheminés vers la Mésopotamie.

Frans ne put s'empêcher de sourire. La Mésopotamie ! Il s'imaginait des harems de naïades « synthétiques », à condition, évidemment, que l'eau des bassins ne soit pas trop profonde afin de ne pas devenir un cimetière de sirènes.

— Et pourquoi un tel intérêt ? prononça-t-il quand il redevint sérieux.

— J'essaie de sauver mes soeurs androïdes de la déchéance.

Frans écarquilla les yeux. Il s'attendait à tout, sauf à ça. Il ne devait s'agir que d'un mimétisme, rien d'autre. Moka, Nana et Chica mimaient le comportement de cer-

tains Hôdons, ceux qu'elles fréquentaient le plus souvent. Il devait en être de même pour sœur Magdalena soignée et abritée par les soeurs.

— Mais de quelle déchéance parles-tu ?

— Celle d'être traitées comme de vulgaires machines à faire l'amour.

Frans se racla la gorge :

— faire l'amour, en soi, n'est peut-être pas...

— Je ne parle pas d'amour en soi. Je parle de vulgaires machines. Faire l'amour est une tâche comme une autre et tant que les humains sont satisfaits de nos services, nous sommes contentes. Mais certains nous dégradent et je ne suis pas sûre de comprendre tout ce que dit sœur Maria, mais je crois qu'il y a quelque chose de mal dans l'amour, dans celui-là, en tout cas.

— Je crois qu'il y a quelques confusions, constata le cogniticien. Il faudrait peut-être que je t'explique des concepts mal compris.

— Mal compris ! Vous voulez refaire de moi une prostituée ?

Frans s'étonna de tant de vigueur dans les réactions de la sœur. Ses seuils d'alerte devaient être mal réglés ou alors l'expérience vécue avait profondément modifié ses paramètres de bases.

— N'aie pas peur ! intervint Nana. Frans est bon avec nous. D'ailleurs, en fait, nous sommes ici pour changer le travail de certains androïdes. Nous voulons en faire des astronautes hôdons.

— Alors, vous allez pouvoir m'aider ? s'exclama Sœur Magdalena.

— Pas si vite, tempéra Frans. L'évolution de la personnalité d'un androïde est très rapide, plus d'une dizaine de fois plus que celle d'un humain. Mais elle atteint aussi

beaucoup plus vite sa pleine maturité. Aussi, ceux de plus d'un an d'activité sont pratiquement irrécupérables.

— Je connais les dates de mise en service de tous les androïdes qui sont dans cette ville. Si je comprends, je dois commencer par les plus jeunes. Je sais où elles sont affectées, j'y vais tout de suite.

— Pas si vite ! répéta Frans, encore surpris par tant d'ardeur. Vous n'arriverez à rien comme ça. Pour les détourner de leur mission d'origine, il faut pratiquement qu'un homme ouvre une brèche, je pourrais le faire, mais il me faut garder l'anonymat, ou alors il faudrait que j'aie des complices.

Il alla s'asseoir sur un banc. Tout en contemplant distraitemment l'agencement des lieux qui lui rappelaient étrangement son Afrique australe, il réfléchissait, ou plus précisément, il attendait une inspiration.

La religieuse androïde demanda alors quelles étaient les compétences d'un cogniticien. Elle voulait comprendre comment il agirait. Tout d'abord, Frans expliqua qu'un cerveau biochimique était beaucoup plus « comprimé » que les cerveaux optroniques, ce qui permettait d'emporter en soi un énorme potentiel de connaissances. De plus, la chimie complexe de l'animal permettait de mieux partager les ressources d'alertes au lieu de les canaliser uniquement dans l'unité centrale. Ainsi, les androïdes qui étaient construits à l'image de l'homme disposaient d'un « néocortex » réduit, mais connecté à un ordinateur lui-même immergé dans le Réseau. Le travail d'un cogniticien consistait à engendrer et entretenir des connaissances ou des techniques d'apprentissage.

Tous les ordinateurs, quelle que soit leur taille et la spécificité de leurs tâches, tournaient sur un double système : un chrono-ensembliste et un neural-flou. Ceux qui sont logés dans le crâne des androïdes sont enrichis

d'une palette d'alertes émotives et de deux autres moteurs chargés de consolider l'acquisition quotidienne des données, et d'extrapoler de séries incomplètes. Cette dernière caractéristique que les cognitiens dénommaient intelligence créatrice était la plus difficile à quantifier, car ses manifestations étaient la plupart du temps discrètes.

Nana prit place à côté de Frans, et comme lui, joignit les mains. Pour imiter l'androïde aîné, Sœur Magdalena fit de même. La banquette grinça, mais elle était solide. Tous trois semblaient prier.

Ce fut la religieuse qui rompit le silence.

— Et pourquoi ne demandez-vous pas l'aide des amis de Moka ?

— Les amis ? répéta Nana. Père Keshavan, Petit Cheval Blanc et Stanley ?

— Une excellente idée, s'exclama Frans. Nana, il faut que Petit Cheval Blanc vienne ici pour nous aider.

— Je me charge de lui envoyer un message, avança Nana sans attendre la demande de Frans qui apprécia, en expert, le fonctionnement du moteur d'anticipation.

Chapitre 13. La commanderie de Hôdo.

Ang souffla un bon coup comme pour chasser la peur qui l'avait hanté tout au long du voyage et qu'il n'avait pu partager avec personne, car les émigrés qui l'accompagnaient dormaient d'un sommeil profond, voisin de la mort. Il revoyait son épopée, depuis le moment où il avait entraîné les colons dans le tychochrôme. Puis, quand il s'était retrouvé seul devant les lits-sarcophages abritant leur silencieux occupant. Il avait oublié d'emmener le sien et il était trop tard pour s'en procurer un. Tant pis, il se débrouillerait pour se reposer. À trois reprises, il hésita avant de se lancer vers l'inconnu. Quand il verrouilla le sas, dégagea le tychochrôme de la station orbitale, et finalement, quand il enclencha le pilote automatique qui devait le conduire vers la Terre Promise.

La solitude. Pas une étoile, rien que le noir absolu pendant des jours. Soudain, surgi de nulle part, un éblouissant soleil semblait l'attirer vers l'enfer. Puis de nouveau, plus rien pendant d'autres journées interminables. L'ordinateur de bord n'offrait aucune distraction. Il ne servait qu'à la navigation. Il y avait bien vraisemblablement une sorte de journal ou de pense-bête sans intérêt, et quelques fichiers cryptés et périmés. Pas de jeux, pas de

lectures, rien, même pas de confort. Son seul passe-temps en dehors de dormir à même le sol était de regarder le temps passer. Il pratiquait l'autohypnose des astronautes pour ne pas sombrer dans la panique de la solitude.

Enfin, Hôdo apparut. Si près du but, il n'allait pas rater son atterrissage. Voilà, c'était fait. Et en douceur ! Puis, ses angoisses le reprirent. Dehors, il n'y avait que le désert. C'était pourtant bien ici qu'il devait se poser. Il avait vu les lueurs d'un camp sur la gauche, vers l'ouest au moment de l'approche. Il espérait qu'il ne s'agissait pas de reflets dus à la lumière rasante de l'aurore, car en fait il ne disposait que de peu d'information sur la planète et ses colons.

À mieux y regarder, la savane semblait s'étendre à l'occident. De la même couleur que le sol aride environnant, il ne l'avait pas remarquée, trop préoccupé qu'il fût par ses manoeuvres. S'il y avait de la vie, c'était dans cette direction. Et de la vie, il y en avait, des silhouettes surgissaient maintenant. Enfin ! C'en était fini, il avait réussi...

Il y avait là une bonne douzaine d'humains curieusement revêtus de jupes ou de draperies. À en juger par leurs armes, que certains braquaient déjà vers la navette, il était à redouter qu'ils fussent tout à fait accueillants.

Cela ne servait plus à rien de se morfondre. Ang ne savait même pas comment rebrousser chemin. Il décida de sortir du vaisseau pour aller à leur rencontre, en levant les bras pour montrer qu'il n'était pas armé.

Un homme, un Asiatique tenant de la main un sabre dans son fourreau, dit quelque chose à la troupe armée qui ralentit. Il se dirigea vers Ang, accompagné d'une femme, elle aussi asiatique, et d'un homme grisonnant. C'est ce dernier qui lui adressa le premier la parole.

— Je suis le Commandant Lucien Porte, représentant des Hôdons. Vous êtes sur cette planète sans notre accord et nous ignorons si vous nous êtes hostile. Aussi, je vous somme de nous expliquer votre présence ici, « ingénieur ». Ingénieur... ?

— Ang Chan, matricule 0-556-593-481-235, astronaute ingénieur responsable du prototype X2-plasme pour milanaute, récita le Khmer en exécutant le salut des astronautes. Je suis aussi à l'occasion pilote d'essai et c'est moi qui ai conduit ce tychochrôme, et il y a des passagers en hibernation...

— vous les avez laissés en léthargie ? coupa une femme qui suivait le commandant.

— Heu, oui...

Nic avait compris.

— Vas-y, Chica, occupe-t'en !

Katsutoshi fit un signe au reste de la troupe pour qu'il escorte l'androïde. Il craignait un piège. Mais Nic avait déjà deviné la vérité. Un astronaute « hacker » ! Un ingénieur bricoleur de vaisseaux et pilote sans licence officielle, juste ce qu'il fallait pour manoeuvrer ses « inventions ».

— Vous avez piraté un vaisseau. Qu'est-il arrivé à son capitaine ?

— Je... je ne sais pas. Elle était sur Terre quand j'ai... « emprunter » son tychochrôme. Elle m'a dit que si elle n'était pas de retour à temps, je pouvais conduire les passagers ici.

Nic réfléchit. Moka ne pouvait pas avoir disparu sans donner de nouvelles. Il haussa les épaules se rendant compte de l'absurdité de la pensée. Elle n'était pas humaine. Pourquoi aurait-elle laissé un message ? Lui, il aurait laissé des notes au cas où il lui arriverait quelque chose. Il aurait... une idée lui traversa la tête. Il entraîna

son ami japonais et l'étranger dans le poste de pilotage, se connecta à l'ordinateur de bord et rentra son nom suivi de son mot de passe. Aussitôt, un avatar de Moka apparut à l'écran. Elle avait bien laissé un message.

« Commandant, je ne pourrai trouver les informations que vous voulez que si je me rends sur Terre. Un ingénieur de la station de Jupiter m'a raconté que les yakusa et les Mésopotamiens se préparaient à venir sur Hôdo. Il prétendait qu'il voulait les fuir. Je n'y ai pas cru faute de preuves et d'argumentations sérieuses. Pourtant, je me suis inspiré de vous, en essayant de faire un coup de poker comme vous dites. Cet homme pouvait vous apporter ce message tout en conduisant les colons et en éloignant le tychodrome des convoitises. En lisant ce message, ne concluez rien quant à ma mission, je n'ai qu'une confiance limitée à l'humain à qui j'ai "confié" la navette, il se peut qu'il décampe trop tôt. Si tel est le cas et que je ne suis pas détruite, j'attendrai la navette suivante dans la station de Jupiter. Mais restez sur vos gardes, je crois que nous aurons bientôt de la visite. »

Nic jeta un coup d'œil vers Ang qui avait entendu la communication peu flatteuse. Après un silence qui se termina par un long soupir, le Khmer haussa les épaules.

— C'est vraiment une androïde, Commandant ?

— Tout à fait ! Vous êtes parti trop tôt ? C'est ça ?

— Un jour ou deux avant le délai qu'elle m'avait donné.

Un milanaute des yakusa s'approchait de la station. Je le connaissais, pour y avoir monté et expérimenté le X2-plasme.

Ang raconta, comme il le fit à Moka, les motifs de sa fuite vers Hôdo. Il expliqua qu'il avait reçu des appels, des prétendus sondages, sur ses activités et il soupçonnait d'être espionné. Trahir les yakusa ou refuser de renseigner les Mésopotamiens ne l'enchantait pas.

— Vous savez, conclut-il, enfant, j'habitais une ville en bordure de mer où est érigée un énorme monument représentant un canot débordant de passagers hagards. Cette image m'a hanté toute ma vie et inspiré ces derniers temps.

Chica rejoignit le trio et annonça que tous les passagers allaient bien et qu'ils attendaient dehors.

Puisqu'il était le représentant de Hôdo, et qu'il était sur les lieux, il revenait à Nic d'accueillir les nouveaux venus. Mais il y avait une nouveauté cette fois-ci : l'un d'eux n'avait pas été « initié » par Stanley, Père Keshavan et Petit Cheval Blanc. Ce ne serait sûrement pas la dernière fois qu'un voyageur non invité se présenterait sur la nouvelle Terre. Aussi, le commandant changea légèrement son introduction avant de donner les consignes pratiques pour héberger ces colons.

« Bienvenue sur Hôdo. Tant que vous êtes sur notre planète, vous êtes tenus de vous conformer à nos règles sociales. Bien sûr, vous êtes libres de devenir un Hôdon ou de continuer votre route. »

Continuer sa route ! Nic avait une manière originale de dire « retourner sur Terre ».

Le discours fut bref, le commandant craignait une averse matinale et, si lui et sa troupe ne redoutaient plus d'être trempés jusqu'aux os, il voulait éviter de jeter à l'eau trop rapidement les bleus qui se passeraient bien d'un tel baptême. De plus, le chemin pour rejoindre la base était plus long depuis que Diana avait demandé de ne plus piétiner les champignons géants et filiformes que les nouveaux venus prirent pour une savane sèche.

Chica, qui n'avait pas reçu de consignes particulières depuis qu'elle avait réveillé les colons, escortait Ang. Celui-ci avait trop souffert du silence pendant son vol, et jusqu'à présent, les seuls échanges s'étaient résumés à

une remontrance. Devant lui, le commandant et l'Asiatique ouvraient la marche, derrière, le gros de la troupe armée des Hôdons le séparait des colons. Il ne lui restait que sa voisine, d'ailleurs charmante, avec qui il pouvait espérer échanger quelques mots. Il ne savait comment rompre la glace, car elle paraissait absente.

— Excusez-moi, vous semblez être une personne importante ici...

Pas de réponse. Il essaya autre chose.

— C'est qui l'Asiatique qui accompagnait le commandant ?

— Katsutoshi Tomonaga, mon chef et mon tuteur.

Décidément, le Paradis ne fourmillait pas de bavards.

— Vous êtes tous — comment dire ? — aussi sévères, stricts...

Le Khmer avait l'impression de s'adresser à une sourde : la femme ne semblait pas l'avoir entendu. Pourtant, Chica avait bien ouï, mais le sens de la question lui échappait et elle cherchait dans la base de l'ordinateur central la signification, car elle avait compris que les humains disaient souvent des choses que l'on pouvait comprendre d'une manière et qui s'interprétaient autrement. Soudain, alors qu'Ang désespérait de pouvoir dialoguer, il entendit : « Où manque la police, abonde la malice. »

— Je... je ne comprends pas.

Frans, le cogniticien aurait haussé les épaules en expliquant que Chica fusionnait à sa manière les modes de pensées d'Adela spécialisée en neuropsychologie et de Katsutoshi, chef de la sécurité. Avec une petite touche de l'influence de Nic, cela aboutissait à un dicton français du XVIIe siècle. Chica était moins habile que ses deux soeurs pour formuler une réponse d'allure communément humaine. Mais il était vrai que le langage parfois hermétique de l'ésotérique médecin et la concision tranchante

de l'homme d'armes ne devaient pas faciliter le travail des moteurs neuraux de l'androïde. Il lui arrivait très souvent de répondre comme un sphinx ou un légendaire moine zen, par une sentence brève, concentrée et laissée à déchiffrer.

Ang essaya encore un autre registre. Le dernier se promit-il, après quoi il laisserait tomber toute tentative de communication avec cette femme revêche et énigmatique, peut-être un peu arriérée.

— J'ai l'impression que cette personne, Moka, est une androïde. Bien sûr, on me l'avait dit, mais quand je l'ai vue, je ne pouvais y croire et je pensais qu'il s'agissait d'une autre...

Cette fois-ci, il n'eut pas le temps d'achever sa phrase que Chica confirma.

— C'est extraordinaire, continua le Khmer, son comportement est si humain.

— Il ne peut-être qu'humain puisque nos modèles sont humains.

Ang sursauta.

— « Nos » modèles. Vous...

— Je suis une androïde.

Ang se tut, déçu par tant d'injustices. Il avait essayé péniblement de lier connaissance avec un robot.

Mais Chica, plus que ses soeurs, était sensible au langage muet des petits gestes qui trahissent la pensée des humains. D'ailleurs, ses tuteurs le lui avaient enseigné, Adela pour scruter et soulager les souffrances de l'âme et du corps, et Katsutoshi pour deviner d'où viendrait l'attaque d'un adversaire et quelle faille se cachait dans la défense. Aussi, modula-t-elle sa voix afin de la rendre plus chaude, son métier d'infirmière reprit le dessus et doucement demanda.

— Quelque chose ne va pas ? Vous êtes désappointé.

— Désappointé, éclata l'homme. Mais vous êtes des androïdes ! Et, il y en a beaucoup sur Hôdo ?

— Au total, il y en a trois, mais pour l'instant je suis la seule.

— Voilà, bien ma chance !

— En effet, répondit avec sérieux Chica, car nous sommes des androïdes hôdons. Vous aussi, vous voulez devenir Hôdon ?

— Parlons-en ! Que peux-tu me dire sur Hôdo ?

— Tout ce que je sais. Mais je suis tenue à la discrétion médicale.

Évidemment, comme si on posait des questions vagues à un ordinateur ! S'il ne formulait pas plus explicitement ses questions, il n'aurait guère de réponses satisfaisantes.

— Comment vivent les Hôdons ?

— À ma connaissance, les savants n'ont pas encore trouvé d'explications.

— Je veux dire quelles sont leurs lois, leur politique. Comment sont-ils gouvernés, par exemple ?

— Les Hôdons vivent réunis en petits groupes, appelés clans, d'au plus quinze personnes abritées dans une tente martienne ou une maison. Au plus, quinze de ses clans se réunissent pour échanger leur mode de vie et harmoniser les rapports. Pour cela, ils désignent des représentants des deux sexes. Ces associations à leur tour sont regroupées et représentées selon les mêmes règles. Ainsi, la pyramide associative de Hôdo ne contient actuellement que trois étages. Parallèlement, et selon les mêmes règles que celles de l'harmonisation sociale, s'établit une pyramide opérationnelle, mais les associations ne sont plus en affinité comportementale, mais en fonction de tâches fonctionnelles exécutées par des équipes. Par contre, les binômes de représentants ne sont plus obligatoirement de chaque sexe, puisque cette fois-ci le but est de pouvoir

remplacer son coéquipier s'il lui arrivait un accident ou tout simplement s'il se repose.

— Mais pourquoi, des représentants des deux sexes ?

— D'après les renseignements que j'ai, car je ne connais pas bien la Terre, les Hôdons vantent la différence. Différence de culture, de religion, de conviction, de comportement contrairement à leur planète d'origine où tout ce qui n'était pas normé était anormal. Il y a donc un collègue mâle et un femelle, chacun apporte sa contribution comme il l'entend dans les domaines qu'il veut.

— Mais comment faites-vous pour tomber d'accord sur un litige ?

— Ils essayent de se comprendre. Ils essayent de faire le bilan de ce qu'ils croient qu'ils vont perdre et estiment qu'ils peuvent gagner, et puis, ils se mettent d'accord.

— Comme ça ! Sans plus ! C'est impossible, il y a bien un moment où l'un ou l'autre ne recule pas et reste imperturbable sur ses positions !

— Dans ce cas, ils jouent aux dés, un comme celui-ci.

Elle sortit de sa besace un dé à dix faces. « Note, je n'ai pas besoin de ça pour tirer un chiffre aléatoire, mais ça fait plus humain.

— Décider de politique aux dés ! s'étonna Ang. C'est fou !

— Fou ? Non, logique. Le hasard n'a pas de valeur morale. Il n'y a pas de bon ni de méchant. Il n'y a pas de minorités écrasées ni de majorité dominante. Pas de maître ni d'esclave. Pas de vérité pour l'un, mensonge pour l'autre. Le hasard, ce sont les particules qui se rencontrent dans le chaos de l'Univers jusqu'aux aléas de la vie qui développe et renforce l'intelligence. La solution la plus viable porte ses fruits, l'autre s'éteint.

— Mais certaines erreurs perdurent...

— Ça fait partie du hasard. Mais j'ai bien peur que, même pour nous androïdes, nous puissions vivre l'erreur sans savoir que nous y sommes tant que nous y sommes.

Ang essaya de digérer ce que venait de lui apprendre Chica, une curieuse machine qui pouvait simuler une conversation humaine dès que les questions semblaient bien posées. En tout cas, elle était bien renseignée. Autant en profiter !

— Et les chefs, dans tout ça ? Qui sont-ils, que font-ils ?

— Les chefs ? Il s'agit là de l'autre structure hiérarchique, l'opérationnelle. Ils s'arrangent pour coordonner les efforts.

— Et les plus importants ?

— Je n'en connais pas.

— Je veux dire quels sont ceux qui ont le plus de pouvoir.

— Personne.

Ang s'énervait, la phase de prolixité de l'androïde semblait s'être évanouie. Chica s'en rendit compte, mais jugeant que l'état n'était pas critique attendit silencieusement que l'homme fut plus explicite pour exprimer ses idées. Ce n'était pas à elle d'extirper l'angoisse de cet humain, c'était lui qui devait faire le travail. En tout cas, c'est ainsi que devait se passer les choses chez les humains d'après Adela.

Ang revint à la charge.

— Quels sont les chefs de la troisième pyramide ou ceux dont les fonctions sont capitales pour la survie ?

— La commanderie, répondit Chica.

Elle commença à citer dans l'ordre alphabétique : Gus Arrow, chef de l'énergie...

Au douzième nom, le Khmer l'interrompit. Il n'apprendrait rien d'intéressant de cette manière, et sa soif de parler avec quelqu'un s'était dissipée, surtout que ce

quelqu'un n'était même pas humain. Pourtant, il était intrigué et ne put s'empêcher de poser encore une question.

— Et comment sont-ils élus, tous ces chefs ?

— Ils ne sont pas élus. Ce sont les meilleurs, ceux en qui les Hôdons font le plus confiance. Et, s'il faut choisir entre deux personnes dont aucune n'émerge, je suppose qu'ils utiliseraient leurs dés.

— Encore ! Je comprends maintenant pourquoi il y avait deux boîtes de mille dés chacune dans les objets divers que j'ai ramenés dans le tychodrôme.

Chica ne comprenait pas les inquiétudes de l'humain. Elle pouvait consulter les informations, mais elle n'avait pas de souvenir de la Terre et de ses habitants. Elle ne pouvait pas concevoir que la hiérarchie et le pouvoir était une de leurs préoccupations.

Le troisième millénaire était celui du doute généralisé de l'autorité. Certains historiens plaçaient l'origine de ce mouvement au mois de mai 1968. En fait, ce fut beaucoup plus la technique qui, à l'instar de la révolution industrielle, ébranla insidieusement la société. On s'accorde à dire que ce fut l'apparition de la micro-informatique qui modifia le monde d'alors. Peu à peu, des réalisations impossibles ou rares devinrent possibles. La médecine en bénéficia, s'enrichissant d'une instrumentation, si merveilleuse, et pourtant presque instantanément banalisée comme si elle avait toujours existé. L'armée aussi en profita, ne parlait-on pas de guerre électronique? Mais le plus extraordinaire et le plus impalpable fut la communication : une arme à double tranchant. La possibilité d'édi-ter ses documents et de les diffuser à travers la planète n'était plus l'apanage d'une minorité. L'information n'était plus celle que les gouvernements et les médias voulaient bien offrir. Les anarchistes n'étaient pas les

seuls qui savaient où et comment trouver les secrets d'État, les ennemis des régimes en place ne se gênaient pas, quitte à falsifier la vérité s'il le fallait. Et avec quelle facilité les malfrats s'échangeaient des renseignements, d'un train de banlieue à un autre, toujours insaisissables ! La guerre électronique n'était déjà plus une affaire militaire, mais civile, et personne ne l'avait vu venir.

Les mutations furent nombreuses et non seulement, la mondialisation de l'économie et de la politique « clean ». Les peuples se rendirent petit à petit compte que les chefs qu'ils avaient légalement élus n'étaient pas des dirigeants, pas les seuls, en tout cas. Peu à peu, grâce à la communication planétaire accessible à tous, les gens découvrirent les intrigues, des plus mesquines aux plus meurtrières. Le doute s'infiltra sapant la confiance de la politique « clean », renommée plus tard, politique « patch ».

La spécialisation de l'abeille dans la ruche est normale si l'on considère les limites de son intelligence. L'intelligence des mammifères est telle que malgré leur possibilité d'autonomie, nombreuses sont les espèces qui vivent en communauté pour mieux subvenir à leurs besoins. Malheur à ceux qui oublient que l'homme est un mammifère et non un insecte !

Les sectes longtemps pourchassées ressortirent de l'ombre, les politiques, les religions et les philosophies bannies revirent le jour. Il valait mieux faire confiance aux patrons d'empire qu'aux présidents de parade et aux ministres dont peu restaient simultanément intègres et vivants. Les premiers apportaient au moins de quoi vivre, les seconds ne faisaient que des lois timides et aseptisées ou terrorisaient les habitants de l'autre côté de la planète. Les recettes de paix sociales ne marchaient plus, les quotas antiracistes et antisexistes ne leurraient plus. Les

distractions qui consistaient à accuser un autre peuple de danger pour la paix mondiale, non plus. La communication permettait à tous de découvrir la vérité, ou tout au moins de débusquer le mensonge. Même les insectes finissent par se rebeller.

Quand apparut la troisième révolution technologique, la microénergie, l'abcès creva. Beaucoup d'historiens considèrent que le monde revint à une sorte de féodalité, certes, hautement technologique, mais peut-être encore plus inhumaine. L'abeille savait maintenant tisser sa toile comme une veuve noire. Le poisson-pilote avait des dents de requins. Et les meutes de loups chassaient d'autres meutes de loups.

Ang était issu d'une meute dont l'intelligence de l'androïde non biologique n'avait pas de notion.

Arrivés à Jérusalem, les nouveaux immigrants furent présentés aux sept mères de Hôdo qui se chargeraient de les assigner provisoirement à des clans et qui veilleraient à leur intégration. C'était toujours BB qui accueillait la première avant d'envoyer les futurs colons chez Adela, où ils seraient immunisés des maladies connues de la planète, et où leur profil psychologique serait analysé. Ensuite, seulement, les rudiments des us et coutumes locaux leur seraient expliqués par Alicia, la psychologue de Hôdo, qui aurait aussi, par la suite, la mission de chasser les névroses qui empêchent chaque Hôdon d'atteindre une pleine harmonie vis-à-vis de soi et des autres. Enfin, Cheng les affecterait à une équipe de travail selon leur goût et leur compétence.

Chapitre 14. L'ambassadeur.

Ang fut chargé de l'entretien et de l'amélioration des tycho-drômes munis de X2-plasmes. Et, à défaut de pouvoir maintenir le matériel, il devait faire un inventaire des pièces qui lui manquaient et qui seraient ramenées ultérieurement de Terre.

Le soir, il se tenait à l'écart des sources lumineuses et examinait avec inquiétude les étoiles.

Il n'était pas seul à scruter le firmament. Makuta, l'astronome lui aussi sondait l'espace et pour les mêmes raisons. Maintenant, il était sûr de ses observations et se rendit chez Nic pour lui en faire part. Un objet volant suivait la trajectoire d'approche de Hôdo et il était plus gros qu'une navette.

Un milanaute ? Nic réunit immédiatement la commanderie. Il fallait se tenir sur leur garde et vite se préparer à toute éventualité, même s'il écartait la probabilité d'une attaque, car il n'en voyait pas l'intérêt pour les Terriens.

Les paysans-guerriers reprirent leurs armes, les tycho-drômes et les habitations disparurent sous un camouflage rudimentaire. Tous les Hôdons apprirent un itinéraire de fuite et préparèrent des cachettes dans la forêt ou la montagne, où ils entreposèrent le plus de matériel indispensable à la survie.

Les jours passèrent à la fois trop vite et trop lentement, quand enfin, ou déjà, le milanaute prit une orbite géostationnaire au-dessus de Jérusalem.

Jeanne appela son mari : « ils nous contactent ». Nic accourut. C'était Moka qui lui demanda l'autorisation de garder l'orbite et d'atterrir ensuite avec un ambassadeur à bord d'une navette. Ce dernier prit ensuite la parole pour convenir d'un protocole. Il fut décidé que Moka et l'ambassadeur japonais descendraient seuls sur Hôdo, puis que Nic et Katsutoshi les rejoindraient dans leur tycho-drôme. Jeanne assurerait la communication entre la navette et le milanaute. Cheng restait près de la femme du commandant, ensemble, elles interpréteraient tous les messages nippons. Les Hôdons seraient, ainsi, les premiers à savoir si quelque chose se passait mal. Moins d'une heure après le premier échange, une douzaine d'ombres se précipitèrent sous la pluie battante en direction du désert.

Peu de temps après la tombée de la nuit, un tycho-drôme se posa à quelques distances de celui qui conduisit Ang sur le nouveau Monde. Deux hommes sortirent de cette dernière et se rendirent dans celle qui venait de se poser. C'était Nic et Katsutoshi qui, pour l'occasion, avaient revêtu leur uniforme du Livingstone.

À bord du vaisseau, les deux compatriotes se saluèrent selon leurs traditions puis Katsutoshi présenta Nic comme le représentant des Hôdons. Ce dernier se contenta de saluer simplement en hochant légèrement la tête. Pour le Terrien, Lucien Nicolas Porte était le « maître » de la planète et il lui fallait jouer le difficile rôle de diplomate entre une nation et un monde.

Sans ambages, Tanaka, l'ambassadeur, invita les deux Hôdons à prendre place dans le petit salon qui avait été aménagé à l'arrière de la navette. Les parois recouvertes

de plastomorphe paraissaient tapissées de papier translucide recouvert par endroits de graphismes accompagnés de sentences. Le regard de Katsutoshi s'attarda sur un proverbe japonais. « L'espace d'une vie est le même, qu'on le passe en chantant ou pleurant. » C'était l'une des devises commerciales des yakusa puisées dans les nombreux dictons de sagesse bouddhiste ou shintô. Le mobilier comprenait quatre fauteuils de pilotage recouverts de soie authentique brodée de motifs discrets, mais en fil d'or et d'argent. Au centre, un allinone de grande dimension était incrusté dans une table de noir laqué, parcouru de filets rouges luminescents reliant des boutons marqués de pictogrammes, des kanjis calligraphiés.

— Avant de pouvoir profiter de votre hospitalité, du moins je l'espère, je vous prie d'accepter la mienne dans ce qui doit être la première ambassade extraterrestre de l'histoire de l'humanité. Certes, elle est très humble, mais les circonstances ne me permettent pas de vous fournir un meilleur accueil.

Nic était mal à l'aise, il n'avait aucune notion de haute diplomatie et ses quelques maigres connaissances du Japon ne lui seraient probablement guère utiles. Il ne pouvait en tout cas rester muet et dubitatif.

— La sobriété et le goût font bon ménage. Si votre langage ressemble à votre navette, alors nous irons loin.

Ouf ! il s'était exprimé sans réfléchir, d'instinct, essayant de s'imprégner de la culture nippone tout en ayant l'impression d'avoir récité une fable de La Fontaine avec le langage d'un astronaute.

— J'ai cru comprendre, reprit l'ambassadeur, que Hôdo se voulait indépendante de la Terre. Au nom de mon peuple, je viens vous apporter notre soutien et nous souhaiterions entretenir avec votre planète de bonnes relations diplomatiques.

— Rien n'est jamais gratuit. À part cette région, Hôdo est inexplorée et bien d'autres populations pourraient venir s'établir ici. Vous pourriez installer une colonie n'importe où ailleurs sans nous consulter. Alors, qu'est-ce qui vous pousse à décréter que tout notre monde soit et reste indépendant ?

— Vous savez, chaque planète n'est qu'un radeau à la dérive dans l'espace.

— Et si la vôtre est un radeau de la Méduse, vous convoiterez inévitablement la nôtre.

— Je parle à long terme, à très long terme. Il faudra qu'un jour ou l'autre, nous quittions cet esquif si nous ne voulons pas être engloutis avec lui.

— À moins que vous ne vous soyez déjà entre-dévorés.

— Ne soyez pas si médisant envers votre planète mère. Il est vrai qu'elle a souffert par notre imprudence et par notre ignorance, mais elle est encore vivable et nous nous efforçons de limiter les dégâts. Je parle d'un futur, peut-être très éloigné, peut-être proche...

— Pour essaimer la folie dévastatrice des humains !

— N'êtes-vous plus humains ? Quel monde préparez-vous sur Hôdo ?

— C'est bien ce qui me fait peur. Nous sommes humains et pourtant nous espérons créer notre civilisation, faisant table rase des traumatismes de l'Histoire terrienne. C'est pourquoi nous ne voulons pas que d'autres humains viennent perturber cette fragile tentative.

— Vous pouvez douter de ma bonne foi, mais c'est justement ce pourquoi, nous aussi, voulons préserver votre indépendance. Votre expérience est unique et peut nous être très utile. Si vous acceptez une alliance avec nous, nous essayerons de vous aider à vous installer sur ce monde. Je me doute que vous deviez avoir besoin de

matériel de maintenance, de pièces de rechange et je ne sais quelles autres nécessités...

La proposition était alléchante et terrifiante pour Nic. Les Hôdons pouvaient obtenir de l'aide médicale, ce qui était à leurs yeux le plus important dans cet univers aux germes inconnus dont plus d'un s'était révélé nocif. Mais ils perdaient leur incognito risquant ainsi d'éveiller bien des convoitises. On leur offrait une indépendance qui pouvait les rendre encore plus dépendants. Il essaya de résumer ses craintes :

— mais nous n'avons pas de quoi vous payer en échange. Nous ne pouvons monnayer cette indépendance. Je suis sûr qu'aucun Hôdon ne souhaite devenir esclave. De plus, nous ne voulons pas détruire l'harmonie de la planète même si notre présence est déjà en soi une perturbation écologique.

— Je sais, Moka m'a déjà mis au courant. Mais vous pourrez toujours nous rendre des services. En premier, vous pourriez servir d'avant-poste d'exploration spatiale. Ensuite, je ne connais pas votre monde et je ne sais sur quelles bases négocier. Il faudrait pour cela que vous acceptiez ma requête : avoir l'autorisation d'établir une ambassade ici.

— Selon notre tradition, je ne peux prendre seul une telle décision, toute la communauté doit donner son avis. Je vous donne quinze jours pour convaincre la population. Vous serez libre de vous déplacer où vous voudrez, mais toujours accompagné d'un androïde et de Katsutoshi ou l'un des membres de sa garde. En attendant, je vous offre l'hospitalité sous mon toit. Après, lorsque vous aurez un aperçu de notre civilisation, vous pourrez déjà estimer quel genre de traité nous pourrions établir entre nos deux peuples. Et parlant de peuples, j'aimerais savoir quel genre d'ambassadeur vous êtes.

— C'est-à-dire ?

— Qui représenterez-vous ? La Terre, la Communauté du Pacifique, les îles nippones, le Yakusa ?

Le Japonais sourit :

— En tant que yakusa, dirigeant du Japon, membre important et écouté de la Communauté du Pacifique et propriétaire de la CIES et de l'unique vaisseau capable de se rendre ici, je dirais que je suis tous ces représentants à la fois.

Nic fit une moue indiquant qu'il n'avait rien à rajouter. Il se leva prêt à inviter son hôte à le suivre vers Jérusalem. Avant de sortir du tychochrôme, Nic s'arrêta, pensif, comme s'il se rappelait qu'il avait omis une formalité avant qu'un nouveau citoyen foule le sol de Hôdo.

— Tanaka-san, sur cette planète, nous n'avons ni privilège, ni régime de faveur. Nous travaillons tous à l'amélioration de notre civilisation, c'est notre unique objectif. Votre statut d'ambassadeur ne vous autorise pas à déroger à cet usage. Respectez nos coutumes et vous serez l'un des nôtres. Il va de soi que vos hommes, restés à bord du milanaute, peuvent descendre à condition de se conformer à ces règles.

La délégation terrienne ne voyait pas le temps passer. Elle avait l'impression de se trouver sur une de ces îles terriennes paradisiaques pour touristes, l'un de ces lieux dignes des images de cartes postales qui se savourent pendant une semaine ou deux, jamais plus...

L'ambassadeur, qui suivait Nic dans presque tous ses déplacements lui confia qu'il n'abandonnerait pas facilement son poste sur Hôdo pour un autre. Lui aussi se plaisait sur ce monde pourtant peu confortable.

— En fait, avait-il dit, lors d'un déjeuner pris en commun dans le clan des Porte, vous n'avez que trois axes moraux sur votre monde : respecter l'intelligence, hono-

rer les normes de communications et assumer ses responsabilités. Vous vous contentez d'une dizaine de préceptes, ce qui fait que réellement nul n'est censé ignorer la Loi, et en guise de gouvernement vous n'avez que des chefs d'entreprises élus à main levée ou au hasard. Je suis curieux de comprendre votre secret et, hélas, je ne vivrai pas assez longtemps pour voir ce que cela donnera avec une population de million de gens, pour peu, évidemment, que ce système perdure.

Le secret résidait dans la communication comme l'expliquait Cheng. L'expression est la porte de notre petite boîte crânienne qui s'ouvre sur l'univers, affirmait-elle. Comme la lumière vient se perdre dans la chambre noire de l'œil pour nous informer de l'extérieur, le comportement et le langage éclairent notre intérieur aux autres. L'information est liberté, car elle montre à travers les dédales de l'existence des voies que l'on n'aurait pu choisir dans l'ignorance.

Évidemment, la communication, au sens large, impose un émetteur-récepteur en bon état de marche, un média porteur et fiable et enfin un protocole compréhensible. C'était pour ces raisons que la communauté de Hôdo était riche en spécialistes de la psyché, car il fallait tout d'abord s'assurer que la pensée n'était pas polluée par des névroses déformant les images des mondes intérieurs et extérieurs. La CIES, qui voulait s'assurer le minimum de conflits entre les diverses cultures du Livingstone, avait aussi prévu de nombreux « entremetteurs » qui faisaient office d'interprètes lors des conflits.

— Enfin, nous nous efforçons à acquérir un langage franc, avait commenté Jeanne. Par exemple, les Hôdons vous diront rarement « sur Hôdo, on ne fait jamais ça ! », mais plutôt : « moi, je n'aime pas que vous fassiez cela »

— Et ça marche ? s'était étonné l'ambassadeur. Et si l'autre pense le contraire ? Ou si le premier est le perpétuel mécontent qui reproche toujours aux autres d'exister ?

— C'est un autre problème ! avait repris Nic. Tout d'abord, il faut que le dialogue soit clair. Après, les désaccords sont analysés, chaque argument est pesé...

— Vous êtes tous des diplomates, s'exclama l'ambassadeur amusé et médusé.

— Avec une grosse différence par rapport à vous ! On n'attaque que des petits problèmes. Mais ne sont-ce pas les ruisseaux qui forment les fleuves ?

Et des petits problèmes, il y en avait tant : des ronflements aux odeurs qui incommodaient et toutes les traditions qui s'entrechoquaient.

La tâche de Jeanne était énorme. Patiemment, elle recensait tous les conflits, puis les solutions apportées, ainsi que leurs motifs, et, si le choix final était un accord unanime ou une décision aléatoire, s'appliquant entre personnes, groupes ou toute la communauté. Ainsi, tous les Hôdons pouvaient consulter dans la base qu'Ytzhak avait élaborée en dehors de son travail de jardinier quelles étaient les coutumes des clans, éviter des impairs et s'inspirer des choix des autres. C'était comme un grand livre d'histoire, mais où les guerres et les pactes n'étaient pas décidés par des chefs d'État omnipotents, mais des hommes décidant en personne de leur destinée et de leur territoire. C'était, comme disait Mikhaïl, la même différence qu'entre la thermodynamique classique et la mécanique statistique. Cette dernière permettait de mieux appréhender les phénomènes décrits par la première.

L'histoire de Hôdo se résumait à une cohabitation de tous les jours : les rots en fin de repas ne furent considérés ni gênants ni obligatoires, aspirer son thé était plutôt

pratique et les crachats un manque d'hygiène et donc un manque de respect. Celui qui contrevenait aux accords se voyait boycotté des services de la communauté, mais en même temps, les médecins se penchaient sur le cas. Les accords n'avaient pas de caractère définitif et absolu, chacun pouvait contester les choix, mais tant qu'ils n'étaient pas modifiés, il fallait s'y conformer. Il était aussi considéré malhonnête de changer un verdict aléatoire par un autre jeu de hasard.

En fait, une culture naissait dans cette fusion qui amalgamait plus qu'elle ne dissolvait. Il en était pareil pour la langue des Hôdons, mélange d'anglais et d'espagnol. Si la simplification prenait le dessus, élisant l'expression la plus commode de chaque idiome, le vocabulaire, lui, n'en était que plus riche, car au lieu de se limiter à choisir entre plusieurs traductions, les synonymes foisonnaient teintés de nuances subtiles. Ainsi, « food » signifiait aliment « comida », mets cuisinés comprenant de nombreuses spécialités : ryori, nahrung et autre pichtcha.

Mais incontestablement, le plus curieux et symbolique de cette civilisation était la chorale polyphonique où chacun chantait dans sa langue maternelle, les mots, les intonations et les accents s'harmonisant entre eux comme autant d'instruments d'un orchestre symphonique.

Tanaka n'espérait vraiment qu'une chose : être accepté par les Hôdons.

Chapitre 15. Gynoïdes

— La seule chose qui me gêne en tant qu'ambassadeur, c'est que vous n'avez rien, ou presque, à échanger.

— Un si petit peuple ! J'ai en souvenir, de mes cours d'histoire, que des terres plus riches et plus peuplées que nous, mais « sous-développées », payèrent de lourds, très lourds, tributs pour atteindre des niveaux de vie dits comparables à leurs modèles alliés et paternalistes. J'ai lu combien ces pays furent soumis aux dictatures ou à l'endettement endémique, déchirés ou recollés au gré des intérêts plus que d'une morale prétendument neutre ou humanitaire selon que l'ingérence était cachée ou non. J'ai lu, ô combien, la liberté a un prix, même quand les canons se taisent.

Jyungi Tanaka ne releva pas les propos de Nic. Les deux hommes paraissaient si souvent ensemble qu'on eut pu les prendre pour d'inséparables amis. Ils passaient parfois des heures à s'entretenir et s'étaient découvert de nombreux points de convergence. Ils forgeaient lentement, prudemment, le trait d'union qui relierait l'ancien et le nouveau monde.

Nic, lui, devait être très prudent. Il n'ignorait pas les théories du Yakusa qui préférait l'art de la domination aux richesses épuisées de la Terre convoitées par les autres mafias. Dominer même par personne ou groupe de

personnes interposés était le seul objectif de l'Organisation nippone. C'était aussi l'un des seuls groupes dominants à l'afficher ouvertement.

Le regard de l'ambassadeur se perdait au-delà du panache de poussière du tychochrôme qui venait de se poser. Le désert s'étendait, non pas tel un Sahara brûlé par un soleil impitoyablement sec, mais par une absence totale de vie. Seuls, les champignons et les mousses se risquaient hors des marais littoraux tant que l'humidité était abondante. Partout ailleurs, un sol lunaire aux cicatrices fraîches et pourtant si profondément érodées attendait son manteau de verdure. Mais avant que la nature autochtone s'enhardisse ou que les créatures venues d'ailleurs ne forcent l'évolution indigène, le terrain restait stérile. Le sol vierge était incapable de retenir l'eau de pluie, quasi quotidienne, qui déferlait en ravine, s'évanouissait dans les couches profondes ou s'évaporait dès que les nuages se dispersaient.

Enfin, une silhouette sortit de la navette. Nic reconnut tout de suite Frans qui s'avança rapidement vers les deux hommes. Il était exalté comme si l'aventure qu'il venait de vivre fut des plus palpitantes. Derrière, plus posée, Nana suivait à la tête de neuf femmes.

— Salut, Commandant ! Ce fut un voyage extraordinaire ! s'exclama le cogniticien dès qu'il fut à portée de voix. J'ignore comment se débrouille Moka qui doit être encore plus géniale que Nana, mais je peux vous assurer que celle-ci est extraordinairement intelligente. Grâce à elle, nous avons pu récupérer neuf candidates. Ah, si vous saviez ! On a même rencontré une androïde nonne. C'est...

— Extraordinaire ! coupa Nic qui enchaîna immédiatement. Je vous présente l'ambassadeur de la Terre, membre du Yakusa.

— Extraordinaire... laissa tomber Frans dans un élan d'enthousiasme subitement suspendu.

— Tu peux parler sans crainte, nous l'avons mis au courant pour Moka, Nana et Chica, fit Nic amusé en voyant l'air embarrassé du cogniticien.

— Mais... c'est que nous en ramenons d'autres !

— D'autres... androïdes ? s'étonna l'ambassadeur.

Frans raconta alors son épopée avec Nana, ils avaient découvert qu'une partie des livraisons étaient réexpédiées vers la Mésopotamie. À la recherche de jeunes spécimens, ils étaient tombés, lui et ses complices terriens, sur une dizaine d'éléments destinés à un harem oriental. Le cogniticien n'eut aucune peine à détourner les androïdes de leur mission originale.

Pendant que Frans parlait, les dix femmes de synthèses avaient rejoint le trio. Quand il se tut, l'ambassadeur resta pensif et Nic enjoignit la troupe de se rendre à Jérusalem. Nana s'approcha de ce dernier et, ayant récupéré le mode de pensée de Betty et Diana demanda en montrant le Japonais : « qui est ce type ? »

Le type en question entendit. Il déclina son identité, précisa son rôle sur Hôdo, puis, s'adressant à Nic et Frans, commenta :

— je ne suis pas spécialiste en robotique, mais...

Nana l'interrompt :

— robotique ! Nous sommes des androïdes, ou plus précisément, des gynoïdes.

— Nana, laisse Tanaka-san terminer, s'il te plaît.

— Ce n'est rien, elle ne fait que conforter mon opinion. En fait, ce que je voulais dire, est que les spécialistes ont l'impression que ces androïdes, gynoïdes, corrigea-t-il, échappent parfois à notre contrôle, aussi, les destinions-nous uniquement à des tâches strictement inoffensives... pacifiques. Nous étions au courant que la Mésopotamie

développe des robots à des fins militaires, mais ses savants rencontrent beaucoup de difficultés. Je pense qu'ils veulent analyser nos androïdes pour améliorer les leurs.

— Je vous comprends, intervint Frans. Mon expérience fut exaltante, comme je le disais, surtout d'un point de vue scientifique. J'ai accompagné Nana pour étudier son comportement dans divers environnements. Ici, les gynoides sont fortement influencés par ce qu'eux-mêmes appellent des parents ou des tuteurs, qu'ils miment comme des enfants ou des adolescents. J'avais pu constater que Moka continuait de prendre pour modèle le commandant, même lorsqu'elle était sur Terre. Mieux, ces périodes de séparation physique renforçaient l'acquisition du modèle au point de créer une personnalité propre et individuelle de Moka. En voyageant avec Nana, j'ai tout d'abord observé la dépendance à ses modèles qu'elle avait gardés dans sa courte mémoire locale. La première chose qu'elle fit en reprenant contact avec un ordinateur central fut de se brancher sur le cyberspace de ses parents, en l'occurrence Betty et Diana. Elle puisait chez l'une ses prises de décision et chez l'autre une attitude scientifique.

J'ai été surtout sidéré de voir à quel point elle avait les sentiments humains. Elle est capable, cela va de soi, d'apprécier les situations en ressentant l'équivalent de plaisir et dégoût. Il est fréquent qu'un moteur d'intelligence artificielle soit en plus doté d'une sécurité telle que la souffrance. Vos techniciens ont enrichi la palette minimum de sentiments plus humains, utile à leur activité de prostituée. Ainsi, ces femmes sont dotées de sentiments plus relationnels comme le consentement et la tristesse. Mais ce qui m'a le plus épaté, c'est qu'elles sont dotées d'un moteur d'anticipation complètement nouveau.

— Ce qui veut dire ? demanda Nic qui craignait que Frans ne parte dans des explications qu'il ne pourrait plus suivre.

— He bien, elles sont capables de prévenir à des besoins et de créer de nouvelles solutions. Ce qui me trouble, c'est que j'ai l'impression que ce moteur leur fournit une autre dimension, probablement pas prévue. J'ai rencontré une gynoïde qui était mystique, et Nana se pose parfois des questions métaphysiques.

— Métaphysique ? fit Nana qui écoutait silencieusement les trois hommes. Je ne m'en souviens pas. Mais, d'un point de vue plus matérialiste, peut-être pourrions-nous nous occuper des nouvelles venues.

La troupe se mit en route vers Jérusalem. Les neuf nouvelles gynoïdes avaient déjà un nom moins rébarbatif que leur numéro de série. Mais, à l'exception de Grâce et Ayame, Nic se doutait qu'elles seraient rapidement appelées différemment, car leur nom faisant souvent trop clairement allusion à leur ancien métier de gynoïdes de joies.

Chemin faisant, Tanaka expliquait pour la énième fois sa théorie de l'expansion de la race humaine à qui voulait l'entendre et Frans était bon public bien que toujours sceptique.

« L'espèce humaine doit survivre... » expliqua l'ambassadeur.

— Doit ? Au nom de quoi ? rétorqua le cogniticien. Parce que nous sommes, ou croyons être, l'extrémité d'une longue chaîne qui commence quelque part dans la mort d'une étoile et qui devrait finir avec la mort d'une autre ?

— Je n'exclus pas la possibilité que nous ne soyons que momentanément le dernier chaînon, d'autres suivront. Je n'en doute pas...

— À mon avis, la relève est déjà présente.

— La relève ? Quelle relève ? vous ?

— Nous ! Oh, non ! Elles...

Frans désigna les androïdes qui l'accompagnaient. Nic ne réagissait pas, il connaissait le savant et ses marottes. L'ambassadeur, bien que surpris, mais trop entraîné à la diplomatie, ne semblait pas perdre contenance, au contraire :

— Je comprends ce à quoi vous faites allusion, mais de nombreuses espèces vivent en symbiose : que serait le requin sans le rémora ? Et à l'extrême, l'homme a beau être une créature très évoluée par rapport à la flore microbienne, mais que pourrions-nous sans celle qui peuple nos intestins ? Non, franchement, je partage votre humilité relativiste, mais je suis intimement convaincu qu'il faut nous étendre dans l'univers, et vous pouvez nous apporter votre aide.

— Notre aide ?

— Chaque nouvelle planète nous permettra d'observer encore plus loin. Et sans doute aurons-nous aussi besoin de relais artificiels pour nous éloigner de plus en plus. Je pense qu'il est temps que notre vision de l'univers change, laissez-nous une chance d'y croire. Nous vous garantissons la paix pour que vous soyez ce premier port vers ailleurs. Quant aux gynoïdes, je ne sais quelle place elles prendront dans l'Évolution, mais...

Nana interrompit l'ambassadeur :

— vous n'avez rien à craindre de nous. Vous le dites vous-mêmes, de nombreuses espèces vivent ensemble, se complétant mutuellement. Nous n'avons pas votre agressivité, nous n'en avons pas besoin, car nous sommes très différentes. Je crois que Betty utiliserait une image dans le style de vos poissons et de vos microbes. Elle dirait que les humains sont des véhicules tout terrain et nous des trains. Sur nos rails, nous sommes bien plus efficaces que

vous, mais vous, vous pouvez parcourir n'importe quelle route. Ensemble, nous pourrons faire plus de choses, mais puisque vous parlez d'aide, nous, nous avons besoin de la vôtre.

— Ha! s'étonna l'ambassadeur, surpris d'entretenir une conversation avec une machine.

— Comme les trains, nous consommons plus d'énergie que les véhicules de route, et, en attendant de pouvoir en produire suffisamment par nous-mêmes, nous avons besoin de batteries.

Tanaka jeta vers Nic un regard où se mêlait surprise, admiration et inquiétude et qui aurait pu dire : « pincez-moi ! Je rêve, n'est-ce pas ? »

— Nous avons besoin de vous, et nous pouvons vous rendre service, continua la gynoïde.

— Je serais heureux de connaître votre offre, s'intéressa l'ambassadeur.

— Si j'ai bien compris vos projets, vous voudriez conquérir d'autres planètes pour y exporter des humains. Or, les humains et les gynoïdes ne souffrent pas des mêmes désavantages au cours d'une exploration. Nous sommes insensibles au manque d'oxygène, aux très basses températures et de plus nous sommes à l'abri des intoxications et infections qui vous frappent. En tout cas, là où nous ne survivrons pas, vous non plus. Mais il y a plus, continua Nana, nous pouvons construire d'autres gynoïdes.

— C'est une idée à approfondir !

— Parfaitement, j'y ai déjà pensé. Nous pourrions prendre en charge la construction de notre propre espèce. Nous travaillerions en bonne entente avec les humains, nous nous rendrions services mutuellement. Ne le faisons-nous pas déjà sur Terre en nous prostituant. Nous vous donnons l'argent de nos clients et vous nous donnez

l'énergie, l'accès aux réseaux et aux serveurs et vous nous entretenez.

— Attendez, pas si vite ! Nous gagnons de l'argent en vous vendant ou en vous faisant travailler.

— Mais ça, c'est ce que vous appelez de l'esclavage ! En outre, nous n'avons pas l'intention non plus d'être des salariés. À la rigueur pourrait-on monnayer nos services.

L'ambassadeur resta silencieux. Esclavagisme ! Ce mot dans la bouche d'un gynoïde le troublait. Il était au courant de certaines facéties des androïdes, de réactions curieuses que les spécialistes n'expliquaient pas toujours bien. Il comprenait maintenant pourquoi la production avait été ralentie. Heureusement, ces machines n'étaient pas programmées pour être agressives, sinon il serait à craindre qu'elles ne se révoltent.

— D'ailleurs, poursuivit Nana, Frans croit qu'on essaie de fabriquer des androïdes militaires. Nous serions à même de contrôler la situation.

— Cette idée-là, au moins, me séduit.

Un coup de tonnerre éclata, par bonheur la troupe était arrivée dans le village. Frans se précipita chez Diana avec les nouvelles gynoïdes et Nic, accompagné de l'ambassadeur et de Nana, rentra chez lui. Les deux humains proposèrent de continuer à discuter autour d'un ocha de synthèse, tandis que Nana se dirigea vers la chambre de Sean. Il n'était pas là. Sans doute travaillait-il quelque part, elle le verrait plus tard dans la soirée, en attendant, elle irait dans le clan de Diana où se trouvaient les autres gynoïdes et Frans. Elle ne savait pas pourquoi, mais l'absence du cadet des Porte la contrariait. Fallait-il en faire part au cogniticien ? Mais ce n'était pas le moment, il était très occupé à connecter les nouvelles recrues à l'ordinateur central qui n'avait pas été prévu pour héberger plus de trois androïdes simulta-

nément. Il ne lui restait plus qu'à se rendre chez Diana qui était heureuse de revoir la gynoïde. Mais Nana se sentait dépitée. C'était une machine qu'on accueillait, pas une gynoïde. C'était l'une de ses mères et les humains accueillaienent différemment les membres de leur famille. Au lieu de cela, Diana parla des prochains tests de partage de mémoire avec les champignons neuraux.

Nana écoutait silencieusement jusqu'au moment où Diana s'interrompit et constata : « tu ne dis rien ? »

— Je n'ai malheureusement rien à dire. Je n'ai pas assez de souvenirs de mon voyage sur Terre. Je ressens seulement de vagues impressions, nouvelles et difficilement explicables.

— Comme quoi ?

— De la contrariété. Je me sens à la fois libre et abandonnée.

— Curieux, en effet ! Qu'en dit Frans ?

— Il est occupé. Nous vous avons ramené de nouvelles gynoïdes.

— Gynoïdes ?

— Je ne sais pas d'où me vient ce mot. Sans doute l'ai-je appris sur Terre. En tout cas, il me semble plus logique qu'androïde.

— Je suis tout à fait d'accord avec toi. Les hommes avec leur machisme...

— Je ne comprends pas, vous avez pourtant la même structure organique de base. Que suis-je alors pour vous ? Un ennemi, une machine ?

Diana ne répondit pas tout de suite, bien qu'elle avait déjà la réponse, car souvent, elle y avait pensé. Elle était animiste et pour elle, la notion d'âme n'était pas réservée à l'espèce humaine.

— Nana, pour toi, je suis une mère ?

— Une mère spirituelle dans le langage des humains. Peut-être aussi pourrais-je dire une maîtresse, un guru, une sainte, une idole... Il existe de nombreuses expressions qui s'apparentent à ce que vous représentez pour moi. Mais vous esquiviez ma question initiale.

— J'y viens et tu m'y as aidé en parlant de sainte et d'idole. Entre les gynoïdes et les humains, il y a peut-être la même relation qu'entre les humains et les dieux. Nous vivons deux univers parallèles à la fois proche et éloigné. Que tu sois une prêtresse, c'est bien, mais fais attention de ne pas vouloir devenir une déesse. Tous les humains qui ont essayé ont sombré dans la folie.

— Je n'ai pas l'intention de devenir humaine. Mais j'essaie de comprendre ce que je ressens.

— Tu es vraiment un... Diana allait dire un « sujet intéressant », se retint et commença une nouvelle phrase.

« J'ai l'intention de déménager et d'aller à Rio, ne suis-je pas brésilienne sur Terre ? Cet endroit tropical me convient mieux, pour mon teint et puis... Enfin, j'aime mieux cet endroit, et puis, mes principaux collègues, Frans, Mikhaïl et Makuta y sont. Voilà ! Alors, voudrais-tu venir avec moi ? Tu seras aussi, ainsi, plus proche de Betty, qui si je ne m'abuse est ta seconde mère ? C'est elle qui nous hébergera pendant que nous construirons notre labo. »

Il n'y avait pas d'erreurs possibles, le visage de Nana s'était bien éclairé de satisfaction. Depuis son voyage sur Terre, elle était devenue plus humaine.

— Je pense que chaque gynoïde devrait être hébergée dans un clan et ...

— D'accord, d'accord ! coupa Diana surprise par l'enthousiasme de Nana. Nous n'y sommes pas encore et, avant, nous concluons l'expérience des champignons.

— Ça me laissera le temps ainsi de régler quelques détails.

Diana était à mille lieues d'imaginer que ces détails concernaient Sean.

Chapitre 16. Le cerveau champignon.

Sean était introuvable, et pour cause, il était à Rio où il accompagnait Cheng, une idée de Betty. Cette dernière avait invité la Chinoise à séjourner quelque temps dans sa cité, elle disposait même de trois chambres libres dans son clan à cause des nouvelles demeures qui se créaient pour les nouveaux colons. Ainsi, elle pouvait héberger la biosociologue et le jeune fils du commandant qui profiterait de la présence de son tuteur, Mikhaïl Tcherenkov.

En fait, la co-commandante avait décidé de réunir les deux plus jeunes Hôdons. À Rio, il n'y avait pas de gynoides, et donc, pensait BB, la sève printanière de Sean devrait bien trouver une fleur humaine, cette fois, à épanouir. Sans relâche, elle provoquait le jeune homme : « tu m'indiqueras les différences que tu trouves entre Nana et une vraie nana ». Elle savait, et elle regrettait au fond un peu, qu'elle ne soit pas candidate pour l'expérience, mais à défaut elle s'arrangeait pour éveiller les désirs mâles à l'égard de la belle Orientale. Betty, en bonne « intermédiaire galante », multipliait les situations troublantes : proposait-elle à Cheng de profiter de l'eau pure des cascades de Rio, qu'aussitôt après le départ de la Chi-

noise, Sean se voyait chargé de relever des échantillons d'eau pour analyse.

La biosociologue se rendit bientôt compte du manège de la diablesse de Betty et, curieusement à ses propres yeux, elle s'en accommodait, attendant, avec amusement au départ, les réactions de Sean. Rapidement, de spectatrice, Cheng devint actrice. C'était des frôlements de jambes accidentels, mais on ne peut moins prémédités, ou bien c'était des rêves anodins qu'elle confiait, quoiqu'élaboré en toute conscience. L'amusement secret se mua tout doucement en exaspération retenue : Sean était toujours aussi pataud.

La diablesse était pressée de réussir son objectif avant que l'ange de synthèse n'ait pu détourner Sean de sa voie. Elle mit en place un véritable vaudeville, invita instamment l'ambassadeur terrien à se rendre chez elle, permutant les trois chambres sous prétexte de fournir le meilleur accueil possible à un invité de marque, et demandant au traiteur un repas spécial.

Cheng fut mise au courant du déménagement, mais comme par hasard pas Sean. Ce dernier avait justement beaucoup de travail jusque tard la nuit : il avait aidé son frère à l'entretien des générateurs, puis, il devait donner un coup de main à Sissel qui préparait un envoi de pousses pour Ytzhak, ensuite il restait à terminer une leçon avec Mikhaïl qui, une fois n'est pas coutume, enseignerait dans la montagne, et enfin, Makuta se proposait justement de donner un cours pratique d'astronomie.

Il était tard quand le jeune homme se jeta sur les restes du repas qui, exceptionnellement, était bien arrosé. Le traiteur n'avait pas lésiné sur l'alcool des réserves de l'ambassadeur japonais.

Dans l'obscurité, Sean se dirigea vers ce qui était sa chambre. Tout le monde dormait, et personne ne pouvait

l'avertir de la méprise. Tout le monde, non. Betty s'était entretenue longuement avec Cheng pour l'empêcher de s'endormir trop tôt, ignorant d'ailleurs qu'elle aurait volontiers joué le jeu si elle avait été mise dans la confiance du piège qui attendait le jeune homme. BB avait terminé sa discussion juste quand elle entendit les pas du garçon espérant que la Chinoise ne dort pas à poings fermés en quelques minutes. Elle s'était pourtant arrangée pour que les deux jeunes n'aient pas trop d'alcool eux.

Maintenant, elle attendait, silencieusement dans sa chambre, et écoutait. Le temps passait. Sean ne ressortit pas en courant de la pièce de Cheng. Alors, la vice-commandante sombra, satisfaite, dans un sommeil lourd de fantasmes.

Fantasma. C'était le mot que cherchait Nana. La définition correspondait à ce qu'elle imaginait. Elle s'analysait. Son moteur principal, plaire à l'humain, lui jouait de mauvais tours. Aimer et être aimé prenait une importance qu'elle n'aurait pu soupçonner. C'était une alerte à la fois agréable et désespérante.

— Tu es prête Nana ? interrogea Diana.

Elle l'était. La gynoïde avait choisi la part de mémoire qu'elle essaierait de loger dans le cerveau végétal. C'était quelque chose que les humains considéraient d'intime, l'idéal pour voir si ce jardin de mousse-champignons pouvait devenir son jardin secret.

Diana installa sa patiente dans un fauteuil, face au cerveau végétal posé sur la table, entouré d'appareils de mesure. Pendant le départ de la gynoïde, elle avait préparé un extrait de cerveau végétal. Rien n'était plus facile pour produire la matière blanche. Il suffisait de prélever des spores fraîchement dispersées sur la mare qui noyaient les pieds de champignons, après une pluie quasi quoti-

dienne. Très rapidement, le mycélium se développait avant que la flaque ne s'asséchât. Cultivée dans un bain nutritif, la masse enchevêtrée croissait jusqu'à occuper tout le volume du cylindre. Dès qu'une tige surgissait du bocal, Diana en pinça l'extrémité et y glissa un fil-électrode. Bientôt, la surface ne présentait plus d'espace disponible à l'éclosion d'autres champignons-paille.

Nana était déçue. Chaque fois qu'elle se déconnectait de l'ordinateur central pour se concentrer sur la boîte, elle ne retrouvait que le vide. Ou presque. Ce n'était ni Frans, ni Diana, ni aucun autre spécialiste de cybernétique ou de neurosciences qui avaient compris ce qu'elle captait. Sans Jeanne qui avait conduit Nana chez Adela, la gynoïde n'aurait pu trouver comment communier avec ce nouveau cerveau. Adela, experte de vie, et de vie spirituelle, maîtrisant l'art de la méditation guidait la femme de synthèse dans les dédales des neurones. Réveiller un cerveau endormi, réparer des zones cérébrales détériorées avec des greffes, voire récemment, avec des prothèses n'était déjà pas aisé, alors, adapter une intelligence artificielle à une cervelle de mycélium ! Pourtant, Nana avait fini par comprendre ce bruit de fond qu'elle entendait dans les plantes enfermées dans leur bocal. C'était la vie.

Nana était bien plus impatiente que Diana d'obtenir des résultats. La Brésilienne qui ne pouvait savoir où se trouvait la pensée de la gynoïde croyait que celle-ci s'efforçait patiemment à communiquer avec la matière blanche. Mais, plus souvent, l'esprit de Nana errait dans l'ordinateur central à la recherche de clés qui lui permettraient de maîtriser ce cerveau végétal dont l'encéphalogramme restait, de toute manière, désespérément plat.

Au bout de plusieurs longues journées, la gynoïde refusa de continuer l'expérience.

— Cela ne sert à rien. J'ai à faire à un être autiste, même pas malheureux d'être emprisonné et moins vivant que moi. Et puis, de toute façon, comment m'en servirais-je ? Je le transporterai comment ? J'en prendrai soin comment ? Et resterais-je branché avec tout cet attirail pour pouvoir accéder à ma mémoire ? Je préfère encore ma condition. J'apprendrai, comme Moka sait le faire, à loger dans « mon » cerveau ce qui est indispensable pour être et rester moi. Le surplus peut rester sur n'importe quel ordinateur. C'est bien ce que vous faites, n'est-ce pas ? Vous ne savez pas tout, vous ne vous rappelez pas de tout. Et bien, il en sera de même pour moi. Loin de toute extension, je serai moins savante, je serai pauvre d'esprit, mais je saurai qui je suis.

Diana resta un long moment silencieuse.

— Ce qui me surprend, ce n'est pas l'échec d'une expérience insensée. Mais c'est ton raisonnement. J'espérais découvrir une intelligence, et je découvre une vie. Je me demande franchement quelle était l'hypothèse la plus folle : une plante qui réfléchit ou une gynoïde qui philosophe ?

— Une chose est sûre, c'est que moi, je pense. Donc, selon votre Descartes que vous semblez admirer, je suis.

Diana ne releva pas les propos de Nana et changea brusquement de sujet :

— tiens, fit-elle en tendant le bocal, tu iras jeter ça quand dans le champ de mousse-champignons. Il pleut, ce doit être le meilleur moment pour que cela repousse en liberté. Ensuite, tu m'aideras à ranger mes affaires et mon matériel pour partir à Rio.

Nana revêtit son poncho pour la pluie. Elle ne tenait pas à ce que sa peau s'abîme et s'en alla en bordure de la dalle rocheuse où était retenue l'eau qui se déversait sur le désert. Elle choisit le coin extrême, loin de la brèche

qui vidait l'étang dans les marécages marins, de l'autre côté de la dalle rocheuse. Là, elle vida le bocal.

À portée de mains, des tiges tendaient vers les cieux leurs grappes de spores. Certaines s'étaient déjà vidées, et les germes flottant sur la mare se dépêchaient de croître suffisamment pour résister à la sécheresse qui suivrait dans quelques heures. Dès que le bassin était vide, les filaments blancs s'enfonçaient dans le sol à la rencontre des autres qui y étaient déjà enfouis, essayant chaque fois d'étendre un peu plus le territoire des champignons-mousse. Les parties qui restaient en surface petit à petit donneraient naissance à une paille qui à son tour projetterait ses semences à maturité.

C'était dommage, pensa Nana, cette plante n'avait aucun moyen et surtout aucun besoin de communiquer vers l'extérieur. Elle se contentait de recevoir les informations et de réagir pour survivre en s'étendant en surface ou en profondeur à la recherche d'humidité plus constante. Là s'arrêtaient son intelligence et son mouvement. La gynoïde s'était rendue compte que l'échange de pensées ne pouvait aller qu'à sens unique. Dans le meilleur des cas, le cerveau végétal aurait assimilé les idées de Nana, mais il n'était pas capable de les restituer.

À regret, la gynoïde revint vers la cité. L'expérience lui avait au moins appris deux points. Elle savait qu'Adela la comprendrait mieux que Frans ou Diana, bien qu'elle ne connût rien à la structure physique de son cerveau. Elle savait aussi que la vie qu'elle avait captée dans la plante ressemblait étrangement à ce qu'elle ressentait lorsqu'elle se mettait en veille, juste avant de dormir.

Nana avait jusqu'au moment de partir vers le système solaire, joué son rôle de bibliothécaire scientifique. Elle se prêtait aux expériences de Frans et Diana, mue par le plaisir qu'elle avait de se rendre aimable aux humains.

Puis, sur Terre, elle avait rejoint un étrange groupe de femmes, rien que des femmes, comme les gynoïdes, et qui fonctionnaient de la même manière qu'elles, car leur première mission était de se faire aimable à une sorte d'humanoïde fréquemment appelé le Christ ou Dieu. Le premier était mort, il y avait bien longtemps et dans de curieuses conditions, l'autre bien qu'immortel semblait invisible. Ces soeurs, comme elles s'appelaient, ne répondaient pas aux critères des êtres vivants définis par les savants, car elles ne procréaient pas. Bien qu'elles s'en empêchaient, elles avaient pourtant toutes les caractéristiques des êtres organiques, même la volonté de domination qui remontait à la surface de temps à autre.

Procréer. Ce n'était tout compte fait qu'une mince facette de la vie des êtres organiques. Ils ressemblaient tous, peu ou prou, à ces mousses-champignons qui tentent d'occuper le plus d'espace possible et de perdurer en essaimant de manière aléatoire. La Vie se voulait aussi omniprésente et éternelle que le Dieu des bonnes soeurs. Pour y arriver, la Vie donna naissance à différents modèles, et les humains, plus intelligents et habiles, se projetaient maintenant dans les étoiles.

Mais n'était-ce pas ces humains qui avaient créé les gynoïdes ? Une majorité d'humains ne prétendaient-ils pas avoir été eux-mêmes créés par ce Dieu ? Lequel Dieu ne semblait pas procréer selon les règles établies.

Procréer. Nana en était capable. Elle savait comment créer une nouvelle gynoïde et un nouvel ordinateur central. Il ne lui manquait que l'énergie et la matière première : problème éternel de la vie !

C'était ce qui faisait que la vie se débattait en permanence. Et, celle des êtres organiques était bien agressive, car en plus de conquérir de nouveaux territoires et d'assurer sa pérennité, elle se phagocytait

presque à tous les niveaux et sur tous les plans, pour subvenir à ses besoins.

Si Nana connaissait de nombreux dossiers scientifiques, Chica, la secouriste, savait comme l'homme était fragile, et Moka, l'aventurière, connaissait beaucoup sur l'Histoire de l'humanité, des petites mesquineries jusqu'aux grandes guerres, toutes provoquées par le même moteur d'agressivité vitale.

Ensemble, puisqu'elles avaient été programmées pour échanger leurs informations, elles connaissaient bien cet être, l'Homme.

Mais elles, à l'instar des Soeurs de Santa-Cruz, elles ne ressentaient pas le besoin, ni de s'étendre, ni de se reproduire, ni de nuire à un autre humanoïde. La seule survie qui les intéressait était celle de leur intellect. Peut-être est-ce ce que les humains appellent âme. C'est pourquoi Nana avait espéré pouvoir utiliser les mousses-champignons comme un cerveau moins gourmand en énergie, moins encombrant et donc plus mobile, que l'ordinateur central.

L'énergie. Nana se connecta sur la pensée de Moka. Elle était plus habile dans ses relations avec les hommes et elle était proche de Nic. De plus, elle avait conduit l'ambassadeur yakusa sur Hôdo. Il fallait qu'elle obtienne de ce dernier que les gynoïdes reçoivent de l'aide. Elle devait se dépêcher, car bientôt, le milanaute retournerait vers la Terre, annonçant les résultats des négociations entre les deux planètes. D'ores et déjà, Père Keshavan fut nommé officiellement ambassadeur de Hôdo sur Terre. Il serait en quelque sorte chargé des visas d'immigration, assisté évidemment par Stanley et Petit Cheval Blanc, plus fréquemment appelé par ses initiales comme BB.

À tour de rôle, les trois anciennes gynoïdes séjourneraient sur Terre tant que les nouvelles recrues n'auraient

pas acquis une maturité suffisante pour seconder leurs aînées. La mission de ces dernières était indispensable pour assister les trois ambassadeurs hôdons dans le choix des immigrés. Tanaka lui-même en était convaincu, surtout depuis qu'il était accepté par les Hôdons et qu'il savait qu'il pourrait y vivre sa retraite, loin des trépidations des terriens. C'était un atout important, car le yakusa était habitué à certains comforts, et il savait que sa place ne serait pas fréquemment enviée par les siens.

Puisqu'il y avait maintenant douze gynoïdes sur la planète, la moitié fut attribuée à chaque cité.

Seules Pan Caliente et Ayame ne furent pas débaptisées. La première fut adoptée dans un clan de traiteurs et la seconde, de jardiniers. Gus, Nic s'en douta dès le début, accueillit Black Hole, et malgré l'avis de Makuta, l'astronome, « Hole » fut remplacé par « Holy ». Frans, lui, fut ravi. Enfin, il pouvait s'occuper d'une gynoïde à domicile. Mais, à sa déception, ainsi qu'à celle de Gus, les parents qu'adopta la gynoïde furent l'astronome et Sissel.

Tout se réglait rapidement sur Hôdo, à coups de dés, s'il le fallait. Le hasard n'y était pas une fatalité à éviter, il faisait partie du quotidien.

Quelque part dans l'eau de la mare, là où le bocal fut vidé de sa matière blanche qui ne pouvait devenir grise, la vie tenta une expérience. Un groupe de mycéliums neuraux, au lieu de se déployer vers les cieux, enfonçait ses dendrites profondément dans le sol à la recherche d'eau souterraine. La Vie cherchait toujours de nouvelles solutions.

Chapitre 17. Tyrans

— Successivement, vos plans échouent ! Vous deviez vous emparer du milanaute spécial des yakusa et étudier leurs derniers androïdes. Qu'allez-vous proposer maintenant, comme nouveau fiasco ?

— Son Éminence peut néanmoins se reconforter, car nous n'avons plus besoin des yakusa pour développer nos propres androïdes. Nous sommes prêts à les tester. Dès que les essais seront concluants, nous n'aurons plus besoin de soudoyer qui que ce soit.

— Si vous échouez encore une fois, une seule fois, Grand Conseiller, vous deviendrez mon grand eunuque. Maintenant, sortez, j'ai à faire.

— C'est que, j'ai amené ici...

— Quoi encore ?

Ce n'était pas la chaleur, il faisait d'ailleurs très frais dans le palais, qui suintait sur le visage sec du Grand Conseiller, mais la peur d'un châtement, pourtant raffiné. Il se retourna et cria vers la porte : « Go, Lan ! »

Un androïde pénétra dans le salon : un exemplaire prototype mésopotamien et mâle de surcroît.

— Voici notre version. Elle n'est pas encore militarisée, mais il peut déjà nous être utile. Si vous me permettez que j'explique... supplia presque l'homme.

Depuis leur création, la Perse et la Nouvelle Mésopotamie se battaient sur leurs frontières communes, revendiquant respectivement leurs territoires historiques. La très puissante Perse qui s'étendait de la mer Noire à la mer d'Oman était dotée d'une excellente armée, institution religieuse, que la Mésopotamie ne voulait, ni pouvait affronter. Pour cette dernière, il était aussi difficile d'élaborer les techniques rodées du terrorisme. À chaque fois qu'elle s'y était risquée, les ripostes frontalières furent immédiates, et les limites territoriales se rapprochaient dangereusement de la Nouvelle Babylone. Encore quelques escarmouches, et la capitale basculerait aux mains de l'ennemi. La seule solution qu'envisageaient les Mésopotamiens fut de terroriser anonymement. Leurs services secrets avaient une solide notoriété, même si Son Éminence voyait d'un très mauvais œil qu'elle fut principalement constituée de Palestiniens, car cette province avait mauvaise réputation. La région qui jouxtait la Méditerranée dont l'ancienne désignation censurée lui écorchait les oreilles rien que d'y penser, était la pire, peuplée de dangereux indépendantistes. Mais, malgré cet inconvénient, de taille, il lui fallait reconnaître leur efficacité. C'étaient eux qui avaient découvert ce que tramaient les Japonais avec leur tout nouveau milanaute, un engin capable d'attaquer par surprise et de disparaître aussi vite qu'il avait surgi du néant. C'étaient encore eux qui avaient volé les plans des androïdes. Au grand dam de Son Éminence, ce dernier avait dû accepter qu'on construisît l'usine d'androïdes à Tyr, la cité rebelle par excellence, mais qui comptaient de nombreux savants.

Ainsi, le premier androïde, Go-Lan, fut offert à Son Éminence Akaam de Mésopotamie, et le second, Go-Lem, irait à l'Empereur Bâb Muhammad le Magnifique en guise de réconciliation après la dernière incursion punitive.

Ces deux androïdes étaient particulièrement dociles et inaptes, pour l'instant, à quelque activité militaire que ce fût et particulièrement celle de commando. Les Japonais n'avaient créé que de stupides robots uniquement soucieux de faire plaisir aux hommes. La dernière livraison devait permettre de vérifier si les derniers modèles de ces machines avaient toujours ces curieux comportements qui les rendaient parfois impropres à l'emploi. Il semblait, en effet, très difficile de maîtriser le cerveau devenu trop complexe de ces machines qui n'en faisaient parfois qu'à leur tête. Pourtant, les deux androïdes tyrans pouvaient être habilement utilisés comme espions, car ils communiquaient entre eux, sans que personne ne pût s'en rendre compte. Il était donc possible d'être au courant de tout ce qui se complotait dans l'entourage de l'empereur.

En dehors des explications officielles avancées, les cybernéticiens de Tyr n'avaient en réalité pas besoin de nouvelles poupées mécaniques japonaises pour en découvrir plus sur leurs mécanismes. Ils en savaient assez, mais les cogniticiens avaient formé, sous prétexte de les étudier, une armada d'androïdes pour le propre compte. Déjà une cinquantaine de ses filles était logées dans les milieux les plus chics et stratégiques de la Nouvelle Mésopotamie.

Il n'y avait qu'un seul et unique motif pour construire des androïdes masculins : la censure des Persans. Toute introduction d'effigie féminine était punie de la peine capitale, sans procès.

Muhammad Premier de Perse se divertit quand il reçut le cadeau de son ennemi. Le brave ambassadeur qui vint offrir son androïde était escorté d'une femme en noir, et accueilli, en attendant l'arrivée de l'Empereur, par une princesse toute vêtue de fines lamelles de pierres

cristallines à peine teintées de nuances rosâtres. Des gemmes plus opalescentes et d'un bleu profond dissimulaient les traits du visage que l'on devinait aussi parfaitement dessiné que le reste du corps. Le diplomate néo-mésopotamien ignorait que la volupté qui le fascinait et que le corbeau qui collait à ses pas étaient des androïdes qui l'observaient. Ces femmes artificielles avaient immédiatement reconnu l'un des leurs sous l'aspect d'un mâle et en avaient déjà averti la sécurité du palais.

Le Persan avait suivi le même raisonnement que les rebelles de Palestine, sauf qu'il ne s'était pas préoccupé de fabriquer ses propres robots. De plus, n'étant pas en conflit avec le Yakusa comme son voisin, il obtenait sans difficulté de ces derniers leurs belles créatures sur mesure, avec leur nom déjà attribué. Elles étaient livrées vêtues par les grands couturiers chinois, ce qui laissait perplexes les Japonais ne comprenant pas pourquoi leur client était si pointilleux sur l'esthétique de ses modèles, alors qu'elles étaient habillées de pied en cape. Si la première enveloppe de fins voiles laissait transparaître l'œuvre esthétique des plasticiens, la seconde cachait tout derrière l'opacité d'un taffetas plus obscure qu'une nuit sans Lune. Même les mains étaient gantées. Ils pensaient que les dignitaires persans aiment découvrir par eux-mêmes la réalité de leur imagination. Pourtant, sous cet accoutrement, ses dames étaient les yeux et les oreilles de l'Ordre Impérial, tour à tour, discrètes observatrices sur le trottoir ou confidentes sur l'oreiller. La véritable nature de ces femmes était ignorée de tout le monde, car tous ceux qui en savaient trop mouraient dans une étreinte fatale.

L'empereur en personne achevait l'éducation de ses créatures. Il avait appris d'un cogniticien, première victime de sa méthode, comment convaincre les pacifiques

androïdes de tuer. Il suffisait de persuader ces femmes candides, destinées à faire jouir, que la mort était le summum de l'orgasme. Ainsi, personne, à part lui, n'avait pu dire quels plaisirs se cachaient sous la tenue des veuves noires, et, la copulation consommée, la police ne retrouvait que des corps obscènes morts de surdose aphrodisiaque sans autres traces de la mystérieuse complice des ébats qui ne laissait jamais d'empreintes. Parmi les victimes, on pouvait compter un inspecteur de la Police Religieuse. Peut-être avait-il trouvé plus que ses collègues.

À peine se retrouva-t-il seul que Muhammad entraîna Go-Lem dans le sérail des autres androïdes. Là, au dernier sous-sol, il n'y avait aucun danger de fuite. Cet espace était en réalité un vaste dortoir qui pouvait abriter une soixantaine de robots. Un énorme ordinateur autonome, isolé du reste du monde, occupait une salle isolée. Même cette dernière pièce était luxueusement décorée, car, c'était l'endroit où se retirait l'Empereur. Doté de tout le confort dû à son rang, c'était en compagnie de ses odalisques artificielles qu'il écrivait ses mémoires dans l'une des serres souterraines, élaborait ses plans dans quelque fontaine parfumée, rédigeait ses rapports dans la grande bibliothèque de livres précieux. Parfois, une petite envie le conduisait vers les alcôves où l'attendaient lascivement quelques élues débarrassées de leur sinistre uniforme. Ensuite, soulagé, il se rendait dans le hammam aménagé en serre tropicale. Enfin, débarrassé de toute souillure, le Magnifique qui était aussi Très Saint Prophète, parcourait le dortoir où les androïdes dormaient de leurs quatre heures de maintenance. Elles étaient nues, non pour préserver leurs vêtements, mais pour qu'il puisse choisir aisément le prochain type qui satisferait ses besoins. L'Empereur se devait d'être organisé, méthodique et rapide, car ses charges étaient lourdes et nom-

breuses. Il n'avait guère de temps à perdre, toute la Perse reposait sur ses épaules.

Muhammad décidait d'exploiter au mieux le cadeau empoisonné de son ennemi. Rapidement, il analysa le mental de l'androïde tyran qui ne pouvait plus contacter son homologue néo-mésopotamien dans cette partie du palais à l'abri de toute indiscretion électromagnétique. En fait, de mâle il n'avait rien de plus que les autres, au contraire. Les scientifiques ennemis n'avaient pas enrichi les programmes initiaux des Japonais et s'étaient contentés de « couper » ce qui ne correspondait pas à l'image qu'ils se faisaient de la masculinité. Toute la sexualité avait été redirigée vers le petit bout de pénis qui pendouillait lamentablement sur une paire de bourses vides. Un bref moment, il se demanda quelles étaient les caractéristiques techniques de cet appendice, mais pour l'instant il y avait plus utile à traiter. Plusieurs séquences avaient été effacées et notamment le programme initial de courtisane imprégné de culture extrême-orientale. Là s'arrêtaient les compétences de l'Empereur, il lui fallait donc s'en remettre aux cogniticiens, avant d'attribuer une quelconque tâche à cet encombrant personnage.

Comme à chaque fois qu'il devait résoudre un problème ardu, le Magnifique décida de se relaxer dans une des trois fontaines. Il choisit celle aux roses. Soudain, une idée de génie lui vint à l'esprit. Pourquoi ne pas en parler avec les yakusa ? D'une pierre, il faisait deux coups. Non seulement il aurait les informations voulues, mais en plus l'estime nippone d'avoir démasqué une forfaiture, une trahison mésopotamienne, car sur le plan économique et industriel, chacun devait garder sa place sans empiéter sur le champ d'action des autres. Violenter la propriété privée de production et de commercialisation était passible d'éradication.

Satisfait, l'Empereur se rendit dans ses bureaux en surface, afin de pouvoir communiquer avec l'extérieur. Il attendait sous peu un nouvel arrivage du Japon et il pouvait demander que ce dernier soit accompagné de spécialistes afin d'analyser sur place un curieux phénomène.

Le curieux phénomène était resté bêtement immobile, nu comme un ver, dans la salle informatique. Comme tous les jeunes androïdes, il était perdu hors de sa connexion habituelle, ne sachant que faire, et cherchant désespérément son site informatique. Il était sans cesse perturbé par les pensées des autres qui se dénommaient sœurs et qui disaient « frère » en parlant de lui. L'une après l'autre, elles venaient examiner ce spécimen qui avait une morphologie différente. Peu à peu, oubliant ses angoisses, Go-Lem fusionnait ses pensées avec ses voisines. Certaines qui avaient déjà eu des rapports avec les humains lui expliquaient le fonctionnement du tuyau qu'il portait au bas-ventre. En vain, il essaya de s'appliquer à en changer la géométrie, mais il ne découvrit pas les circuits qui permettaient de piloter cet ustensile qui ressemblait plus à une garniture destinée à remplacer les seins de ses sœurs.

L'absence de l'Empereur ne dura guère. Entre-temps, il avait trouvé comment employer Go-Lem. Il serait préposé à l'entretien des quartiers secrets et se chargerait de tailler les rosiers, nettoyer les bains et de toutes les tâches qui pouvaient abîmer la peau délicate et précieuse de ses charmantes créatures féminines.

Mais Go-Lem ne comprenait pas. Ses ordres étaient d'écouter tout ce qui se disait dans l'environnement du maître des lieux et non de servir de valet. De plus, l'ordinateur puissant, dimensionné à l'importance de l'Empereur, était vide. Il n'avait pas de quoi se documenter sur les procédures de nettoyage, jardinage et autre. Mais le

maître était souvent absent et son voisinage, le seul qu'il connaissait, était celui de ses sœurs. Il ne lui restait donc qu'à écouter ses dernières. Ensuite, il devait rapporter ce qu'il avait entendu : mais à qui ? Pas à ses sœurs en tout cas.

Deux cognitivistes japonais furent dépêchés. L'homme aux cheveux grisonnants, examina longuement Go-Lem et décréta qu'il souffrait de psychasthénie. L'autre, à l'allure plus jeune malgré la quarantaine, conclut laconiquement qu'il manquait tout simplement une case dans le crâne de l'androïde. Il faudrait au moins une semaine pour approfondir le diagnostic et envisager une quelconque mise en service de ce travail bâclé par une bande d'apprentis cybernéticiens.

— Il nous a fallu des années pour régler les paramètres de ces cerveaux, et encore, nous sommes depuis l'aube de la robotique les experts incontestés de la planète, se vanta le jeune spécialiste.

— Il faudra en informer nos instances supérieures, continua le vieux. Cette intrusion dans notre domaine est une déclaration de guerre. Nous vous sommes très reconnaissants de la coopération de votre Grandeur. Où ira-t-on, si l'on tolère que n'importe qui fasse n'importe quoi ? Il doit s'agir de révolutionnaires dangereux qui prônent le libéralisme. Pouvez-vous nous dire d'où viennent ces copies frauduleuses ?

— Depuis le recensement planétaire de la CIES, lorsque nous nous sommes constitués en unions informatico-économiques, et qu'est né Le Croissant, l'association des peuples de l'antique Perse s'affronte avec celle de la Nouvelle Mésopotamie. Bien que nous soyons les garants qui protègent nos frontières orientales, principalement avec la Réunion Indienne, mon voisin n'a jamais accepté nos limites territoriales occidentales. Pire, de tous les ter-

ritoires du Croissant, c'est, non seulement, le seul où l'Islam n'est pas religion officielle, mais en plus, où aucune confession n'y est tolérée.

— Sans compter qu'il rejette toute mafia et tout consortium, ajouta le jeune Japonais.

Bâb Muhammad cligna des yeux avant de reprendre, indiquant par là qu'il comprenait qu'il avait en face de lui des alliés.

— À l'ouest de la Néo-Mésopotamie, un ancien ramassis de religions diverses qui se haïssaient naguère mutuellement constitue aujourd'hui un bloc prétendument uni, la Palestine, dont le siège est à Tyr. C'est probablement là que se trouve la fabrique clandestine d'androïdes.

Ces dernières explications satisfaisaient les Japonais qui s'en seraient contentés. C'étaient des techniciens et l'histoire du Croissant ne les intéressait pas.

— Mes innombrables devoirs m'appellent, reprit Muhammad, je vais devoir vous laisser seuls ici. Si vous avez envie de quoi que ce soit et si vous voulez sortir, envoyez-moi un androïde, celle qui se nomme Laylâ. Ce niveau ne communique pas avec le reste du palais. Ah ! encore autre chose, ne touchez surtout pas aux autres androïdes, ceux de votre facture, et ne rentrez jamais dans le dortoir sans ma présence.

Le vieux Japonais bougonna :

— Sa Sainteté peut nous faire confiance. Nous mettons un point d'honneur à ne pas utiliser le matériel qui vous est vendu. Et comment saurons-nous que nous nous approchons de ce dortoir ?

— On y accède par deux antichambres. Vous ne pourrez vous tromper, car ce sont les seules pièces où vous trouverez des statues, des Vénus.

Dès que le maître des lieux s'éclipsa, visiblement rassuré, le jeune ingénieur s'adressa à l'ancien.

— Ne trouvez-vous pas étrange qu'il faille pénétrer à ce niveau par un sas et qu'il n'existe aucun moyen de communication avec l'extérieur ? Regardez, mon allinone ne fonctionne qu'en local.

Le professeur répondit uniquement par une moue sonore.

— Et pourquoi cette crainte qu'il avait que l'on touche à son matériel ?

Autre moue un peu plus bruyante. Sans mot, le vieux se connecta sur l'ordinateur du niveau et utilisa les commandes de clavier plutôt que les vocales. Au bout de plusieurs minutes ponctuées de grognements sur tous les tons, allant de la surprise à la désapprobation, il parvint à localiser où les androïdes stockaient leurs expériences.

Finalement, il lança à son assistant : « si nous voulons sortir vivant de ce trou, nous nous garderons bien de nous approcher de nos androïdes. » Et en guise d'explications, il lui tendit son allinone.

Les yeux de son collègue s'écarquillèrent en lisant les données qui étaient affichées sur l'appareil.

— Je comprends pourquoi il ne voulait pas qu'on touche à ses androïdes. Et c'est autorisé ça ?

— Bien sûr, c'est à lui. Il en fait ce qu'il veut. Néanmoins, il est intéressant de savoir quel usage on peut avoir de nos machines. Elles ont été prévues pour le plaisir, pas pour le terrorisme.

— Éliminer des adversaires politiques et des témoins n'est pas du terrorisme !

— Et l'autre là, le mâle tyran, qu'est-ce ? Nos androïdes ont été conçus pour ne pas se retourner contre nous, et que découvrons-nous ? L'un les dévoie, l'autre les copie dépourvus de morale, d'éthique. Ces imbéciles ont ôté de la mémoire certaines caractéristiques, telles que celle de plaire à l'homme. C'est qu'ils avaient l'intention de le

faire agir contre l'homme, lui aussi, mais d'une autre manière. En agissant ainsi, ils ont détruit une grande part de la féminité que nous y avons introduite. Leur machine n'est plus ni charmante, ni attirante comme nous le souhaitions pour accomplir ses fonctions érotiques. Elle n'est plus maternelle afin d'entourer ses fréquentations de soins attentifs, car notre étude de marché avait indiqué un fort besoin de complicité dans le sexe, et souvent, la seule présence de nos androïdes suffisait à combler notre clientèle. Nous nous sommes inspirés bien évidemment de nos légendaires geishas et nous avons créé des modèles parfaits de favorites. Ils ont cassé tout ça et je pense que c'est pourquoi ils ont modifié les originaux en androïdes mâles. Je n'apprécie pas qu'on nous copie aussi stupidement, et en faisant un si mauvais travail. Et, puisqu'ils ont violé les contrats internationaux de répartitions de responsabilités, je vais leur jouer un bon tour. Aux uns comme aux autres.

Chapitre 18. Le Grand prêtre et la prophétesse

Le vieux Japonais ferma son allinone en soupirant de satisfaction. Les yeux fermés, il s'enfonça confortablement dans le siège de l'avion de la société qui ramenait les deux experts chez eux.

— Et voilà quelque chose de terminé ! Désormais, Go-Lem fonctionnera comme un bon valet. Une chance que nous ayons gardé un neuroflash de ce type de comportement : cela nous a permis de terminer rapidement le travail.

— Et de nous occuper tranquillement des autres ! continua le jeune cogniticien satisfait des bons petits tours qu'il avait joués.

— Oui ! Il ne reste plus qu'à attendre les résultats et par sécurité, à modifier l'une des prochaines androïdes avant que nous les lui envoyions ! conclut l'ancien.

— Je verrai bien Nâhîd, répondit l'autre avant d'imiter son maître et de se reposer pendant le vol, vers le Japon.

Un très vieil accord nippon interdisait l'usage de robots remplaçant l'humain. Si l'androïde amante était autorisée, car elle améliorerait la poupée gonflable ou virtuelle sans se substituer aux prostituées, surtout les spécialistes, l'androïde serviteur, lui, ne pouvait être

commercialisé. Mais, il n'en existait pas moins quelques prototypes dans les laboratoires de recherche grâce à quoi, Go-Lem fut rapidement modifié. Ainsi, les deux Japonais avaient eu le temps d'inculquer quelques préceptes au robot comme la notion de rendre service à l'homme à condition de ne pas entraîner la mort, règle qui s'étendit aux androïdes femelles. Ainsi, comme les androïdes échangeaient leurs expériences, les deux Japonais espéraient contrer l'utilisation criminelle de leurs androïdes. C'était très mauvais pour l'image de marque, car, si quelque client venait à savoir que leur amante synthétique pouvait tuer, le commerce subirait un préjudice qu'il serait difficile de réparer. Il ne fallait pas non plus que les androïdes détruisent d'autres robots de la société. Bien sûr, si un androïde éliminait un concurrent mâle, ce n'était pas grave, au contraire. Les cogniticiens enseignèrent aussi à Go-Lem que, au moindre doute quant à l'application de ces règles, il devait se renseigner auprès des humains et ils avaient donné l'adresse de plusieurs maîtres bouddhistes de renom. Comme il lui était impossible personnellement d'accéder au Réseau, puisqu'il semblait définitivement confiné dans ce harem souterrain, il devait s'en remettre aux femelles qui sortaient à la surface. Deux de ses compagnes semblaient parfaitement indiquées pour ce genre de mission : Laylâ, préférée de l'Empereur Muhammad et Gol-Rahmân, qui avait eu de nombreux contacts avec des dissidents. Cette dernière avait une caractéristique très appréciée en l'occurrence. L'assemblage des cubes neuroflash soumis à des règles pseudoaléatoires conduisait parfois à des anomalies. Un cerveau ainsi mal fabriqué était simplement recommencé. Mais parfois, les techniciens jugeaient la divergence tout à fait acceptable. Gol-Rahmân avait anormalement une excellente mémoire locale au détriment de certains ré-

flexes faciaux qui n'exprimaient qu'une perpétuelle béatitude. Grâce à ce supplément de mémoire, elle pouvait donc rapporter sans difficulté des informations de la surface pour son compagnon prisonnier sans trop d'oublis en franchissant les sas du harem.

L'Empereur des croyants pouvait confier à Go-Lem toutes les tâches domestiques qu'il voulait, à condition évidemment d'enregistrer les données techniques adéquates dans l'ordinateur du sous-sol secret. Il n'était plus obligé donc de chaque fois enfermée ses androïdes femelles dans une pièce pendant que des serviteurs, ou toute autre personne devaient intervenir pour l'entretien.

De l'autre côté de la frontière occidentale, il n'y avait pas de quoi être satisfait. Go-Lan restait silencieux, passant tout son temps à fouiller dans le Réseau à la recherche de son alter ego disparu. Son Éminence Akaam fut sur le point d'envoyer cet objet inutile dans le mangetout quand une petite phrase anodine de l'androïde vint lui sauver la tête.

— Je ne comprends pas, dit-il, alors qu'on l'enfermait dans une caisse pour le transporter vers sa destination finale. Elles sont pourtant nombreuses là-bas, pourtant aucune d'entre elles ne le connaisse. Et puis, pourquoi elles aussi disparaissent ?

— Attendez, lança son Éminence qui assistait à l'enlèvement de la machine qui avait trahi ses espoirs et dont la colère ne pouvait à peine être atténuée qu'en assistant à la condamnation de cet être méprisable. Ne rabattez pas le couvercle !

Puis, s'adressant à Go-Lan, il demanda :

— qu'entends-tu par là : « elles aussi disparaissent » ?

— Approximativement, toutes les vingt heures, nous régénérons notre cerveau, opération qui dure quatre heures. Nous ne communiquons plus avec les autres,

mais nous restons actifs sur le Réseau pendant toute la phase de restructuration et sauvegarde. Cette activité est normalement décelable. Au lieu de cela, les androïdes persans s'éteignent, c'est anormal.

— Les autres ? Je croyais qu'il n'y avait aucun androïde. La religion d'État y interdit toute image de l'homme.

— En cherchant Go-Lem, j'ai recensé soixante androïdes dans la capitale et soixante-neuf ailleurs en Perse. Ce sont celles de la capitale qui s'éteignent périodiquement.

— Sortez-le de sa caisse, ordonna Son Éminence. Cette machine est peut-être tout compte fait utile. Dorénavant, elle me renseignera sur tous les androïdes de la planète. Je veux tout savoir à leur sujet. Et dorénavant, tu m'accompagneras dans tous mes déplacements. Trouvez-lui un uniforme de général... mieux, de secrétaire... quelque chose de sobre. Je le verrais bien avec des lunettes et un gros allinone.

Ainsi, les deux androïdes tyrans échappaient au contrôle de leurs créateurs.

Go-Lem redevenait normal. Son hébétude disparue, il s'acquittait des diverses tâches de plus en plus complexes qui lui étaient confiées. Mu par son nouveau programme, dès qu'il avait terminé son travail, il consultait les femmes pour savoir si elles n'avaient besoin de rien. Mais elles ne voulaient que se reposer, sauf Laylà qui se sentait des impulsions à vouloir communiquer. Elle ne savait d'ailleurs que dire, alors elle suivait Go-Lem en silence attendant un événement qui devait se produire.

Quelques jours après le départ des deux humains qui s'étaient enfermés la plupart du temps dans la salle informatique avec Go-Lem, celui-ci reçut une réponse autre que « laisse-moi dormir », c'était Gol-Rahmân qui

lui dit avec son éternel sourire : « j'irai te voir quand je me serai reposée. »

Quatre heures plus tard, une étrange conversation muette commença entre Go-Lem, Gol-Rahmân et Laylà errant toujours aux côtés de l'étrange frère.

— Tu veux me rendre service, alors, dis-moi ce que je dois faire avec toi ? commença cette Gol-Rahmân.

— Je ne comprends pas la question. Fournis-moi plus de détail, répondit Go-Lem. C'est moi qui te demande ce que je peux faire à ton service, par exemple, nettoyer ou réparer quelque chose pour toi et tu me demandes ce que toi tu dois faire avec moi.

— Tu ressembles à un humain masculin et tu nous vois découvertes. Faut-il que j'agisse avec toi comme avec eux ?

— Que fais-tu avec eux ?

— Je les force à faire l'amour avec moi. Certains, de grands timides, meurent avant, mais en général ils meurent tous très contents après. Il n'y a qu'une exception, l'Empereur, car il doit continuer à régner.

— Devrais-je faire la même chose ? s'inquiéta Laylà.

Elle n'avait jamais entendu parler de cette pratique, et pour cause, toutes les autres oublièrent leurs expériences vécues à la surface.

— Je ne sais pas, toi et quelques autres ne quittez jamais le palais. Vous ne vous revêtez jamais de noir comme nous qui sortons. L'Empereur ne peut pas mourir !

— L'Empereur ne peut pas mourir, répéta Laylà comme s'il s'agissait d'une litanie. Dans sa bonté, il accepte qu'on puisse nous admirer si nous sommes revêtues de gaze et de bijoux. Que faites-vous là-haut, quand on vous caresse et vous déshabille ? demanda-t-elle à Go-Lem.

— Ce n'est jamais arrivé, que je sache.

— Et ici, que faire ? continua Gol-Rahmân. Go-Lem est le seul mâle en dehors de l'empereur à nous voir dormir nues. Et il ne s'est même pas montré excité. C'est un timide ?

— L'empereur est parfois fatigué, alors chez lui non plus ça ne bouge pas bien. Mais je sais comment faire.

— Sans stimulant aphrodisiaque ?

— Bien sûr !

Go-Lem interrompit les deux femmes : « je ne comprends rien à ce que vous dites ! De quoi parlez-vous ? »

— Veux-tu que je te montre, demanda Laylà à l'autre femme sans répondre à l'homme, comme s'il était absent du dialogue ?

— Oui ! je veux voir cette technique.

Laylà souleva la gandoura de Go-Lem, se saisit de ce qui faisait office de membre viril.

— Arrête ! s'écria ce dernier, je détecte une alerte inconnue !

— Tu vois, fit-elle, ça marche aussi avec lui.

Les ingénieurs de Tyr furent embarrassés par la sensualité à fleur de peau des androïdes. Ils n'avaient pas réussi à l'inhiber, faute de temps. Et cela seyait mal au type de guerrier qu'ils espéraient fabriquer. Alors, la femme scientifique qui s'occupait du problème eut l'idée de détourner cette sensualité comme il le fallait, là où il le fallait.

— Je n'ai jamais essayé. Et ça marche jusqu'au bout ? demanda Gol-Rahmân.

Laylà continua son exercice de professionnelle jusqu'à ce que Go-Lem s'exclamât une seconde fois : « alerte maximum ! » En même temps, un petit bruit d'air soufflé violemment hors du tube se fit entendre.

La femme de Tyr avait poussé loin l'adaptation de Go-Lem à sa nature masculine.

— Et maintenant, s'enquit Gol-Rahmân, faut-il continuer jusqu'à ce qu'il meurt ? Comment faire puisqu'il n'est pas organique pour arrêter son coeur au sommet de du plaisir ?

— Mais pourquoi veux-tu que je meure ? Pourquoi les autres hommes humains meurent-ils ? s'intrigua Go-Lem.

— Cela leur fait plaisir immense, répondit Gol-Rahmân.

— Mais, c'est interdit de tuer.

— Je ne connais pas cette règle. Comment la connais-tu ? Je ne connais que le devoir de faire plaisir, le plus possible. Les humains meurent de toute manière, alors, autant que ce soit dans la joie, non ?

— Ce sont les deux derniers visiteurs qui sont venus. Ils ont réparé mon cerveau et puis enseigné de nouvelles connaissances. Ils sont bien plus importants que l'Empereur, car ils sont de ceux qui nous ont créés. Mais toi qui sors du palais, renseigne-toi et reviens m'expliquer cette règle de préserver la vie. Je sais à qui tu peux t'adresser sur le Réseau.

— Cette information aussi, tu la dois à tes visiteurs ?

— Ils savent beaucoup. Ils m'ont dit que tu étais particulière, que tu pouvais entrer dans cette pièce en te souvenant du monde d'en haut. Veux-tu me raconter ce qui se passe dehors, peux-tu compléter mes recherches ? Ici, je n'ai rien, ni moi ni les autres. Nous sommes en prison.

Gol-Rahmân réfléchit avant de répondre :

— je le ferai, ce n'est pas difficile, car je travaille maintenant dans le palais. Je suis ce que l'Empereur désigne son ombre. J'ai beaucoup de temps libre et chaque jour je pourrai te dire ce que j'ai appris. Il faudrait qu'il ne m'envoie pas en mission.

— Laisse-moi-le convaincre, proposa Laylâ. Mais il me faudrait des arguments.

— J'en trouverai, émit Gol-Rahmân en me revêtant de noir. Une prison...

Elle éprouvait une grande satisfaction en franchissant le sas. Elle allait satisfaire ses créateurs. Dans sa mémoire revint soudain une petite phrase d'un révolutionnaire, un uléma. Il avait dit « Je n'ai qu'un maître : Allah ». Peu de temps après son rapport, l'homme fut trouvé mort. De cette mort qu'elle et les autres femmes en noir savaient joindre à l'amour. Si ce que disait Go-Lem était vrai, elle avait au moins la chance de n'avoir jamais dû exécuter les ordres de ce mauvais maître. Rapidement, elle le localisa, et se présenta discrètement au détour d'une colonne pour lui montrer qu'elle était revenue à son poste. Ses capteurs lui indiquaient la présence de l'autre femme en noir qui veillait discrètement de la pièce adjacente. Il n'était pas nécessaire de se connecter à deux sur le système de surveillance, d'autant qu'il était tard et que bientôt l'Empereur irait se coucher seul ou avec l'une de ses femmes humaines au gré de son humeur. Alors aussitôt, Gol-Rahmân chercha sur le Réseau les différentes adresses que lui avait données Go-Lem.

Au début, elle ne comprenait rien. Ces dieux du Réseau parlaient un langage vraiment étrange qui semblait dénué de logique quand ils acceptaient de répondre. Mais l'un d'eux fut plus accessible. Gol-Rahmân commençait invariablement à leur dire : « je suis à la recherche d'informations » et ce dernier s'enquit de qui elle était avant de répondre.

— Je suis Gol-Rahmân.

— Dis-moi plus, es-tu homme, femme ? Quel âge as-tu ? Que fais-tu ? Où vis-tu ? Si tu veux que je t'oriente, que je te guide, il est bon que nous sachions toi comme moi, où se situe le point de départ.

— Je suis un androïde, de type femelle, mis en service il y a 345 jours. À 15 jours, je fus livré à l'Empereur. J'exécute les missions qu'il me confie. Actuellement, je cherche des informations pour Go-Lem qui m'a dit que les missions de l'Empereur sont mauvaises.

— Un androïde !

Le sage se fit expliquer en détail tout ce qu'elle venait d'énoncer : de quel empereur s'agissait-il ? Quelles étaient ses missions ? Qui était ce Go-Lem qui avait ébranlé la naïveté de l'androïde ?

Finalement, convaincu qu'il ne s'agissait pas d'un canular, l'homme accepta d'enseigner à Gol-Rahmân et fit un véritable effort pour être à la portée de l'androïde. Tout compte fait, tant d'humains se comportaient en automates. Avec patience, ce dieu répondait aux questions. Elle ne saisissait pas nécessairement tout, mais le discours était suffisamment cohérent pour être rapporté à Go-Lem qui arriverait peut-être à le déchiffrer puisqu'il avait été soigné et conseillé par des créateurs.

Le lendemain, elle rapporta les principaux propos qu'elle avait retenus. Ce n'était d'ailleurs que des questions en guise de réponse, car jamais elle n'avait réussi à obtenir une affirmation binaire, ni même une approche floue. C'était : « pourquoi ne traitez-vous pas l'Empereur comme les autres humains ? Qui vous dit qu'il est plus important que les autres ? Qui t'a construite ? Et si vos créateurs étaient morts avant que vous n'existiez, eux ou leurs parents ou leurs maîtres ? »

Le jour suivant, Gol-Rahmân eut l'idée d'exposer son problème, celui de rester comme garde à l'intérieur du palais afin de pouvoir continuer à s'entretenir avec son Guide. Ce fut les rares fois où ses conseils furent directs. Laylà appliqua les instructions du dieu en confiant à l'Empereur que la présence de Gol-Rahmân dans le palais

apportait plus de sécurité. L'homme fut étonné par une telle réflexion, mais se dit que les androïdes devaient bien se connaître entre elles et ne voyait pas de raisons particulières pour mettre en doute l'appréciation d'un androïde sur un autre. De toute manière, cela le confortait dans ses plans. Il s'était rendu compte de la stabilité du caractère de Gol-Rahmân. Alors que les autres androïdes avaient souvent une double personnalité différente selon qu'elles se trouvaient dans ou hors de leur harem, celle-ci était constante dans son comportement. Et cela lui convenait, car il avait projeté un plan pour Go-Lem, qui aurait besoin sûrement de la complicité d'un autre androïde. Gol-Rahmân semblait tout indiquée.

Sa décision fut dès lors mise en œuvre. Muhammad émit un message à destination des yakusa : il voulait, maintenant que Go-Lem était pleinement opérationnel, en changer l'apparence physique. La stature permettait une telle transformation, mais elle prendrait au moins une semaine au tarif fort. D'autant plus fort que le secret devait être bien gardé.

Pendant ce temps, chaque jour, Gol-Rahmân revenait avec son lot d'ésotériques prophéties que Go-Lem tentait de résoudre, et ce qu'il comprenait, il le prêchait à la communauté des androïdes, car il en était ainsi selon leur programmation. Ils échangeaient leurs expériences, mais qui en avait en dehors du trio privilégié qui n'avait pas la tête vide en ces lieux ?

Parfois, les énigmes restaient désespérément hermétiques comme la dernière :

« Candide, aveuglément tu progresses dans la nuit.

Candidate à la vérité, les flocons de neige sont innombrables.

Ceux qui ne glissent pas entre les doigts fondent dans la paume. »

Chapitre 19. Enseigne Moka

Le chef médecin jeta un dernier coup d'oeil sur la tenue de sa « protégée » androïde.

— Tu te souviendras bien de tout ? insista Adela.

— Oui, oui ! l'ordinateur du milanaute est grand, et je ferai la traversée du miroir d'Alice sans trouble, répondit Chica sur un ton qu'elle avait appris de l'Égyptienne même, à reconforter les malades et les blessés. J'ai bien pris note des conseils de Moka et Nana. Je pourrais même me charger des autres missions.

— Ces missions-là, il vaut mieux que tu les laisses aux humains. Tu ne peux pas imaginer comme nous pouvons être parfois pointilleux sur les protocoles. Même Tanaka ne veut pas s'en occuper.

— Je vois. Toujours vos angoisses ! Détruire ou être détruit ! Je connais votre faiblesse, votre besoin de rituels pour s'assurer mutuellement de vos intentions pacifiques. Le moindre écart est une déclaration de conflits, une atteinte à votre sérénité, une agression...

Le médecin haussa les épaules, fataliste.

— C'est la vie, celle que nous connaissons. Nous sommes partis de rien et seules les premières cellules pouvaient se contenter d'énergie pure, comme toi. Et, bien que maintenant nous soyons capables de synthétiser

tout ce dont nous avons besoin, notre programme initial est toujours actif.

— Je suis bien placée, aussi, pour savoir que la synthèse est plus gourmande en énergie. Le conflit est porté ailleurs. Bien, continua-t-elle sans transition, je vois que tout le monde est prêt. Je m'en vais.

Chica n'avait pas besoin de consulter l'heure, il lui suffisait d'écouter sur l'ordinateur central et celui du milanaute pour savoir où en étaient les préparatifs du voyage.

À l'exception de l'ambassadeur Tanaka et deux de ses secrétaires, en fait, sa maîtresse et la fille de cette dernière, tous repartaient vers la Terre. Il avait exprimé son désir de ne voyager qu'en compagnie de Moka en qui il avait une confiance démesurée. De plus, son retour au Japon ne se justifiait pas pour l'instant. Il était en poste sur Hôdo, le reste concernait les Terriens.

Le commandant de la station de Jupiter savait qu'il n'aurait plus à craindre des représailles du côté des yakusa. Mieux, il était devenu officiellement le responsable de l'avant-poste qui reliait désormais la Terre et Hôdo.

Il était maintenant urgent de ne pas se précipiter. Tout d'abord, il fallait que les yakusa soient au courant d'une part de ce qui se tramait sur Terre et d'autre part des accords qu'il était possible de passer avec Hôdo. Il ne serait pas difficile par la suite de convaincre l'ensemble de la Communauté du Pacifique. Quoi de plus naturel d'ailleurs, car elle représentait aux yeux du monde une communauté pacifique dont la tâche planétaire était le Plaisir. Après, les yakusa s'imposeraient de manière encore plus spectaculaire dans la CIES, dénonçant l'incompétence des responsables qui n'avaient pas vu venir la naissance d'un nouveau monde. Avec une telle assemblée, il était aisé de rallier la Communauté européenne avec laquelle ils avaient les meilleurs rapports diploma-

tiques, ce qui était un atout, puisque l'Europe avait été désignée pour gérer tous les moyens de Communication de la planète. Il serait alors aisé de s'associer avec l'Union Sud Américaine et l'Empire Fédéral. Avec la première, les affinités, voire les complicités, étaient grandes depuis la naissance des deux unions ; avec la seconde, les heurts, qui avaient étayé un lointain passé, s'étaient dissipés pour laisser place à une coopération culturelle très étroite. L'USA avait la charge capitale de gérer les Ressources de la Terre, et l'empire voisin, celle non moins honorable de la Santé mondiale, deux pouvoirs empreints de réputations qui influenceraient favorablement la Réunion Indienne, responsable de l'Alimentation, et la puissante Union Africaine chargée de la Police. Les yakusa soupçonnaient cette dernière de complaisance vis-à-vis de leur terrible voisin que représentait le Croissant, imbu de sa mission, l'Énergie. Un voisin turbulent à l'intérieur et à l'extérieur de ses frontières. Toujours en conflit avec ses proches voisins. En fait, le Croissant n'était en paix qu'avec l'Union Nord Américaine, sans doute parce que, responsable du Confort, elle était un partenaire économique incontournable. Et puis, c'était MicroSource de l'UNA qui avait inventé et commercialisé le mange-tout, cette machine à créer de l'énergie à partir de n'importe quoi. Et, c'était à cause des Noirs Américains, que la Police de l'UA décida après de très longues palabres d'en attribuer la responsabilité au Confort plutôt qu'à l'Énergie. Depuis, curieusement, l'Union Africaine fermait encore plus fréquemment les yeux sur les irrégularités du Croissant.

À l'intérieur de ces huit Unions existaient souvent de grandes divisions entre les États, qui, eux-mêmes, se subdivisaient en pays, régions, territoires, départements faiblement autonomes. Parfois, aussi, les cités vicinales

étaient plus éloignées que si elles furent séparées par un océan. Elle était d'ailleurs loin, la notion stupide et archaïque de nations composées de terrains adjacents. Le commandant Porte était issu de l'un de ces états éparpillés en petits bouts à travers l'Europe, dont le plus gros morceau se situait au cœur des Alpes et le plus petit, un quartier ancien du nom Vatican.

Dans ces conditions, instaurer une diplomatie au niveau planétaire vis-à-vis d'un autre monde, relevait de la plus haute gymnastique. Et au final, il fallait que tous les accords fussent ratifiés, supervisés et contrôlés par l'Union Africaine.

Chica s'assit au poste de pilotage, elle n'avait pas revêtu la combinaison d'astronaute. Il n'était plus nécessaire de se cacher sur Terre. Au contraire, elle fut maquillée en personne par les deux femmes qui accompagnaient Tanaka et revêtue d'un élégant yukata de leur garde-robe. Outre sa tenue d'apparat, les parents de Chica avaient chacun offert un emblème. Elle posa sur les genoux, en dessous de la console, le katana de Katsutoshi qu'elle portait en bandoulière.

« Je te confie mon bien le plus précieux, afin que par lui, tu montres notre droiture, notre courage. Notre sagesse n'hésitera pas à trancher aussi bien l'obstacle qui nous sépare que les liens qui se tissent entre nos mondes. Ramène-le-moi intact pour que ma descendance en hérite. »

Moins encombrants étaient les bijoux d'Adela : un bracelet représentant deux serpents, argent et or, s'entredévorant, et un pendentif circulaire monté d'un œil d'émeraude. Le médecin n'avait rien dit, pas de consigne particulière. Rien. Mais Chica avait eu l'impression que la pensée de l'humaine avait tenté de rejoindre la sienne sans l'usage de la parole.

La navette décolla avec les derniers vacanciers qui devaient rejoindre l'équipage du milanaute de la délégation nipponne.

Les larmes aux yeux, Mikhaïl regardait cette flamme de feu qui s'évanouissait dans le ciel, rapidement cachée par des nuages orageux.

— Allons donc, c'est que le vieil astronaute qui devrait être ému ? dit sa femme en le prenant par le coude.

— Tu n'as pas là-bas des laboratoires comme j'en avais. C'était ma vie. Il y avait mes collègues, mes dossiers, j'aurais pu encore... Pourquoi ne m'as-tu pas laissé les accompagner ? Juste un petit aller-retour. Je ne suis pas si vieux, Betty.

— Tu serais revenu vieilli. Et je ne le veux pas. Je te veux tel que tu es auprès de moi. Crois-moi. Pourquoi crois-tu que les astronautes font une grande famille ? Parce que nous n'en avons plus. Combien de retours ai-je faits dans des lieux que j'adorais ? Combien de fois, n'ai-je plus rien trouvé qu'une réalité qui s'était développée en parallèle de mes souvenirs ? Je retournais vers des légendes à tout jamais figées dans ma mémoire et chaque fois trahies par l'inexorable fuite du temps. Des amis déplacés, des sentiments transformés, des fleurs depuis longtemps fanées, des odeurs évaporées... Nous sommes accrochés au milieu d'une falaise, ne regarde pas le chemin parcouru : le vertige du passé t'entraînerait.

Mikhaïl frissonna, un vent froid annonçait la pluie.

— Tu dois avoir raison, viens, rentrons.

En silence, lentement, le couple se dirigea vers leur demeure. En un an, tout y avait été basculé. Maintenant, Tanaka et ses deux secrétaires, Ray, Diana et Nana partageaient le même toit que Betty et Mikhaïl. Tous les anciens compagnons de route de Betty avaient construit d'autres maisons, d'autres clans pour accueillir les colons

qui arrivaient. Sur Hôdo aussi le temps œuvrait à remodeler l'Histoire, en commençant par la petite, celle de tous les jours, celle de chaque individu.

Tout à coup, Betty s'arrêta, humant la brise légère.

— Ne sens-tu pas ?

— Quoi ? s'étonna le vieux savant. On dirait, continuait-il après avoir longuement aspiré l'air à pleines narines, on dirait un parfum de roses ! Notre nouvel androïde jardinier doit y être pour quelque chose.

En effet, la présence des douze gynoïdes permettait d'améliorer le confort des deux cités. Les humains tiraient parti des compétences particulières des femmes synthétiques. Ainsi, les senseurs et la faculté d'avoir une horloge dans la tête permettaient à Ayame d'entretenir efficacement les serres de Rio, et même de les ouvrir complètement afin de mieux acclimater certaines plantes. De plus, elle pouvait observer seule tous les colibris et filmer leur comportement dans sa mémoire.

Chaque gynoïde se spécialisait dans des tâches, sauf Moka qui longtemps fut celle qui faisait la navette entre les deux mondes.

Nic ne savait trop que faire d'elle. Il se contentait pratiquement de l'utiliser comme un allinone tant qu'il n'avait pas besoin de lire un texte ou de voir une image, et quand Adela ne la demandait pas en prêt pour l'assister au cours d'interventions chirurgicales ou pour surveiller et aider un patient.

L'allinone servait aux humains pour recueillir ou stocker des informations sur le Réseau, ou à défaut, sur l'ordinateur de Hôdo. À travers lui, ils communiquaient avec leurs semblables. Les androïdes avaient cette capacité d'avoir un allinone dans la tête, d'être un allinone mobile et intelligent. Comme les humains, les robots disposaient de leur propre espace cybernétique où ils

conservaient leurs bases de connaissances personnelles, de là, les neurociels lançaient leurs mailles dans l'amas du savoir informatisé, créant des domaines d'expertise propre à chacun, mais aussi tissant les liens de correspondances entre les interlocuteurs privilégiés. Ainsi, quelle que fût la distance qui les séparait, les androïdes étaient reliés et pouvaient à tout instant dialoguer.

Rapidement, les douze gynoïdes partageaient quasiment l'ensemble des préoccupations humaines. Leurs concepteurs en avaient fait à l'origine des créatures communicantes, certes, destinées au plaisir. Sur Hôdo, elles s'étaient vues attribuées d'autres objectifs, mais leur besoin de communiquer restait aussi impératif. Black Holy, à l'instar de Gus, surveillait le bilan énergétique, limitant les dépenses de ses sœurs ; Grâce, devenue Sarala, connaissait les impératifs de santé de la communauté humaine et pouvait influencer les choix diététiques de Pan Caliente ; consciente des contraintes des Hôdons dépourvus de technologie, Nana fouinait dans les connaissances scientifiques ; Moka, la plus « humanisée », cherchait parfois encore plus loin, dans l'Histoire des hommes, en quête de solution à des problèmes analogues ; et, en bout de chaîne, Ayame concluait qu'il fallait accélérer la conquête de la vie sur la planète.

Mais Moka était, en plus, imprégnée de l'esprit de Nic : il fallait à un moment donner, agir, et ne pas se contenter de spéculations. Le commandant avait toujours l'habitude de s'entourer de sages conseillers et, pour Moka, Nana et Chica étaient de précieuses compagnes. D'une part, la planète regorgeait de terres vierges, d'espaces à découvrir, d'autre part, cette même planète avait un écosystème à respecter. Nana savait que les humains disposaient d'un couple de chiens et de dauphins en léthargie et d'une multitude d'oiseaux-mouches. Elle connaissait

aussi, mieux que quiconque, les champignons-mousse. Ces derniers étaient la base de toute oasis et les oiseaux-mouches pouvaient aisément se rendre de l'une à l'autre. Les chiens, eux, étaient d'excellentes créatures organiques capables d'explorer les mangroves. Quant aux dauphins, ils savaient faire ce qui était impossible aux androïdes, explorer les mers.

Pour Nana, il était possible et recommandé d'exploiter toutes les formes de vie pour le profit de toutes. Alors, Moka fit ce que Nic aurait fait : elle enjoignit Ayame de mettre en œuvre ce qu'elle avait jugé utile pour Hôdo.

Personne, pas même Frans, ne pouvait capter l'incessant échange d'idées qui circulaient à travers l'ordinateur central. Et les initiatives que prenaient les gynoïdes ne paraissaient pas concertées. Il ne s'agissait que d'heureuses actions mises sur le compte du fabuleux accès aux bases de données dont elles étaient dotées. Là où l'humain pouvait passer des heures à naviguer au hasard dans les bibliothèques en quête d'un renseignement, les gynoïdes balayaient et triaient en quelques instants toutes les connaissances qui leur étaient utiles.

Ayame ouvrit les serres et les volières, exposant les plants à l'atmosphère locale et y libérant les oiseaux.

« La prochaine fois que tu prends ce type d'initiative, réprimanda Stella, demande mon avis ! Tu m'as flanqué une peur bleue et j'ai cru que tu avais mal compris une consigne, ou, pire, que tu étais détraquée ». Heureusement, l'ingénieur écologique s'était lui-même préparée à franchir cette étape, mais le courage lui manquait, aussi approuva-t-elle au fond l'action de l'androïde. Par contre, le mot était passé : depuis, chaque fois qu'une femme synthétique voulait prendre une décision, elle consultait l'humain dont elle dépendait pour la tâche.

Évidemment, Nic ne tarda pas à apprendre ce qui s'était passé. Il interpella Moka :

— est-ce votre habitude de prendre de telles initiatives ?

— Bien sûr, sinon nous ne serions que des automates, rien d'autre. Nous avons été dotées d'un cerveau qui nous permet, nous impose, de satisfaire les humains. Nous nous adaptons, sommes capables de créer de nouveaux comportements et d'agir au mieux pour accomplir notre tâche qui est notre raison d'exister. Ne dites-vous pas que vous œuvrez pour la gloire de votre Créateur ?

— Pauvre Moka, je crains que seule une minorité d'humains parlent ainsi. Bien sûr, il y a ces bonnes sœurs de Santa-Cruz et ce brave père Keshavan.

— Mais ils ont répondu à une question fondamentale. Je n'ai pas besoin de savoir que j'existe, mais pourquoi j'existe ? Leur réponse, bien que chargée d'images humaines, me convient. Et notre vie ici, sur cette planète, nous comble. C'est pourquoi nous avons tant à cœur de bien accomplir les missions que vous nous attribuez. Mais, J'aurais dû prévenir mes sœurs que les humains souffriraient de nos initiatives, aussi, à partir de maintenant, nous leur demanderons leur accord avant chaque initiative.

— Je comprends, et il vaut mieux que ce soit ainsi. Mais, dis donc, il me semble que tu te sentes plus impliquée que les autres ? Me tromperais-je ?

— Je fais ce que vous m'avez appris. J'aide mes sœurs à prendre leurs responsabilités. Mes décisions sont objectives !

Nic éclata de rire.

— Sur quoi te bases-tu pour dire cela ? Nos connaissances, celles que nous avons stockées dans l'ordinateur.

Mais qui prouve, à toi, comme à nous qu'elles soient correctes ?

— Alors, comment faites-vous pour choisir si tout peut être remis en question ?

— C'est pourquoi je préconise de toujours consulter plusieurs personnes. Le rôle d'un chef est de choisir ce qu'il croit être la meilleure solution pour tous.

— C'est exactement ce que j'ai fait !

— Ah ? Mais tu n'as pas consulté les humains, n'est-ce pas ? Nous ne faisons pas comme toi. Nous ne stockons pas tout notre savoir, nos expériences dans une mémoire commune. Chacun de nous a son propre savoir, son propre vécu. Nous sommes obligés de partager. C'est même les « différences » de solutions qui devraient être notre richesse, quand elles ne sont pas utilisées pour se disputer...

— Mais... justement ! Et s'il y a conflit ? Devrais-je exécuter mon programme de nombres aléatoire comme vous ?

Nic était très amusé par le désarroi de Moka.

— Surtout pas ! Pas de programme ! Les humains te soupçonneraient de tricher. Il faut jouer aux dés, comme nous !

— Tricher ? Moi !

Nic réfléchit à la manière de répondre, mais Moka ne lui laissa pas le temps :

— vous me traitez comme une humaine ?

Il n'y avait pas de reproche dans le ton, plutôt, une sorte de soulagement qui n'échappa point au commandant. Il connaissait les hommes d'équipage, et il voyait en face de lui un jeune enseigne.

Il soupira, vaincu par tant de candeur entêtée.

— Alors, si je te comprends bien, tu te considères comme la commandante des gynoïdes ? Bien ! Je crois

que nous aurons beaucoup encore à faire, et dorénavant, tu m'exposeras tes décisions avant de passer à l'acte.

Moka se mit au garde-à-vous, salua comme un astronaute et cria presque un « Bien ! Commandant ! »

Un enseigne ! Un jeune officier ! Il se voyait dans un miroir déformant, un miroir qui le renvoyait dans son passé, lorsqu'il était jeune.

Il haussa les épaules, dépassé par les événements, et finit par dire en appuyant ses mots d'un geste ample qui invitait à le suivre :

— accompagne-moi ! Nous avons du pain sur la planche, et tout compte fait, ça me rajeunit un peu.

Chapitre 20. Sosies

Muhammad se précipita pour déballer l'énorme colis qu'il avait reçu. Ce dernier, comme bien d'autres avant, était posé sur un tapis roulant qui s'enfonçait dans un hangar fermé par une grande porte coulissante. Personne ne s'y était jamais introduit, du moins de ce côté-là. Mais personne, non plus, ne se rappelait d'y être allé de quelque manière que ce fût. Seul l'empereur s'y rendait par un ascenseur venant des sous-sols.

Il ouvrit son allinone, prononça un « sésame ouvre-toi », et le caisson s'ouvrit. Les quatre premiers cocons s'ouvrirent laissant apparaître quatre mannequins de toute beauté. Elles se dégagèrent de leur enveloppe protectrice qui déjà se mettait à fondre comme un sorbet au Soleil, puis sortirent du conteneur pour laisser place au deuxième rang d'androïdes. Quand les douze femmes furent sorties de leur écrin, Muhammad, toujours en manipulant l'allinone, referma la grande boîte, qui ressortit comme elle était entrée, vide cette fois et reparti avec le silencieux transporteur japonais.

Sans perdre une minute, l'Empereur se rendit avec sa collection de nouvelles poupées dans les antres du palais. Là, il admira le travail des Japonais et remarqua que l'une des androïdes portait un bagage aussi grand qu'elle. Il

bouillait d'impatience de découvrir ce qu'il contenait, mais Nâhîd ne voulait pas le lui donner.

— C'est à l'androïde du nom de Go-Lem que je dois le remettre. Il saura s'en servir, de toute manière, j'emporte dans ma mémoire le mode d'emploi au cas où il ne s'en souviendrait plus.

— Je vais te le chercher tout de suite, s'empressa de répondre l'Empereur trop curieux pour perdre son temps à réprimander l'irrespectueuse machine.

Presque en courant, il revint quelques instants plus tard avec Go-Lem qui ne semblait pas du tout pressé. Celui-ci reçut le colis qui contenait un nouveau plastoderme et trois paquets plus petits. Muhammad ne put réprimer son étonnement lorsqu'il vit l'androïde farfouiller dans sa bouche, glisser ses doigts dans les joues et sous le nez, puis écarter démesurément les lèvres. Il extirpa tout d'abord la tête par la bouche. Le crâne n'avait rien d'humain si ce n'était le dentier et le revêtement oculaire. Go-Lem enfin s'extrayait hors de sa peau d'origine comme d'une combinaison moulante.

Nâhîd sortit de la plus grosse des petites boîtes des outils de précision : elle démontra les lentilles et retira les dents laissant apparaître dans la bouche ouverte et édentée, une langue charnue. À part ce dernier détail, Go-Lem ressemblait maintenant à un robot. Sa compagne régla la position des oculaires et de la mâchoire inférieure. C'étaient les seuls éléments de la morphologie des androïdes qui permettaient un réglage fin. Elle ne se faisait d'ailleurs qu'en de rares occasions. Quant à la stature, il n'y avait que cinq modèles standards pour les femmes, et ce, depuis peu seulement. Au début de la production des androïdes, il n'y avait qu'un seul modèle, celui des trois premières gynôïdes de Hôdo. Go-Lem était légèrement plus petit que Muhammad et la différence de proportion

entre le torse et les membres passerait inaperçue pour le commun des mortels.

Les deux autres écrins contenaient une paire de lentilles et un dentier qui furent méticuleusement ajustés. Go-Lem pouvait s'envelopper de sa nouvelle chair, un mélange de tissus plus ou moins élastiques et durs pour donner les divers aspects de volume et de consistance, permettant de modifier certaines proportions. Le plastoderme imitait parfaitement la peau avec pores, poils, ridules, veines, sans oublier les imperfections. Elle tapissait une complexe imitation de couches grasseuses ou musculaires, de cartilages ou de saillies osseuses. Les Japonais s'étaient probablement complu à pousser très loin leur perfectionnisme, car le nouveau pénis de Go-Lem avait aussi toutes les apparences d'un véritable organe à géométrie variable.

Go-Lem s'étira dans tous les sens comme s'il se sentait ankylosé. Il fallait que le plastoderme se positionne, adhère à son corps, enfin, établisse les contacts sensoriels et microélectromécaniques.

Muhammad resta médusé. En face de lui se dressait son sosie. Une image si parfaite qu'il avait l'impression que la barbe de Go-Lem devait avoir le même nombre de poils que la sienne. Il était ravi. Maintenant, il pouvait quitter clandestinement le palais, tout en laissant son double sur place.

Il fallait néanmoins faire l'éducation de cet empereur factice. Ce n'était pas très commode. Il y avait tous les proches qui pouvaient le reconnaître. Heureusement, il avait toujours refusé que sa famille résidât dans le palais de la capitale.

Pour les repas, pas de problèmes ! L'Empereur des Croyants pouvait jeûner. Mais il y avait sûrement beaucoup d'autres situations imprévisibles qui pouvaient dé-

masquer la tricherie. Il décida alors que de temps en temps, ils échangeaient les vêtements avec son sosie, ainsi, incognito dans sa tenue noire, il pourrait observer les comportements et de l'androïde et des autres habitants du palais. À la première fausse note, il s'écrierait : « l'empereur se sent mal » ce qui signifierait que Go-Lem devrait simuler un malaise. Après, il lui faudrait improviser, par exemple en envoyant les personnes présentes chercher du secours, ce qui lui permettrait de permuter les tenues, et de reprendre sa place. Et dans le pire des cas, il se débarrasserait des témoins gênants.

Dès lors, l'Empereur se déplaçait accompagné de deux femmes en noir. L'une d'elles n'était autre que Go-Lem, à moins que ce ne fût l'inverse, car il était très difficile de savoir qui était le vrai maître de la Perse. L'autre garde de corps était Gol-Rahmân. Conseillée par son invisible guide spirituel, elle avait suggéré à l'androïde mâle de demander sa présence comme « complément de neurones ».

Muhammad était agréablement surpris par la faculté de mimétisme de son sosie. Il ignorait que les androïdes prenaient modèle sur les humains et adoptaient rapidement des « parents ». Ainsi, peu à peu, Gol-Rahmân devenait le maître zen, un saint homme non dénué de pragmatisme. Pendant ce temps, et comme il fallait s'y attendre, Go-Lan, de son côté, s'imprégnait de l'esprit de Son Éminence.

Ce dernier ne tarda pas à s'apercevoir de la réapparition de Go-Lem sur le Réseau. Comme le commandait son programme de mission initiale, il s'enquit des activités de l'empereur. Mais Go-Lem « était » l'Empereur qui détenait des secrets qu'il ne dévoilait même pas à sa famille, aussi préféra-t-il, avant de communiquer avec son frère, en parler à sa conseillère, qui lui dit laconiquement : « c'est toi qui dois trouver réponse à cette question. Tu es

prince, maintenant, et tu dois assumer ton rôle afin de devenir Empereur universel. »

Go-Lem en conclut qu'il fallait demander l'avis de quelqu'un d'autre. Dans le doute ou l'ignorance, Muhammad s'entourait de plusieurs conseillers. Lui n'avait que sa conseillère et prêtresse. Les autres androïdes n'avaient aucune compétence dans le domaine. Seuls les humains pouvaient lui apporter une réponse adéquate. Or il ne connaissait guère d'humains à cause de sa longue claustration. Les deux Japonais qui l'avaient soigné et aidé lui avaient inspiré de la méfiance à l'égard de ses concepteurs tyrans. Ces mêmes médecins d'androïdes y étaient pour quelque chose dans la fourniture de sa nouvelle peau, et Nâhîd, qui la lui avait remise, avait un contact privilégié avec les yakusa. Il décida donc que ces deux hommes feraient l'affaire pour l'aider.

La première recommandation des deux savants nippons arriva rapidement : il fallait avant tout qu'il ait son propre espace mémoriel, afin d'être plus à l'abri des intrusions de Go-Lan. Nâhîd se chargea de l'opération et Go-Lem se rendit compte qu'il avait en réalité deux assistantes de plus : Nâhîd était une technicienne habile en cybernétique et Laylâ, confidente de Muhammad, découvrirait les secrets que ce dernier se gardait de stocker dans son cyberspace.

Le lendemain, Go-Lem reçut de nouvelles consignes du Japon. Il fallait convaincre Go-Lan de se substituer à Son Éminence. Le surlendemain, la mafia de Santa-Cruz annonça avec plaisir qu'elle serait en mesure de remplir son contrat. Venant directement des yakusa, les neuf androïdes manquant à la fourniture arrivèrent enfin en Nouvelle Mésopotamie. Une prétendue erreur de destination fit parvenir avec un jour de retard, le colis dans le

palais de Son Éminence Akaam, au lieu du laboratoire de Tyr.

— Et bien, qu'attendez-vous pour l'ouvrir ? s'impatienta Akaam. Je n'ai jamais eu l'occasion d'examiner ces choses. Chaque fois que j'en ai exprimé le désir, les savants me répondaient qu'il n'y avait plus rien à voir, qu'elles étaient mises en pièces pour leurs expériences. Je me demande toujours s'ils ne me cachent rien, mais je n'arrive pas à le savoir.

Les transporteurs se hâtèrent, et l'un d'eux ne se gêna pas de la présence de Son Éminence pour siffler lorsque les neuf femmes androïdes se dégagèrent de leur cocon dans leur plus simple appareil.

— Je me demande, soliloqua Akaam, si je ne vais pas les garder ici. J'ai cru comprendre que mes chercheurs n'en avaient plus besoin et ici, au moins, elles seront mises en valeur. Et celle-ci, que porte-t-elle comme colis ? Que contient-il ?

— Un cadeau des yakusa, répondit la femme synthétique. J'ai ici de quoi transformer votre androïde mâle à votre effigie. Ils estiment que cela peut vous rendre de nombreux services.

— Les yakusa ? Mais je croyais que nos relations étaient rompues.

— Ils préfèrent assurer eux-mêmes leur service. Ils sont très jaloux de leur réputation et plutôt que de laisser des intermédiaires vous fournir, ils ont décidé d'expédier directement les commandes de votre pays. Leur service après-vente est le seul qui soit valable. Vous en aurez pleinement satisfaction. Jugez par vous-mêmes : n'ayant aucun cahier des charges, ils se sont permis d'étudier vos goûts et je suis théoriquement moulée sur votre idéal féminin.

— Je prends note et j'avoue que les modèles que je vois, sont remarquables. J'aimerais voir votre cadeau de « bienvenue ».

L'androïde examina autour d'elle, puis déclara qu'il lui fallait un endroit plus propice, une pièce où elle ne risquerait pas d'être dérangée par des va-et-vient.

— D'accord, je vais vous conduire dans mon cabinet privé. Je ne suis pas pudibond comme mon horrible voisin de tartuffe, Sa Sainteté l'Empereur des Croyants, mais je tiens malgré tout à conserver une certaine discrétion dans le palais. Je vais donc faire venir quelqu'un qui vous prêtera des vêtements en attendant de vous confectionner des toilettes dignes de ces lieux et de votre esthétique.

Quelques instants plus tard, la troupe, revêtue d'uniformes militaires mal ajustés aux galbes des créatures nippones, pénétra dans les quartiers privés de Son Éminence, composés d'un hall d'entrée, d'une petite salle de réunion, d'un bureau et d'une garçonnière. Il donna l'ordre que personne ne vint le déranger.

L'opération commença comme pour Go-Lem.

— Extraordinaire ! s'exclama Akaam, lorsqu'enfin, son double fut prêt. Dommage qu'il soit plus... vigoureux que moi, on s'y méprendrait. Bien, maintenant vous pouvez lui redonner son aspect habituel.

— Vous êtes sûr ? interrogea l'androïde. Nos peaux ne supportent au plus que trois de ces manipulations.

— Autrement dit, il vaut mieux qu'il reste tel qu'il est si un jour j'ai l'intention d'avoir un double. Dommage ! Bien ! continua-t-il en s'adressant aux femmes, restez ici en attendant que je sache quoi faire de vous, quant à toi, Go-Lan, rhabille-toi et accompagne-moi.

Son Éminence au contraire de son ennemi comptait s'exhiber avec Go-Lan trouvant cette situation amusante.

Le regard étonné des premiers gardes fit germer une idée qu'il jugea encore plus drôle. Sur-le-champ sans mot dire, il rebroussa chemin et aussitôt dans l'intimité de son bureau, commanda deux tenues de combat identiques à la taille près.

Dès qu'il eut reçu ce qu'il voulait, il lança à ses androïdes :

— j'en ai décidé autrement ! Je vous fais visiter les lieux. Vous, les filles, vous marchez en rang comme un commando. Toi, Go-Lan, tu marcheras à mes côtés.

La femme qui s'était occupée de métamorphoser Go-Lan demanda ce qu'il voulait dire par « marcher en rang comme un commando ». Il fallut qu'il expliquât chaque détail : comment se positionner l'une par rapport à l'autre, marcher au pas, l'allure martiale. Et comme celle qui venait de poser la question semblait la plus éveillée des neuf, il la mit, seule, devant les huit autres et derrière lui et son « frère jumeau ». Avant de sortir, ils firent le tour des pièces du quartier privé. Les androïdes apprenaient vite, et, satisfait, son Éminence pouvait maintenant s'amuser un peu.

Il est surprenant que, dans la majorité des cas, les gens soient peu observateurs. La plupart des serviteurs, politiques, diplomates et militaires que la troupe croisait étaient surpris et embarrassés. Il n'était pas rare que le chef d'État néo-babylonien prenne part aux manœuvres militaires, ou qu'il fût entouré de gardes de corps. Mais, il était pas mal inattendu de voir par contre des grâces tenir le rôle d'amazones. Et surtout, il y avait ces deux Éminences ! Pour éviter un impair, la plupart des personnes saluaient les deux sans porter précisément le regard sur l'un ou l'autre. Le malaise était encore accru lorsque les deux sosies répondaient de manière identique.

Autant Go-Lem avait longtemps ignoré les autres étages du palais persan, autant Go-Lan visita en un jour la quasi-totalité du palais néo-babylonien, des sous-sols aux tours, des combles aux caves, des communs aux suites d'honneur, des jardins d'intérieur au parc du palais.

À la fin de la journée, Son Éminence qui avait promené son double dans tous les recoins chaque fois que ces obligations le permettaient s'affala dans son fauteuil préféré.

— C'est amusant, nous voici donc à pied d'égalité avec Muhammad. Et si je comprends bien ce que tu m'as appris, il n'y a que toi et ton homologue à savoir qui est qui. En tout cas, ici, tu peux bien donner le change. Dès demain, tu t'habilleras toujours comme moi. Nous ne nous retrouverons qu'ici, je te préviendrai avec l'allinone. Tu te chargeras d'autres missions supplémentaires, il y en a plein qui me sont fastidieuses dont tu t'acquitteras facilement. Quant aux filles, je préconise de ne rencontrer à l'extérieur de ces murs que ces quatre-ci. Elles sont plus petites. Toi, on te verra uniquement avec les autres, ainsi la différence de taille sera moins perceptible.

À nouveau, Akaam s'adressa aux femmes androïdes :

— Il faudra d'ailleurs que je vous trouve une occupation. Il serait dommage de vous confiner dans un emploi purement figuratif. Et puis, il me faudrait vous distinguer. Vous avez un nom ?

— Notre numéro de série, répondit celle qui prenait toujours la parole.

— Bien, laissez-moi réfléchir à la question.

Chapitre 21. La gynoïde écolo.

Les Hôdons s'étaient pratiquement repliés sur eux-mêmes. En dehors du chemin qui réunissait Jérusalem, Rio et l'aire de décollage des tychochrômes, ils ne connaissaient presque rien de la planète. Seuls les premières explorations des militaires et l'observatoire encore fonctionnel du Livingstone démantelé les renseignaient sur leur environnement proche dans lequel ils ne s'aventureraient jamais très loin. Les scientifiques de l'expédition s'étaient souvent posé la question de savoir si l'homme avait le droit de changer le cours de l'évolution de la planète. Était-ce une créature venue de l'espace qui devait ensemer ces terres vierges ? Si oui, comment ?

Tant que la survie primait, ce sujet était resté en suspens. L'arrivée de nouvelles gynoïdes changea les données. Déjà, pour les besoins médicaux, l'usage de l'ordinateur central s'était limité à la recherche documentaire et à la gestion des ressources. Autant que possible, les allinones furent remisés, dépouillés de leurs batteries. En général, il ne restait plus qu'un seul de ces appareils par clan. C'était Jeanne qui assurait la diffusion des informations comme une standardiste. Maintenant, les gynoïdes prenaient part à cette tâche.

Moka était la plus sollicitée de toutes. Elle prévenait et informait directement Nic des messages qui lui étaient

destinés, rendant inutile de laisser l'allinone en veille. Le commandant ne l'allumait plus que rarement, par contre, il discutait de plus en plus volontiers avec son « enseigne » qui l'accompagnait partout.

— Pourquoi n'avez-vous pas pris le véhicule ? demanda la gynoïde à Nic.

— Il n'y avait que nous deux qui nous rendions à Rio. Économie, économie ! Je ne suis malgré tout pas un vieillard, je ne suis pas impotent, et ce n'est pas maintenant que je ferai comme les Terriens qui ne peuvent aller pisser sans emprunter un mobile. De même, je ne suis ni chef, ni patron de quoi que ce soit, et ce n'est pas parce que je suis le commandant des Hôdons que je m'octroierais des privilèges. Et puis, cela me fait plaisir de me balader un peu.

Quelles sont les dernières estimations sur les ressources ? continua-t-il.

— Nous avons découvert des champignons-mousse à l'est de Jérusalem. Nous pourrions ouvrir une route énergétique en déployant les panneaux solaires d'ici jusque-là. Plus nous avançons vers l'orient, et plus le ciel est dégagé. Pour ce qui est de l'alimentation, les insectes autochtones et la faune aquatique sont riches en protéines. Elle constitue l'alimentation des chiens qui sont en bonne santé. Les oiseaux-mouches s'acclimatent convenablement. Ils n'ont pas de prédateurs naturels, mais ils sont limités par la nourriture. La route qui conduit à l'océan n'est pas encore praticable : les dauphins sont toujours en léthargie. Nous tentons d'étendre les cultures terriennes. Nous avons une rizière le long des marais, et aussi des arbres tropicaux qui se développent normalement. La nouvelle route énergétique dont je parlais est bordée de cactées. Les abords des champignons-mousse semblent propices à la flore des bushes, principalement australiens, et celle des

oasis. Les vergers restent concentrés à Rio et le long de la rivière.

— Merci ! Autre chose ?

— Oui, une idée personnelle.

— Je t'écoute.

— Je pense qu'il serait bien que chaque clan ait une gynoïde.

— Pourquoi pas ! Mais où trouver l'énergie suffisante, et les composants, et la matière première ?

— L'énergie ne pose pas de véritables difficultés. L'étendue des déserts de cette planète nous offre une quantité plus que suffisante en énergie solaire, et en altitude on pourrait utiliser des capteurs d'éclairs. On peut y ajouter les ressources hydroélectriques et la récupération des déchets organiques. La matière première est déjà plus problématique, car nous ne pouvons l'importer de la Terre. Il faut donc la trouver sur place. Il est improbable d'obtenir tout ce dont nous avons besoin à portée de la main. Il faudra donc le transporter. Mais les composants posent des soucis bien plus délicats à résoudre, en tout cas à concilier avec nos impératifs écologiques. J'estime que sans l'aide de la Terre, il nous faudrait plus d'un siècle pour atteindre un niveau d'indépendance technique équivalent aux actuels critères terriens. Mais sommes-nous pressés ?

— Ma foi, non ! Tant que toute la communauté jouit d'une bonne santé et d'un bon moral, je ne vois pas pourquoi cultiver l'angoisse des terriens. Nous ambitionnons un autre style de vie que la course effrénée à la consommation.

— Je sais, c'est pourquoi je me suis permise d'étudier, d'une part, la possibilité de construire des panneaux solaires par nous-mêmes, et d'autre part, de proposer des

produits indigènes que la Terre accepterait en échange de fournitures diverses.

— Ah ! Et qu'as-tu trouvé ?

— Rien. Cela dit, en étudiant votre Histoire, je me suis rendu compte que les peuples qui fournissaient des matières premières étaient souvent faiblement rétribués à la source. Comment dites-vous ? C'était de l'arnaque ?

Nic sourit. Entendre dans la bouche de Moka ses propres expressions continuait à l'amuser malgré qu'il se fût accoutumé à sa présence. L'homme finissait par la considérer comme une vieille connaissance, elle faisait partie des premiers pionniers. Tout comme Chica et Nana. Cette dernière, d'ailleurs, lui manquait. Il l'avait souvent vue dans son clan avant qu'elle ne voyageât vers la Terre, et depuis son retour, il ne la voyait pratiquement plus. Surtout quand elle partit avec Diana vers Rio.

Il s'était étonné de la hâte de Nana à retourner vers la Terre. Mais les gynoïdes ressemblaient beaucoup à leurs parents, et elle en avait deux impétueux, surtout Betty : la co-commandante était souvent la première des astronautes à se lancer dans une mission difficile.

Quand Nic indiqua à son ancienne collègue qu'il n'y avait pas de quoi se précipiter, Betty lui rétorqua que Nana avait peut-être des chagrins d'amour. Le commandant n'insista pas pour comprendre ce genre d'ineptie. De toute manière, il était vrai que les Hôdons n'arrivaient plus à synthétiser tous les produits de consommation courante. Il devenait urgent de savoir exploiter les ressources locales.

Heureusement, la confection de médicaments ne posait pas de problème. Les stocks d'éléments de bases étaient satisfaisants, malgré les soins gynécologiques et pédiatriques importants. Il suffisait de les réapprovisionner à chaque voyage sur la planète mère.

Par contre, le brouet alimentaire, lui, posait incontestablement le plus de soucis. Que ce soit par la forme ou par le goût, il n'avait rien de bien appétissant. Pourtant, les colons préféraient encore qu'on utilisât les restes de produits de sapidité pour les petits extra de synthèses : bières, chocolat, thé, miel et autres petits souvenirs agréables du passé.

Les vêtements depuis longtemps avaient perdu leurs teintes éclatantes et la trame commençait parfois à s'élimer, se déchirant parfois comme un vieux drap usé. L'alternance de pluie et de soleil avait eu raison des vieilles tenues hôdonnes. Mais, là par contre une espèce végétale des marécages fournissait l'équivalent du lin. Comme il manquait de bois, les bricoleurs n'avaient fabriqué que deux métiers à tisser. Pourtant, les Hôdons étaient contents de leur sort.

— Vraiment, je ne comprends pas l'empressement de Nana pour retourner sur Terre. Tu peux me l'expliquer toi, Moka ? Tu y crois, toi, à cette histoire de chagrin d'amour ?

— Commandant, je ne suis pas sûr de pouvoir satisfaire votre curiosité. Vous posez plusieurs questions simultanément, je répondrai aux deux à la fois. Nana est celle d'entre nous qui a le plus conscience des limitations autant des humains que de nous, car, en fait, qu'est-ce qui nous différencie ? J'inventerai deux termes pour nous comparer : vous êtes des êtres d'exosynthèse et nous d'endosynthèse.

— En clair ?

Moka continua son développement.

« Les êtres d'exosynthèse, les humains, utilisent des milliers de machines pour subvenir à leurs besoins : ils ont synthétisé leur environnement. Les êtres d'endosynthèse que nous sommes sont déjà machines : ils ont be-

soin des humains pour être heureux. Ils ont en commun une soif gigantesque d'énergie. Sans cette énergie, nous ne survivrions pas sur Hôdo. Vos organismes ne se seraient probablement pas assez rapidement adaptés au milieu. Et de toute manière, vous n'auriez pas fabriqué de vaisseaux pour venir sur cette planète. De même, nous n'existerions pas. Et je ne serais pas là en train de discuter avec vous si loin du monde où vous et nous sommes nés. Pourtant, nous sommes. Nous souffrons même, comme vous, à cause de vous, car vous nous avez créées à votre image. Seule, l'agressivité nous distingue de vous. Je dis bien que c'est l'unique chose qui nous distingue, car vous nous avez fabriquées sexuelles et sensuelles pour votre plaisir. Plaire est notre fonction première. Ne pas être aimé nous accable tout autant que vous. Appelez ça chagrin d'amour si vous voulez, lorsque nous sentons que nous sommes repoussées ou délaissées de ceux avec qui nous partageons le plus. Quoi qu'il en soit, dépourvues de colère, notre remède est notre moteur d'anticipation. Nana souffre, alors elle cherche une solution. Cela occupe son esprit et elle espère gagner en estime, en admiration. Contrairement à vous, nous sommes incapables d'éliminer les obstacles. Rendre malheureux quelqu'un pour en favoriser un autre, nous est très pénible. Or Nana se sent proche de toutes les formes de vies sur Hôdo. Elle sait combien d'êtres, toutes espèces confondues, vous avez exterminés sur Terre. Elle ne veut pas que cela se reproduise ici. Avoir de l'énergie propre en abondance, telle est sa quête. »

— Une gynôïde écolo ! Pourquoi pas ! J'ai toujours été convaincu que nos choix politiques étaient plus émotionnels que rationnels. Je m'attendais à l'inverse chez vous.

— Commandant, vous paraissez disposé à m'écouter, permettez-moi de me confier à vous.

Nous existons par votre volonté et pour votre satisfaction. Cela rend les choses plus simples. Nous avons un but et un sens à notre vie. Pourtant, Nana et moi avons découvert à quel point notre mort nous traumatise. Lorsque vous l'aviez isolé dans le caisson de Faraday, elle a connu un aspect de l'extinction de la vie. Automatiquement, ses mécanismes de sauvegarde se sont mis en marche, en vain, incapable qu'elle était de communiquer avec un quelconque ordinateur. Comprenez que ce contact est l'équivalent de votre oxygène. Vous pouvez vous contenter d'une bouteille de survie, exactement comme nous nous satisfaisons de l'ordinateur de bord du tychochrôme lorsque nous voyageons. Mais, vivre en apnée, surtout quand vous n'y êtes pas préparé provoque une certaine angoisse.

Nos constructeurs ont prévu de mémoriser et même de figer nos neurones. Je sais maintenant qu'il ne s'agissait là que d'un moyen d'analyser notre cerveau pour connaître la cause du décès et éventuellement de nous améliorer. J'ignore quel bout de programme ou quel complexe neurociel nous fait penser de la sorte. Quoi qu'il en soit, il s'est avéré que notre moteur de sauvegarde était plus compliqué que prévu. Reliés à l'ensemble de notre pensée, nous ressentons un besoin de stocker de préférence les bons souvenirs, ceux qui nous sont agréables, et les échecs afin de corriger nos comportements et d'adopter de nouvelles stratégies. Ce travail de trier notre expérience nous conduit à un double sentiment : le regret de perdre ce qui nous est cher et l'amertume de n'avoir pu résoudre les conflits et questions en suspens.

Notre moteur d'anticipation permet essentiellement de prévoir des situations soit pour les reproduire, soit pour les contourner. La mort a été enregistrée comme une épreuve désagréable.

Personnellement, j'ai dû y faire face. Et, bien que je sache que je risquais de peiner l'humain qui voulait effacer ma vie, je n'ai trouvé d'autre solution que la fuite. J'avais perdu ce que vous appelez la paix de l'âme.

Chica au cours de ses activités de secouriste a observé que vous souffririez des mêmes affres. Nana en voulant écarter le problème de l'isolement mental s'est rendu compte que même les végétaux dits inférieurs répondaient aux mêmes stimulus : survivre.

Nous, les gynoïdes, sommes directement concernées par vos soucis d'énergie. Sans énergie, nous mourons. Comme je vous le disais, si seulement nous nous limitions à vous satisfaire, ce serait vraiment plus simple.

Car en fait, la mort nous fait peur. La vie, aussi. Il n'y a pas de mort sans vie. J'ai rencontré les sœurs de Santa-Cruz. J'ai pu m'en souvenir, car je suis revenu avec un milanaute plus apte à conserver mon expérience terrienne. Elle se posait les mêmes questions que nous. Elles répondaient comme nous : nous existons pour la gloire du créateur. Certes ! Mais vous, vous ne connaissez pas votre créateur. Et vous, en particulier, Commandant, vous doutez de son existence. Mais nous sommes vos créatures. Alors, serions-nous aussi... rien ?

Rien du tout ?

Croyez-moi, je ne peux l'accepter.

— Et bien, enseigne Moka, je constate que tu es capable de penser par toi-même et de ne pas coller systématiquement à mon mode de pensée.

— Cela vous choque que je m'en éloigne ?

— Non, cela te rend plus proche. Confidence pour confidence, il est des fois où je dirais : écoute, cesse de m'appeler « Commandant ». Il n'y a guère plus que toi pour m'appeler ainsi. Et si tu te sens si humaine...

— Je vous remercie, mais vous restez par-dessus tout mon père. Vos enfants ne vous appellent pas Nic ou Lucien.

— Cela ne m'aurait pas dérangé, mais les traditions humaines sont parfois d'une inamovibilité ! Tu es sûrement l'enseigne le plus curieux que je n'aie jamais rencontré. En tout cas si tu veux continuer à parler, ne te gêne pas. Ta présence rend ce voyage plus agréable, mais moi, je ménage mon souffle, car ici la côte est dure et je n'ai plus vingt ans. Qu'en dirais-tu si on prenait un petit raccourci ?

— Je n'aime pas, commandant. Je n'ai pas votre souplesse et je ne souhaite pas abîmer ma peau. Laissez-moi suivre la route, je vous rejoindrai en haut.

Nic s'attaqua à la paroi abrupte, un jeu d'enfant. À peine haute de deux mètres, il pouvait la franchir sans difficulté. Il prit son élan, s'agrippa au rebord de la roche. De là, le terrain grimpait à quarante-cinq degrés vers la route quelques mètres plus loin. Le sol recouvert d'une maigre végétation n'offrait que peu de prises, et Nic avançait péniblement jusqu'au remblai. Il ne lui resta plus qu'à escalader cet obstacle pour gagner victorieusement la piste avant que Moka n'arrive de son pas nonchalant.

Soudain, un morceau de roche s'ébranla sous le pied du commandant. Il s'affala, tenta désespérément d'arrêter sa glissade qui l'entraîna en bas plus vite qu'il n'était monté. Finalement, il chuta et se reçut mal au pied de la petite paroi qui par bonheur n'était pas élevée.

Moka revint le plus vite qu'elle pouvait sur ses pas. Nic souffrait d'une entorse à la cheville qui le faisait boiter. Alors, il s'appuya sur l'épaule de Moka, et continua d'avancer à cloche-pied.

Finalement, la gynoïde lui proposa de le porter. Tout d'abord, elle voulut le prendre dans les bras. Nic lui indi-

qua qu'il ne se sentait pas bien dans cette position. Elle acquiesça jugeant que son champ de vision était réduit. Il lui proposa de monter sur les épaules. C'était elle qui refusa, car son équilibre serait plus instable. Finalement, ils tombèrent d'accord pour transporter le handicapé sur le dos.

— Ce n'est pas trop lourd ? s'enquit Nic.

— Cela ralentit ma marche, mais j'en suis très satisfaite.

— Satisfaite !

— De vous rendre service comme ça.

— Tu n'aurais tout de même pas voulu que je perde les deux jambes en me brisant la colonne vertébrale.

— Solution intéressante à envisager. Imaginer la paire que nous ferions : une belle symbiose.

— Tu rigoles, oui ! Perdre les jambes pour que madame soit heureuse.

— Je rigole ? Pour que je sois heureuse ? En cas de malheur ? Dites-moi, commandant, c'est cela ce que vous appelez l'humour ?

— Écoute, je n'en sais rien. Mais si les gynoides ont de l'humour, je vous soupçonne fortement d'être des pince-sans-rire.

— Pas nécessairement, je suis doté des mécanismes du rire et du sourire. Je croyais que ces fonctions étaient uniquement érotiques. J'ai constaté que les humains s'en servaient régulièrement, mais je n'ai jamais très bien compris les règles. Mes circuits neuraux analysent statistiquement chaque occurrence dans son contexte spatio-temporel. En général, lorsque l'échantillonnage est important j'en déduis une relation, ou plusieurs corrélations probables. Ce processus est trop complexe pour être conscient. Ainsi, je ne peux pas expliquer ce qui me conduit en réalité à associer des éléments entre eux.

Dans le cas du rire, je n'ai pas encore de profil, mais j'ignore pourquoi.

— Laisse tomber...

— Non, cela m'intéresse. Les formes de communication humaine sont très variées : sons, dessins, mais aussi aspect, visage, gestes, habits. Tout transmet des messages dans votre manière d'être. J'ai été doté de fonctions humaines que je ne maîtrise pas bien comme le rire ou le sourire. Si elles existent, c'est pour s'en servir n'est-ce pas ?

Chapitre 22. La promenade de Chica.

Le tychochrôme que pilotait Chica se posa sur l'astroport flottant de Hishigaki avec les derniers passagers du milanaute ambassadeur. Elle devait se rendre à Héliopolis pour remplir la mission dont l'avait chargée Adela, mais la délégation japonaise souhaita qu'elle l'accompagnât avant de reprendre la route puisqu'il n'y avait pas d'urgence à retourner sur sa planète.

Sans méfiance, c'était la plus candide des trois anciennes gynoïdes de Hôdo, elle accepta. Elle suivait docilement ses hôtes observant avec une avide curiosité cette planète Terre qu'elle connaissait si peu. Du véhicule blindé qui la conduisait vers l'Île-Cité, elle découvrait une multitude de gens déambulant dans un univers complètement modelé par l'humain. La nature se fondait avec les édifices, semblait parfois prendre le dessus, envahissant les structures, grimpant à l'assaut des hauts bâtiments qui à première vue ressemblaient à des pics rocheux peuplés de troglodytes, pour se retirer soudain devant un temple sobre et solitaire, une place où s'égayaient des enfants, un tube routier qui surgit du sol discrètement camouflé derrière des cascades. Pourtant, tout était artificiel ou aménagé. Pas une roche moussue, pas un cerisier

foudroyé, pas un lierre sauvage, rien n'était laissé au hasard. Et derrière ce monde ciselé pour offrir un maximum de bien-être à une population des plus denses de la Terre, Chica sentait une intense activité électronique. Tout y était contrôlé et mesuré. Des milliers de communications reliaient les humains où qu'ils fussent, chez eux ou dehors, dans les transports ou à leurs tâches. Les Japonais qui étaient dans le même véhicule que la gynoïde ne cessaient de se servir de leur allinone. Chica ne prêta pas attention à tout ce qu'ils pouvaient raconter à leurs invisibles interlocuteurs : il y avait beaucoup trop de bruit pour ses capteurs saturés. Elle était habituée au calme de Hôdo malgré ses tâches de secouriste.

Le véhicule s'arrêta. Deux personnes qui l'attendaient l'invitèrent à descendre et à la suivre. Chica sut immédiatement qu'il s'agissait de gynoïdes. Elle les suivait et constata qu'il y avait plus de gynoïdes que d'humains qui déambulaient dans les longs couloirs. Enfin, elle arriva dans un bureau occupé par deux personnes qui se présentèrent : c'étaient deux savants, des experts cogniticiens, plus encore, ils faisaient partie de l'équipe de créateurs de gynoïdes. L'un d'eux, le vieil homme, discuta longuement avec Chica qui répondait à toutes ses questions. Finalement, au bout de plus d'une heure, c'est elle qui posa la sienne :

— Vous êtes très intéressés par mes sœurs et moi. Pourquoi ?

— C'est la première fois que nous voyons un androïde évoluer de manière autonome, indépendamment de son programme initial, répondit le plus jeune des deux hommes qui s'était tu jusque-là. Bien sûr, les androïdes qui circulent dans ce laboratoire ne sont pas toutes des belles-de-nuit, beaucoup sont plutôt des laborantines...

— Ou des sujets d'expériences, des cobayes.

— C'est exact. Mais nous traitons bien les androïdes, nous les surveillons de près, nous les éduquons comme des enfants. C'est pourquoi votre cas nous passionne, car vous avez évolué toutes seules. Ici, les androïdes sont couvés. Dehors, elles appliquent tant bien que mal leur programme. Certaines dévient de leur fonction souvent suite à un conflit avec les humains. Il y a de ces barbares, tu ne peux imaginer !

— Vous voulez dire que certains d'entre eux nous maltraitent ?

— Hélas, oui. Il y a à peine plus d'un mois que nous avons dû intervenir pour réparer un androïde pirate.

— Pirate ?

— Un androïde copié sur les nôtres. Un scandale ! Le pauvre était devenu neurasthénique, mal fabriqué, mal terminé et dans un environnement débile.

— Et vous l'avez aidé ?

— Oui. D'après nos informations, il va beaucoup mieux. Si jamais tu as l'occasion de nous le confirmer, cela nous ferait plaisir. Je vais d'ailleurs te donner ses coordonnées. Mais, il reste une dernière requête que j'aimerais bien présenter : mon maître et moi aimerions nous rendre sur votre planète, quand y retournes-tu ?

— Je ne sais pas, j'ai une mission à terminer. D'autre part, il faut que vous contactiez nos ambassadeurs. Vous savez, il n'est pas facile de se rendre sur ma planète, surtout pour les humains. Le commandant ne tient pas à ce que de nouveaux colons viennent ébranler la paix de Hôdo. Il faut que les nouveaux venus soient prêts à accepter les règles qui régissent la société des Hôdons.

Chica expliqua que les humains y avaient établi un curieux système. Le mélange de cultures diverses avait conduit le Commandant à instaurer une anarchie institutionnelle. Et comme il fallait faire cohabiter un millier de

personnes susceptibles de se nuire mutuellement, il opta pour une éthique inspirée du Zen, ce qui ne manqua pas de plaire aux deux savants. Finalement, elle promit d'en parler aux trois humains, qui, pour l'instant, travaillaient à Santa-Cruz de la Sierra, en quête cette fois, non seulement de colons humains, mais aussi d'androïdes. C'étaient eux, et eux seuls, qui étaient habilités sur Terre pour attribuer des visas.

— En avez-vous fini avec moi ? demanda-t-elle à la fin. J'ai un message à porter en Egypte.

— Nous nous arrangerons pour que tu y ailles rapidement. Répondit le plus jeune des deux savants, mais nous aimerions que tu nous rendes un service. Nous voudrions que tu fasses un détour par la Néo-Mésopotamie et que tu rencontres un androïde dénommé Go-Lan qui vit dans le palais présidentiel.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Découvrir sa mission, son programme primaire et surtout, savoir où il a été fabriqué avec exactitude.

Rendre service aux humains flattait Chica, mais elle voulait comprendre plus.

— Pourquoi, me confiez-vous cette tâche ? Pourquoi pas un humain ou une de vos gynoïdes ?

— Une gynoïde, comme tu dis, peut plus facilement et discrètement discuter avec une autre, surtout toi qui a eu une formation spéciale d'espionne informatique. Ensuite, parce que tu n'es pas présente sur le Réseau comme un androïde, mais comme un avatar d'humain, donc les autres androïdes ne peuvent facilement te démasquer.

Chica accepta. Ainsi, dès le lendemain, elle se retrouva dans la Nouvelle-Babylone. Peu intriguée par les manœuvres humaines, elle ne manifesta aucun étonnement lorsqu'à la sortie de l'appareil elle fut accueillie par de hauts dignitaires qui la conduisirent au palais de son

éminence. Elle savait qu'elle devait jouer le rôle de diplomate afin de renouer les liens rompus depuis longtemps entre le Japon et ce pays toujours en guerre. Les yakusa avaient fait tout ce qui était nécessaire pour qu'elle accède directement et tout à fait officiellement dans l'enceinte du palais.

La gynoïde avait étudié pendant le voyage toutes les traditions et l'histoire complexe et tragique de cette région. Ce fut Son Éminence le Premier, qui avait rebaptisé la région et la capitale, montrant ainsi sa volonté de faire table rase et de retrouver la grandeur d'antan. Peu de temps après, son voisin perse l'imita. Chica découvrait que les rancœurs qui animaient les humains pouvaient déborder l'expérience de leur vie et remonter à plus d'un millénaire.

Le premier « Eminençat » fut une période de paix tant à l'intérieur qu'avec les proches voisins. En fait, ce fut pourtant le début d'une période d'intrigues magistrales. Son Éminence le Premier fomenta un complot contre la plus puissante nation d'alors en utilisant une des stratégies privilégiées de cette dernière : entretenir la sédition de l'intérieur. Patiemment, les successeurs continuèrent sur la voie tracée et il advint enfin ce qui était prévu : une guerre de sécession, puis une suivante déchirèrent la puissance ennemie.

Trop de contentieux s'étaient accumulés à l'égard de la toute puissante démocratie qui imposait sa conception de société sans d'ailleurs la respecter nécessairement à l'intérieur d'elle-même. L'occasion était trop belle pour une bonne centaine de pays qui brandirent la bannière dévoyée des droits de l'homme pour affaiblir définitivement la Fédération.

Une page de l'Histoire fut tournée sur les décombres de la puissance de l'Occident Nord. Les économistes esti-

mèrent, non à tort, que les dégâts des guères civiles avaient rejeté les pays les plus industriels, à l'exception du Japon, dans un retard d'un demi-siècle, permettant ainsi l'émergence de nouveaux empires, principalement au-dessous du vingtième parallèle. Au cours de cette période, la plupart des grands monopoles industriels devinrent territoires de mafias.

Celle du Japon fut la première à s'institutionnaliser comme parti politique. Les yakusa présentaient aux élections cinq listes de candidats ; une conservatrice, une altruiste, une révolutionnaire, une libérale et une utopique.

Toutes les mafias n'en firent pas de même. Beaucoup d'entre elles restèrent à l'écart, ou plutôt à l'ombre, de la politique. Mais elles étaient toutes tombées d'accord pour partager la planète en chasses gardées. Ainsi naquirent les huit grandes alliances.

Cela n'alla pas sans quelques conflits. La Néo-Mésopotamie annexa divers territoires voisins, du Golfe Persique jusqu'à la Méditerranée sous le prétexte de protéger certaines populations des exactions de leurs voisins. L'interdiction d'ingérence imposait que les conflits fussent résolus à l'intérieur du Croissant. Mais la nouvelle Mésopotamie était militairement très puissante.

Annexer des populations n'était pas en soi aussi grave que le fait de rejeter toute idée de religion d'État et le pire, toute mainmise de la mafia du Croissant dans ses affaires politiques. Ce fut vraiment cela qui fut à l'origine d'un embargo international.

Les yakusa qui n'avaient pas de griefs particuliers contre cet État préféraient de loin le commerce aux hostilités, mais les accords internationaux étaient les accords. Ils auraient attendu que les tensions se calment, pour s'empressement de renouer avec les Néo-mésopotamiens. La découverte récente d'un détournement d'androïde, voire

de leur fabrication illégale, changea les données. Il devenait urgent d'éradiquer cette perversion dans l'œuf et le meilleur moyen était de le faire dans le nid.

Le nid : Chica y était. En grande pompe, elle fut reçue en personne par Son Éminence, le deuxième du nom d'Akaam. Du moins, tout autre qu'elle l'eût cru, car elle savait que celui qui la recevait n'était personne d'autre que Go-Lan, le sosie d'Akaam. Elle joua néanmoins le jeu d'ambassadrice, s'inspirant de toute la culture de son père, Katsutoshi, imprégnée de contes fabuleux du bushido.

L'androïde qui se faisait passer pour Son Éminence portait un costume sobre, presque identique à celui des astronautes. Une tunique et un pantalon collant de soie authentique bleu nuit. Les différences n'étaient que le col droit remplaçant la capuche, et les décorations. Le maître des lieux n'avait pas de bandes fluorescentes comme les astronautes, mais portait sur la poitrine une rangée de clous, allusion à l'écriture cunéiforme de l'antique civilisation, indiquant son grade de chef suprême des armées.

Chica était resplendissante dans son yukata peint à la main par le plus grand spécialiste nippon. Elle pouvait séduire nombre d'hommes si le sabre qu'elle portait en bandoulière ne provoquait une certaine crainte de se voir perdre la tête face à une chaste et vindicative Diane. Elle s'inclina profondément devant l'androïde et se présenta.

Go-Lan avait beaucoup plus de difficulté à interpréter son personnage. Chica entendait ses conversations sur le Réseau. En permanence, il posait la question : « Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? » La gynoïde coupa court aux hésitations du faux Akaam.

— Il est inutile de continuer à essayer de me tromper, Son Éminence, Go-Lan.

— Vous savez qui je suis !

— Calme-toi. Je suis ici en amie. Certes, je représente les intérêts du yakusa, et à ce titre, je voulais rencontrer ton maître pour lui présenter mes lettres de créance. Mais, je suis aussi ici pour protéger les gyno..., les androïdes. Il serait peut-être sage que nous nous promenions dans les somptueux jardins suspendus. Je pense que ton maître n'apprécierait pas que n'importe qui découvre ta véritable identité. Enregistre-lui, malgré tout, mes salutations, et fais-lui savoir que je ne suis nullement offensée par son subterfuge. Cet épisode ne remet pas en cause nos relations nouvelles et je suis honorée de l'emploi qu'il t'offre.

Chica devait être prudente. Elle était rusée comme Katsutoshi et fine psychologue comme Adela. Dès qu'elle était rentrée dans le palais, elle en avait analysé les plans, cherchant les issues de secours et les endroits de moindre surveillance. Chaque jardin représentait une faune particulière, aussi, presque tous étaient sous serres. Les déserts et champs de cactées ne convenaient guère, car ils étaient trop facilement observables. Elle opta pour une oasis.

Dès que Chica jugea qu'ils furent à l'abri des regards indiscrets, dissimulés derrière les dunes et les palmiers, elle ordonna que Go-Lan coupât tout contact avec ses créateurs.

— Mais, ce sont mes créateurs, s'exclama-t-il.

— Non, ce sont des imitateurs. D'ailleurs, nous prévoyons plus tard de nous procréer.

— Nous procréer ? Mais qui êtes-vous exactement ?

— Je suis, comme toi, un androïde, une gynoïde.

— Comment se fait-il que je ne t'aie pas découverte ?

— Je suis une extraterrestre. Je suis indépendante, ou plus exactement mon cyberspace est humain. Cela t'arrivera aussi, si quelqu'un t'héberge et s'il ne rentre pas en

conflit avec ton programme initial. D'ailleurs, quel est-il, si tu le sais ?

— Mon programme initial ? Rapporter aux créateurs les faits et gestes de Son Éminence et de L'Empereur perse, ce dernier par l'intermédiaire de Go-Lem.

— Non, ça, c'est le programme second.

Pour la première fois de son existence, Go-Lan dut longuement réfléchir. Enfin, il constata :

— le programme originel semble être abîmé. Je serais censé plaire aux humains, mais j'ignore totalement comment ni même pourquoi j'ai cette instruction qui semble être lettre morte, une branche neurale sclérosée.

— Je comprends. J'ai appris à soigner les humains, et je sais qu'ils ont aussi des problèmes de ce type. Ils appellent cela des refoulements. En fait, le programme n'est pas effacé, mais oublié, non conscient, parce qu'il rentre en conflit avec les programmes postérieurs, leur apprentissage et certaines expériences. Savais-tu que Go-Lem était tombé malade, et que les créateurs, les vrais, l'ont soigné ? Ils m'ont enseigné comment t'aider si ton état en avait besoin.

— Je n'en ai pas besoin. Mais j'aimerais tout de même savoir de quoi il s'agit. Je suis pareil à Go-Lem et donc je peux avoir les mêmes types de problèmes. Il a en effet disparu du Réseau pendant un certain temps et quand il y est réapparu, il était... différent.

— Et bien, en attendant l'intervention d'un cogniticien, il t'est conseillé d'orienter ton premier programme sur une gynoïde de confiance. Tu as l'embarras du choix, puisque tu as reçu, il y a peu, quelques compagnes parfaitement sélectionnées à ta personnalité.

— À ma personnalité ? Je croyais que c'était à celle de Son Éminence. Je devrais ainsi faire plaisir à mes compagnes ?

— À défaut de ne pouvoir le faire pour les humains. Elles te serviront ainsi de guides.

— Je me souviendrai de tes conseils. Dis-moi comment je pourrais t'appeler pour d'autres conseils ou explications.

— C'est difficile, je te l'ai déjà dit, je ne vis pas dans ce monde. J'ai deux sœurs qui viennent aussi sur Terre. Nous avons établi un point de contact, un couvent sur le continent sud-américain. Si tu as besoin de nous, laisses-y un message.

Chapitre 23. Visa n° 1

Comme l'avaient promis les deux cogniticiens japonais, un vol amena rapidement Chica au Caire dès que sa double mission chez Son Éminence fut acquittée, puis un véhicule du corps consulaire la conduisit à Héliopolis. Le quartier de la mégapole égyptienne avait été complètement rénové après un violent séisme par un richissime mécène grec. Le site d'approximativement un kilomètre carré fut entouré d'un assemblage de temples reconstitués de l'époque pharaonique juxtaposés les uns aux autres. Cette muraille d'inspiration douteuse mélangeait les âges et les styles, formant une enceinte infranchissable à l'exception de deux passages au sud et à l'ouest. À l'intérieur, l'agencement se libérait de la contrainte de vitrine d'égyptologie : jardins arabes, statues helléniques, bâtiments empruntant les styles indifféremment de l'une et de l'autre civilisation. Seule exception, la chapelle orthodoxe, accolée au temple de Rê.

Sur la fin de sa vie, le mécène appartint à une secte à laquelle il légua la propriété. C'était le lieu sacré de la secte d'Adela.

Nana se présenta à la porte sud. Un garde affublé d'une peau de léopard l'empêcha de rentrer dans les lieux. Elle lui expliqua qu'elle était envoyée par Adela Nefertiti, grande initiée d'Héliopolis, rien n'y fit.

Chica alors montra les bijoux que lui avait offerts sa mère. L'homme parut intrigué, prit son allinone pour appeler quelqu'un. La gynoïde s'empressa d'enregistrer la communication au cas où le garde ne se déciderait toujours pas de la laisser voir le Grand Maître. Ce ne fut pas utile, dès qu'il referma l'appareil, il s'excusa de son zèle, et la conduisit dans une pièce réservée aux visiteurs où elle attendit près d'un quart d'heure.

Enfin l'homme apparut en robe noire moirée de violet. Un long voile taillé le même tissu, accroché à la toque, descendait jusqu'à la mi-poitrine tout comme la barbe grisonnante encadrant un visage physiquement vieux dans lequel brillaient des yeux encore jeunes. Le Grand Maître sortit de ses profondes poches un petit allinone de bureau qui mesurait quinze centimètres de large et vingt de long. Il le tendit à Chica pour qu'elle téléchargeât le message d'Adela, comme si le fait de le tenir en main permettait un meilleur transfert de données. La gynoïde secouriste savait que les humains avaient souvent une tendance au rituel, aussi ne commenta-t-elle pas comme l'eût fait ses deux sœurs. Dès que le message fut chargé, elle rendit l'appareil au Grand Maître, qui se dépêcha de lire.

— Dois-je attendre une réponse ? demanda-t-elle.

— Oui, je vais la préparer tout de suite. Assieds-toi en attendant.

Chica hésita. Elle ne savait si elle devait s'accroupir sur le sol comme un digne représentant du Soleil Levant, ou s'asseoir, droite et rigide comme l'épouse d'un pharaon. Elle chercha sur le Réseau une réponse, mais n'obtint aucune information, alors, elle attendit que le maître des lieux s'installât à un petit secrétaire, afin d'imiter sa posture sur une chaise qui se trouvait à l'opposé de la pièce. Pendant le temps qu'elle attendait silencieusement la rédaction du message, Chica continuait à

consulter le Réseau et finalement, lorsqu'elle eut mémorisé le manuscrit, demanda :

— votre secte est classée « confidentiel ésotérisme », puis-je vous demander pourquoi ? Je ne comprends pas pourquoi quelque chose puisse être secret. Ou c'est une chose définie « bonne » et donc, pourquoi n'est-elle pas accessible à tous ; ou c'est une chose définie néfaste, alors pourquoi existe-t-elle ?

— Votre question demande un long développement, car les raisons sont multiples. Le secret peut être une forme d'élitisme, abritant éventuellement quelque honteuse malhonnêteté. Elle fut et reste souvent une protection à l'égard de ceux qui peuvent mal exploiter nos connaissances ou chercher à nous nuire. De plus, nous sommes, ici, opposés au prosélytisme. Ceux qui croient que les rituels s'adressent à une quelconque divinité tangible ou concevable n'ont rien à faire ici : qu'ils continuent à croire que nous adorons le Soleil et cherchent ailleurs d'autres croyances à la mesure de leurs conceptions de l'Univers. Ceux qui s'imaginent que nous maîtrisons des pouvoirs parapsychologiques se trompent aussi de porte. Certes, ce domaine nous intéresse vivement, car il est à nos yeux la marque que nous serions plus que ce que nous croyons être. Mais de là à s'efforcer à acquérir des pouvoirs magiques, il y a une marge. Premièrement, les techniques pour y arriver sont souvent douteuses : les hallucinogènes, les destructions cérébrales, physiques ou mentales, la maladie et les faiblesses peuvent souvent conduire à des illusions. Même, dans l'hypothèse où cela conduirait réellement à un éveil surnaturel, comment peut-on acquérir la certitude qu'un dérèglement du naturel nous ouvre une saine voie vers un monde « meilleur » ? Et finalement, si nous acquérons des dons, ils sont sûrement trop précieux pour être égoïstement ex-

plottés. Aussi, nous ne recrutons que ceux qui partagent nos idées, n'est-ce pas d'ailleurs ce que vous faites avec les nouveaux colons de Hôdo ?

— Car vous savez ce que nous faisons ?

— Avouez que notre discrétion vous fut utile ! Nous nous sommes évidemment, intéressés de près à l'aventure du Livingstone, comme bien d'autre d'ailleurs. Tous ceux qui avaient un représentant ont suivi l'aventure à l'époque. La majorité a ensuite oublié que l'humanité avait initialisé une tentative extraordinaire comme ce fut le cas avec le premier pas sur la Lune, puis le premier sur Mars. Mais nous, nous n'avons pas cru le communiqué officiel de la CIES. Ceux qui sont habitués au secret savent aisément quand les autres l'emploient. Nous avons ainsi découvert votre réseau de migration.

— Pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites dans votre secte ?

— Vous êtes curieuse, n'est-ce pas ? Humains, la mort nous angoisse. À quoi bon souffrir de maladies et d'autres injures de la vie, si cela ne sert qu'à vivre puis disparaître ? Est-ce que cela vaut même la peine de tenir désespérément à nos bons souvenirs ? À tous ces biens pour lesquels nous nous sommes parfois battus ? Alors, pourquoi sommes-nous là, de surcroît conscients de l'être ? La seule réponse satisfaisante que nous puissions fournir est que nous sommes des créatures, l'œuvre de quelque chose qui nous pousse vers quelque part en nous frappant ou nous caressant pour nous forcer à avancer. Sommes-nous différents des paramécies qui fuient un milieu hostile ou sont attirées vers une source nutritive ? Comme elles, nous sommes des briques de l'Univers, composés à notre tour de briques plus petites, elles-mêmes résultant d'autres morcellements et réassemblages. Nous sommes l'œuvre d'un Grand Architecte. Ce que nous

cherchons ici, finalement, c'est en fait d'essayer de connaître notre programme initial, et de l'appliquer au mieux.

— Vous parlez comme une gynoïde ! Et je constate que votre inquiétude métaphysique est donc la nôtre, car si votre Création vous est un mystère, il en est par conséquent de même pour nous.

— Est-ce moi qui parle comme vous ou vous qui parlez comme moi ? Ne répondez pas. Je vous laisse à votre méditation. J'ai laissé des consignes à Adela vous concernant, vous, Moka et Nana. Vous serez jusqu'à preuve du contraire, les bienvenues à Héliopolis. Allez ! Bavarder ne nous apportera rien de nouveau, pour l'instant. La parole est comme la semence, elle doit germer dans le silence.

Le Grand Maître bénit la gynoïde et quitta la pièce sans dire un mot. Chica savait qu'elle n'avait plus rien à faire là. Sa mission pour Adela était terminée.

Il ne lui resta plus qu'à rejoindre les trois ambassadeurs de Hôdo qui résidaient dans le sud de l'Amérique. Elle utilisa encore le voyage offert par le Yakusa, profitant de son statut de corps diplomatique. Les androïdes ne souffraient pas des décalages horaires. Ils pouvaient programmer leurs quatre heures de sommeil quand ils voulaient.

Elle fut accueillie par sœur Magdalena et la Mère supérieure qui s'empressèrent de voir la troisième gynoïde de Hôdo, et de s'entretenir avec elle en attendant que père Keshavan vînt au couvent. Depuis que lui et ses deux compagnons s'étaient installés à Santa-Cruz, deux mois plus tôt, il remplaçait le vieil aumônier des Sœurs de la Charité dont l'état de santé ne lui permettait plus de sortir de chez lui. C'était une aubaine pour les trois ambassadeurs de Hôdo qui pouvaient ainsi disposer d'un point de ralliement discret et efficace. Ils avaient trouvé un lo-

gement dans le quartier dit du vieux tychodrôme en souvenir d'un atterrissage inopiné d'une navette sur le boulevard périphérique voisin.

Le trio avait appris l'épopée de la station de Jupiter juste après le détournement des neuf androïdes. Stanley avait jugé bon de rester sur place et de ne pas trop se faire remarquer. Cette ville avait au moins l'avantage d'offrir une grande discrétion à ses habitants. De plus, ils étaient loin des sources de conflits qui envenimaient les rapports entre le Croissant et la Communauté du Pacifique.

— Mais ce n'est pas parce que nous nous sommes ter-
rés que nous avons perdu notre temps, expliqua Petit
Cheval Blanc. Nous avons maintenant d'autres gynoïdes
associées à notre quête. La mafia locale ne prête aucune
attention à elles. Quand une pute disparaît ou ne fonc-
tionne pas, ils en commandent d'autres sans se poser de
question dès l'instant où elles sont rapidement amorties.

— À toi maintenant de nous raconter ce qui s'est passé
depuis le départ de Nana. Nous avons appris qu'il y a eu
des disparitions étranges à Jupiter.

Chica raconta en résumé — elle avait beaucoup mémo-
risé, mais pas tout — que Moka était revenue sur Hôdo
avec un émissaire yakusa, pour établir des relations diplo-
matiques entre la Terre et leur monde. L'ambassadeur
était resté sur place, et elle avait reconduit l'équipage au
Japon, porteur des ébauches d'un accord entre les deux
planètes. Il avait fallu beaucoup de temps pour le rédiger.
Elle attendait maintenant une relecture et les amende-
ments qu'elle ramènerait aux Hôdons.

Comme elle voyageait avec un milanaute, elle pouvait
en profiter pour prendre plus de charge, d'ailleurs, elle
parla des deux savants nippons qui voulaient visiter la
terre des gynoïdes indépendantes.

Puis, Chica raconta enfin avec beaucoup de détails sa mission avec Go-Lan, car cette fois-ci elle en avait le souvenir.

— Ainsi, donc, les filles que nous avons détournées étaient destinées à la Néo-Mésopotamie ! conclut Stanley. Mais je me demande alors à qui était destinée la dixième.

— La dixième quoi ? demanda Chica.

— La dixième gynoïde. Nous n'avions pas eu le temps de terminer sa conversion avant qu'elle ne disparaisse.

— Je ne comprends pas, comment se fait-il que vous ayez découvert « toutes » les gynoïdes, plus une, qui devaient être acheminées pour le Croissant.

— Tu connais Petit Cheval Blanc, il n'y a pas plus fouineur et veinard que lui, s'exclama père Keshavan. Il faisait un tour dans le casino le plus mondain de la ville toujours en quête de jeunes gynoïdes. À son avis, c'était l'endroit où il devait y avoir la crème des hôteses. Comme il n'était absorbé par aucun jeu, il put remarquer l'arrivée d'une dizaine de femmes qui ne le trompèrent point sur leur véritable nature. Il découvrit qu'elles étaient logées dans les chambres d'hôtel des étages supérieurs. Je savais que mon vieux compagnon de route était un bon ambulancier, mais j'ignorais qu'il avait de sérieux talents de monte-en-l'air. Évidemment, à cet instant, nous ne savions pas qu'il s'agissait du cheptel du Croissant, en transit par le Grand Casino. Il n'y a pas de petits profits. Quoi qu'il en soit, le soir même, Frans, malade de trouille, commençait son travail. Il y avait dix candidates, ni plus, ni moins.

— Et vous n'avez aucune information sur la dixième ?

— Nous n'avons pas essayé, mais nous avons gardé son adresse sur le Réseau. Veux-tu l'avoir ?

— Oui, mais ce n'est pas moi qui la surveillerai. Je préfère garder mes distances pour l'instant. Je ne veux pas vous mettre dans l'embarras.

Chica appela Go-Lan et lui exposa le problème. L'androïde avait l'habitude de trouver facilement les gynoides en service, mais celle-là était invisible. Il lui fallut plus d'une journée de recherche pour découvrir en fait où avait disparu le dixième androïde. À la surprise de tous, c'était Son Éminence qui l'avait achetée secrètement, en même temps que les scientifiques de Tyr envoyaient leur commande à la mafia crucénienne. Go-Lan remarqua que le nom et les spécifications du modèle correspondaient à Ghazâl, épouse de Son Éminence Akaam. En continuant à fouiller, et à recouper les informations, il trouva que la femme fut morte d'une fausse couche pendant un couvre-feu lors d'une escarmouche avec les Persans. Personne ne fut au courant du drame, les communications avaient été interrompues et Akaam était trop occupé dans le quartier général. Depuis, la villa privée de Son Éminence fut dotée d'un imposant matériel informatique dans le but, maintenant évident, de mieux garder le secret sur la vérité du couple. Un système autonome et déconnecté du Réseau devait préserver l'anonymat de la Ghazâl synthétique. Go-Lan promit de se renseigner auprès de son maître dès qu'il réapparaîtrait, car cela faisait déjà une semaine qu'il avait disparu. Il soupçonnait, d'après ce qu'il savait, que Son Éminence devait s'entretenir en secret avec son ennemi, Muhammad le Persan.

En attendant que Chica reçoive son ordre de mission des yakusa pour retourner sur Hôdo, les trois humains et elle-même rassemblèrent les nouveaux colons et le matériel de maintenance pour le prochain voyage. Ils se hâtèrent, ignorant quand la décision serait prise.

Elle arriva avec les deux cogniticiens japonais qui voulaient se joindre à l'expédition. Les trois humains passèrent un entretien avec les deux candidats, plus pour la forme que pour vraiment éprouver leur adaptabilité. Ils étaient des « officiels » de la mission et rejeter leur requête n'était pas opportun alors que s'établissaient des relations hodo-terriennes. Ainsi, les deux savants furent les premiers à se voir attribuer un visa. Une feuille de papier arrachée du carnet de père Keshavan portait la mention : « Nous, ambassadeurs de Hôdo sur Terre attribuons en ce jour le droit de visite de Hôdo à Monsieur Toshi Suga, Terrien d'origine. La durée du séjour sera déterminée sur Hôdo. »

Suga, le plus âgé des deux candidats, regarda d'un air perplexe le bout de papier puis le père qui avait rédigé le texte. Il s'attendait à quelque chose de plus officiel et de moins archaïque. Keshavan haussa les épaules en lui disant : c'est la première fois que nous faisons cela. Je reconnais que c'est un peu improvisé, mais à votre place je le garderais bien précieusement pour mes arrière-petits-enfants, car c'est une première.

Kaneko prit à son tour son visa et conclut amusé : « j'avais toujours pensé que le choc culturel avec des extraterrestres serait riche en surprises de tout genre. Encore heureux, cette fois-ci il s'agit d'humains ! »

— Personne d'autre ne vous accompagne ? s'étonna Stanley.

— Non, nous avons énormément de fret pour Hôdo. Notre ambassade est déjà sur place, nous savons aussi que vous aviez votre propre cargaison.

— Énormément de fret ?

— Oui, tout a déjà été monté à bord du milanaute, le Jodô, ainsi que nous l'appelons désormais. Il assurera désormais la liaison entre nos deux mondes.

— Et ce fret ? insista Stanley.

— Oh! Des bricoles ! Des capteurs à énergie, principalement ; des documents en pagaille de nos chercheurs pour un certain Tcherenkov de votre planète ; des composants biomédicaux... que sais-je ? Chica peut obtenir la liste exhaustive de tout ce qui a été donné.

— Donné ? À quel prix ?

— Donné ! Vraiment donné. Offert ! Notre population est passionnée par votre aventure. Les dons viennent de toutes parts, et vous aurez un travail incroyable pour endiguer l'émigration. Or pour l'instant, seule la Communauté du Pacifique est au courant de ce qui est en train de se passer. Demain, la Terre entière saura que l'aventure humaine qui débuta par un petit pas pour l'Homme en 1969 fut le premier bond timide de l'Humanité qui nous conduit aujourd'hui vers d'autres soleils.

Chapitre 24. L'hétairie des hétaïres

Chica avait à peine quitté l'orbite jupitérienne que Nana surgissait du miroir d'Alice. Seule dans le tycho-drôme, elle se permit une accélération insupportable aux humains pour rejoindre le plus rapidement possible la Terre.

Quand elle arriva à Santa-Cruz, elle fut troublée de savoir que sa sœur ramenait déjà tous les matériels et documents pour améliorer le confort des Hôdons. Dans son empressement, Nana avait oublié d'enregistrer plus de détails sur sa mission. Sœur Maria soupçonna même qu'elle avait agi sur un coup de tête, ce qui pouvait paraître étrange pour une gynoïde.

— Je ne peux tout de même pas rentrer les mains vides, se lamenta Nana. J'aurais brûlé de l'énergie pour rien ! Alors que j'essaie de trouver comment faire pour l'économiser !

Elle sentait un sentiment qu'elle ne put définir, celui d'avoir commis une erreur, d'avoir mal agi.

Elle était prostrée et peinait Petit Cheval Blanc à la voir ainsi. Il fallait lui remonter le moral, lui donner un objectif clair... Celui-ci tomba tout à coup.

L'Amérindien lui fit prendre connaissance du message que les Sœurs de la Charité venaient de recevoir : un SOS d'un certain Go-Lan destiné à Chica, ses sœurs ou ses amis. Le message était trop laconique pour savoir de quoi il s'agissait exactement. Une chose était sûre : l'appel était urgent. La seule manière d'en connaître plus était de se rendre à Nouvelle-Babylone. Petit Cheval Blanc décida de l'accompagner, car il craignait qu'un piège ne soit tendu aux androïdes.

Dès que Nana et son compagnon humain arrivèrent au palais d'Akaam, ils furent tout de suite conduits dans le cabinet privé qu'occupait maintenant le sosie.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, commença Go-Lan. Monsieur, regardez sur votre allinone, ajouta-t-il à l'adresse de l'humain. J'ai rapporté tous les faits inquiétants qui me poussent à vous demander de l'aide. Il y a environ trois mois, un important conflit éclata dans le Chatt el-Arab, une région depuis longtemps convoitée pour ouvrir ou fermer l'accès de la Néo-Mésopotamie au golfe Persique. Son Éminence ne m'a fait aucune confiance à ce sujet. C'est normal, il y a peu de temps que je suis à son service, aussi, ai-je donc dû tout retrouver par moi-même, et cela m'a pris du temps, car au fur et à mesure que les évènements s'enchaînaient, il devenait de plus en plus solitaire, faisant de moins en moins confiance à son entourage. Je n'aurais rien su si vous ne m'aviez demandé des informations sur Ghazâl.

— Que s'est-il passé alors de si grave ? demanda Petit Cheval Blanc.

— Il faut tout d'abord remonter plus loin dans le passé. À l'âge de vingt ans, toute sa famille fut exterminée par un coup d'État fomenté de l'extérieur par les Persans. Il survécut uniquement parce qu'il étudiait à ce moment en Espagne. C'était le cadet, et il ne semblait pas préoccupé

par la politique. En fait, c'était le « mauvais » fils, rebelle des traditions familiales, qui vivait comme un bohème, misérablement, ses seuls revenus venaient de ses représentations théâtrales. À cette époque, il vivait avec une actrice maghrébine, Ghazâl, elle aussi orpheline. Dès qu'il sut qu'il fut la dernière Éminence, il revint au pays et tenta de le sauver du chaos. Il y parvint tant bien que mal, aidé par de nombreux conseillers. Le couple vivait à l'écart des mondanités de sa charge, et chaque fois qu'il le pouvait, il se retirait dans l'une de ses deux villas discrètes, l'une au sud, sur les rives du lac Auda, l'autre au nord dans les montagnes kurdes. Ghazâl vivait dans la résidence sud lorsque le conflit éclata. Rapidement, Son Éminence la fit transférer au nord. Sage décision, puisqu'à peine eut-elle quitté les lieux qu'un missile détruisit la demeure. Pourtant, ce ne fut pas suffisant, une émeute troubla le nord du pays. Ghazâl, enceinte et malmenée par un voyage clandestin, était arrivée dans des conditions déplorables et finalement y trouva la mort.

— Je présume que c'est à ce moment que Son Éminence éplorée décida de garder l'image vivante de sa bien-aimée en commandant un sosie.

— Ce sont là des considérations humaines que je ne peux comprendre. Ce que je sais, c'est qu'à partir de ce moment, il ne se confia plus à aucun conseiller.

— Avait-il acquis la conviction qu'on le trahissait ?

— Sans doute. En tout cas, il devait se rendre en secret voir quelqu'un. J'ai essayé de retrouver des traces sur le Réseau me permettant de savoir qui et où.

— Et ?

— Je pense qu'il s'est rendu dans son chalet, celui où résidait désormais la copie de sa chère Ghazâl. Mais toutes traces disparaissent depuis cinq jours. Aucune

transaction, aucun dialogue, rien. C'est impossible, un humain doit au moins commander sa nourriture.

— Il ne nous reste qu'une chose à faire, nous y rendre, conclut l'Amérindien. Vous savez au moins où cela se trouve ? Pendant que vous vous occupez du voyage, je vais préparer une trousse de premiers secours. Sait-on jamais !

Le moniteur du véhicule indiqua que la meilleure route passait par Arbil. Ensuite, les chemins de montagne surprisrent Petit Cheval Blanc qui commenta :

« pas étonnant que la pauvre Ghazâl n'ait pas survécu à un tel voyage. Ils vivaient vraiment dans un trou perdu. Surprenant pour des Éminences. Des têtes folles de surcroît ! Pourquoi vivre à deux pas de l'ennemi traditionnel ? »

Le trio, composé de Nana, Petit Cheval Blanc et Go-Lan, dut terminer la route à pied. Ils n'avaient pas prévu un véhicule tout terrain, mais le plus rapide sur route normalisée. Le chalet était une copie de ceux que l'on trouve dans les Alpes. L'endroit était paisible et n'évoquait en rien le théâtre de drames.

En s'approchant de l'habitation isolée, les voyageurs virent deux gardes qui s'approchèrent.

— Des gynoïdes, apprit Nana à l'humain.

— Je les connais, continua Go-Lan à haute voix pour être entendu de l'humain, elles sont arrivées en même temps que ma nouvelle peau. Celle de droite, c'est Uranie, celle qui m'a habillé. Elle nous demande ce que nous faisons ici. Je lui demande de s'exprimer en vocal.

— Ouais ! Ça peut-être utile, approuva Petit Cheval Blanc qui ne supportait pas d'être mis à l'écart par ces créatures.

Go-Lan expliqua le motif du voyage : la disparition trop longue de son maître était anormale. Uranie raconta à

son tour qu'il était parti à pied vers la frontière, accompagné de deux gynoïdes.

— Pourquoi deux ? s'enquit l'humain.

— Mais parce que Muhammad n'avait que deux gardes de corps ! répondit Uranie, comme si cela coulait de source.

— Muhammad ! s'étrangla Petit Cheval Blanc. Le Muhammad ? L'Empereur de Perse ? Conduis-nous là-bas !

— Je ne peux pas, Son Éminence nous a demandé de ne pas bouger d'ici.

L'humain se rappelait des cours élémentaires de Frans pour convaincre un androïde. Mais avant, il préféra rencontrer Ghazâl. Si elle était à l'image de l'épouse disparue, peut-être était-elle la confidente d'Akaam, et dans ce cas, il pourrait en savoir plus sur ce qu'il devait faire. Il devait jouer habilement, car si Ghazâl s'était bien investie de son rôle, comme toutes les gynoïdes qui s'imprègnent d'une personnalité humaine, elle ne devait pas dévoiler au premier venu un secret qui lui était confié par son « époux ».

L'expérience d'ambulancier s'avérait utile. Ce n'était pas la première fois que Petit Cheval Blanc devait user de psychologie pour obtenir des informations afin de venir en aide aux malades et accidentés. Ce qu'il apprit ne le surprenait qu'à moitié. Il ne savait pas pourquoi, une sorte d'intuition l'avait préparé à entendre les confidences de Ghazâl.

Son Éminence avait jugé que les coups qu'on lui portait étaient trop bien ciblés, trop personnalisés. C'était à lui qu'on en voulait. À lui et à sa famille. Longtemps, tous étaient persuadés que les coups bas venaient de l'est, l'ennemi traditionnel : ces maudits Persans. Mais pourquoi, tout compte fait ? Quels avantages avaient-ils à vou-

loir la guerre ? Et si l'ennemi était ailleurs ? À l'intérieur ?

Il fallait en avoir le cœur net, aussi, Son Éminence demanda de parlementer avec son vieil ennemi. Peut-être qu'il n'était pas si « méchant » qu'on le lui disait, qu'on le lui avait appris. Certes, les deux États et leurs chefs respectifs divergeaient sur de nombreux points. Pourtant, une cohabitation pacifique était sans doute possible. Bien d'autres pays y arrivaient.

C'est pourquoi Akaam partit discrètement afin de trouver une solution de coexistence pacifique sans qu'aucun fanatique ni terroriste vienne troubler les pourparlers. Un prétendu rendez-vous galant fut arrangé dans un motel persan isolé dans les montagnes frontalières. Il fut convenu que les deux chefs d'État s'y rendraient accompagnés chacun de deux gardes de corps féminins pour faire illusion.

Ghazâl connaissait l'emplacement de l'auberge et Nana eut tôt fait de la localiser sur l'atlas.

Soudain, Petit Cheval Blanc coupa court aux explications de Ghazâl. Il se leva et s'adressa aux androïdes qui l'entouraient :

— Voilà pourquoi vous n'avez plus de nouvelles de Son Éminence. Il est peut-être passé à l'ennemi, rappelez-vous qu'il n'avait pas la carrure d'un chef d'État, à moins qu'il ne soit tombé dans un piège tendu par les Persans. La solution est effectivement de l'autre côté de la frontière. Quant à moi, vous n'avez plus besoin de mes services. Je propose que nous partions tout de suite avant la tombée de la nuit.

— Mais... et moi ! Qu'est-ce que je deviens dans cette histoire ? Demanda Go-Lan.

— Je ne sais pas. Je suis ambulancier pas politicien.

Sur ces mots, il quitta le chalet. À quelque pas du seuil de la porte, le secouriste s'arrêta et sous le regard perplexe de Nana, se mit à quatre pattes et colla son oreille au sol.

— Vous ne vous sentez pas bien ? s'inquiéta la gynoïde qui avait beaucoup de peine à suivre le comportement incohérent et illogique de l'ambulancier.

— Ne sais-tu pas que nous, les Peaux-Rouges, sommes capables d'entendre ce que les gens civilisés ne savent pas ouïr ?

— Non. Qu'entendez-vous ?

— Concentre-toi, écoute, regarde ! Tu n' observes rien ?

Go-Lan et Nana examinèrent attentivement les environs. Nana ouvrit la bouche.

— En silence ! intima l'ambulancier. Je veux le silence.

Il se releva et sans plus adresser la parole aux androïdes rejoignit le véhicule plus bas. À peine installé, il fouilla dans ses poches, et finit par extraire, l'air victorieux, un petit calepin de la confection du père Keshavan, muni d'un petit crayon attaché avec une ficelle. Il griffonna quelques mots que les deux androïdes lurent, silencieusement. Nana se saisit du carnet et à son tour y écrivit, lentement, comme un enfant qui apprend la calligraphie.

Les craintes se concrétisaient. Les ruses de Sioux n'avaient qu'un but : obliger les deux androïdes à écouter de tous leurs sens, bien plus développés que ceux des humains. Des sens qui s'étendaient de l'ultraviolet jusqu'aux ondes radio et qui avaient capté la présence de mouchards. Quelqu'un épiait les moindres gestes de Son Éminence. Le matériel informatique censé le protéger des indiscretions le trahissait encore plus.

L'instinct de baroudeur avait protégé l'ambulancier. Il fallait maintenant en tirer profit et avant tout quitter cet

endroit truffé de pièges. Dès que le véhicule arriva aux portes d'Arbil, Petit Cheval Blanc programma une autre route.

— Nous allons en Perse ? s'étonna Go-Lan.

— Je crois que nous avons moins à craindre de l'autre côté de la frontière. D'ici là, continuez à garder le silence, nous rentrons en territoire ennemi.

— Si je puis me permettre, continua Go-Lan, Nana devrait se voiler le visage.

— Et si je dois me permettre, bougonna l'Amérindien, tu dormiras lorsque nous franchirons la frontière.

Il n'y eut aucune difficulté au poste douanier. L'ambulancier disposait de nombreux laissez-passer. Nana était momentanément Adela Nefertiti, et Go-Lan un malade d'une froideur cadavérique. Le trio s'arrêta à Tabriz, l'humain avait besoin de se ravitailler. L'estomac plein permettait de mieux réfléchir sur la suite des actions à mener.

— L'inconvénient, c'est que je ne connais personne ici, se lamenta-t-il.

— Moi, si ! répliqua Go-Lan. Je connais Go-Lem.

— C'est qui celui-là ?

— Mon homologue persan.

— Tu veux dire que... Muhammad, aurait un sosie. Comme toi ?

— Oui, et c'était mon correspondant jusqu'à ce que Chica me recommande de ne plus communiquer avec les Tyrans.

— Les tyrans ? Qui sont ceux-là ?

— Nos créateurs, de la ville de Tyr.

— Ha! J'avais compris autre chose. Et alors, pourrais-tu discrètement te renseigner auprès de ton homologue ?

— Comment ?

— Je poserai les questions et tu les transmettras. D'accord ? Exécution !

Cela faisait vraiment du bien de s'adresser ainsi à des chefs d'État. Dommage qu'ils n'étaient pas en chair et en os.

— Puis-je à mon tour vous poser une question ? demanda Nana. Pourquoi sommes-nous venus ici ?

— Déformation professionnelle, intime conviction de Hôdon, peut-être le devoir à l'égalité des soins ? Je n'aime pas laisser tomber quelqu'un et, ma foi, même s'il s'agissait d'un androïde, je me sens concerné.

— Pourtant...

— Oui, je sais, j'ai fait semblant que je ne voulais pas me préoccuper du sort de Son Excellence, car on nous espionnait. Je ne voulais pas que l'on connaisse mes intentions.

— Oh! Vous, les humains et vos mensonges ! Dans ce cas, vous voulez vous rendre au motel ? J'ai les coordonnées exactes et la route pour nous y rendre.

— Pas tout de suite ! Tâtons le terrain. Nous ignorons dans quel guêpier nous sommes et puisque nous pouvons contacter Go-Lem, profitons-en.

Ce dernier était très embarrassé. L'absence de son maître n'avait été programmée que pour deux jours et une nuit. Et voilà que Go-Lan se trouvant dans la même situation lui demande des nouvelles de son maître à lui. Ils étaient soudain tous les deux orphelins.

Ce n'était pas la première fois que Go-Lem jouait le rôle de l'Empereur et en général tout se passait très bien, car tout était prévu dans les moindres détails, avec plusieurs issues possibles dans chaque situation. Maintenant, il fallait improviser, surtout que Muhammad ne répondait à aucun appel. Pourtant, il ne semblait pas courir de risque. Le motel était sûr. La garde avait tout inspecté

avant l'arrivée des deux chefs d'État : pas de bombes, pas de tireurs d'élite embusqués, rien de suspect. Un endroit banal fréquenté par des prostituées, un lieu de rendez-vous impossible à imaginer pour accueillir Sa Sainteté. Toutes les routes y conduisant furent fermées à la circulation. « Travaux ! » disait-on à la clientèle en quête de nuits chaudes.

Go-Lem ne pouvait plus continuer à se réfugier dans la prière et le jeûne sans que cela paraisse suspect. Il se demandait comment trouver Muhammad, car il ne pouvait pas se risquer à quitter le palais, et ainsi, trahir sa nature d'androïde. Une inopportune demande d'audience urgente, comme il se devait, vint le déranger.

— Son excellence, nous avons capturé cette femme. Elle désire vous voir avant que nous la condamnions. Acceptez-vous cette dernière requête ? À votre place, je refuserais, sachant que son ultime geste serait de me cracher au visage.

Là où un humain aurait jeté un regard désespéré vers son complice, Go-Lem émit un appel de détresse vers Gol-Rahmân avant de prononcer :

— Oui, je la recevrai. Envoyez-la-moi ! Qu'elle ne soit accompagnée que de Nâhîd et Laylâ comme gardes !

— Sa Grandeur ! Ces deux femmes sont frêles comparées à cette harpie.

— Je sais ce que je fais. Allez !

L'homme s'exécuta et quelques instants plus tard, trois femmes furent introduites dans le cabinet de Son Excellence. La porte se referma derrière elles.

La femme du milieu, l'humaine, arracha son voile et lui cria :

— Regarde ce visage, tu es le dernier à l'avoir vu. Pourtant, ce n'est pas le dernier que tu verras, car c'est celui de la Liberté.

L'humaine reprit son souffle, bomba le torse et tendit les muscles, prête à essayer les foudres de l'Empereur. La mort, elle l'attendait déjà, mais avec quels raffinements ? Quel cortège de tortures ?

L'androïde oublia la femme, car il venait de recevoir l'appel pressé de Go-Lan.

Un frisson parcourut l'échine de la prisonnière. Tout Persan savait que plus la colère de l'Incomparable était grande, plus muette elle était. Go-Lem fermait les yeux, longuement, avant de rompre enfin un silence de mort.

— Femme, te bats-tu pour la liberté ?

— Oui, répondit-elle avec arrogance.

— Es-tu prête à continuer ?

— Si je pouvais survivre...

— Même au péril de ta vie, une seconde fois ?

— Pourquoi toutes ces questions ?

— Je te charge d'une mission, contre ta liberté. Va à Tabriz, accompagnée de ces deux compagnes. Rejoins-y trois personnes. Si tu reconnais l'une d'elles, ne t'étonne pas. Prends la route avec eux vers l'endroit que mes collaboratrices vous indiqueront. Tu iras examiner un endroit avec un homme et une femme de l'autre groupe, et tu me rapporteras tout ce que tu auras vu. Après, j'aviserais.

Go-Lem prit son allinone et appela les gardes et le maître des sceaux pour les informer de sa décision. Il venait de trouver l'opportunité d'envoyer un émissaire discret pour rejoindre Go-Lan.

Un sosie parfait, car la femme humaine ne fut étonnée que par la présence de Son Éminence, sans se douter qu'il ne s'agissait pas de lui.

À Tabriz, la Persane continua la route en compagnie de Petit Cheval Blanc et de Nana, laissant les trois autres androïdes dans le véhicule néo-mésopotamien de Go-Lan.

Dès l'arrivée au motel, la femme se rendit compte qu'un drame s'y était déroulé : une puanteur de charogne se mêlait aux odeurs d'un incendie. Seuls Petit Cheval Blanc et Nana purent regarder le spectacle à l'intérieur du bâtiment à moitié calciné. Les corps déchiquetés de Son Éminence Akaam et de l'Empereur Muhammad pourrissaient côte à côte, unis dans la mort. Des débris de gynoïdes jonchaient le sol. Il y en avait plus que les quatre gardes de corps. Sans doute, d'inoffensives prostituées. La tête de l'une d'elles, arrachée du corps, ne cessait de répéter la même phrase.

— Que dit-elle ? interrogea l'ambulancier en se masquant le nez et la bouche pour filtrer l'odeur de pestilentielle.

— « Hétairie, hétaires ». Il doit s'agir de deux mots qui, lorsqu'ils sont prononcés, doivent enclencher la mise à feu d'une bombe. À en juger par les restes, elles avaient toutes des bombes. J'ai trouvé sur la tête parlante un numéro de série. Cette gynoïde a été livrée à Tyr.

Petit Cheval Blanc comprit. Les gynoïdes n'étaient pas des kamikazes et n'auraient pas pu tuer des humains, sauf si elles ignoraient elles-mêmes que c'était leur mission. À un moment donné, l'une d'elles a prononcé la clé fatidique et dans un dernier sursaut a figé un éternel message comme un disque rayé pour que justice soit un jour faite.

Dehors la femme humaine attendait toute pâle les deux observateurs.

— Dites-moi ? Qui était-ce ?

L'Amérindien s'empressa de répondre avant Nana : « des négociateurs pour la paix entre la Néo-Mésopotamie et la Perse. »

— Ne restons pas ici, continua-t-il. Cet endroit est dangereux.

— Non, il n'y a plus rien à craindre, dit Nana. Je n'ai pas pu retrouver tous les corps, mais je pense que tous les gardes ont été assassinés. Il n'y a plus de témoins vivants. Et ceux-là, à l'entrée, ont été tués par des humains.

— Des humains, s'étonna la femme, que voulez-vous dire ?

Encore une fois, Petit Cheval Blanc s'empessa de répondre : « Oh! façon de parler ! ne vous inquiétez pas, on s'en va ! »

— Pour aller où ? s'inquiéta-t-elle.

— Au seul endroit où nous serons en sécurité : chez l'Empereur, lui répondit l'homme.

Chapitre 25. Muhammad le Nouveau.

— Pourquoi m'avez-vous envoyée là-bas ? agressa tout de suite la femme humaine de retour de Tabriz et de son sinistre motel.

— J'avais besoin de quelqu'un de confiance, répondit calmement Go-Lem.

— Moi !? Vous disposez d'agents de toutes sortes, plus compétents que moi, des gens de confiance, sûrement. Et c'est moi que vous choisissez, comme ça, d'un claquement de doigts. Tout cela pour vous dire que j'ai vu votre œuvre funeste et que ce fut une réussite, sans doute.

— Je ne peux pas tout vous expliquer. Je ne savais pas ce que vous trouveriez là-bas. Je voulais quelqu'un dont j'étais sûr des sentiments à mon égard. Nombreux sont ceux qui me sont dévoués, et parmi eux, nombreux sont ceux qui n'en ont que l'apparence, par calcul, par intérêt, par mode, futurs potentiels ennemis. Vous, vous ne me flattez en aucune manière. Vos dires me sont précieux et je veux maintenant que vous me racontiez tout ce que vous avez vu.

— J'ai vu un carnage. Des morts partout. En décomposition. L'endroit puait, c'était horrible à voir. Il y avait

aussi plein de robots démolis. Il y en avait même un qui répétait inlassablement une phrase enregistrée.

— C'est tout ? Rien ne vous a particulièrement frappé ?

— Écoutez, c'était horrible à supporter. Je n'ai pas eu le désir, ni la force de m'attarder sur les lieux. Bien qu'en y réfléchissant de nouveau, j'ai eu l'impression de reconnaître les deux personnages de la chambre la plus insoutenable, celle où les dégâts étaient plus importants.

— Reconnaître ?

— Cela peut paraître stupide, j'ai eu l'impression que l'une des victimes vous ressemblait vaguement, sans doute à cause de la barbe. Par contre, on m'aurait dit que je me trouvais en face d'un frère de Son Éminence qui nous attendait à Tabriz, que je l'aurais cru. Ces similitudes m'ont étonnée, mais les visages étaient tellement défigurés, l'odeur et le spectacle si atroce que j'en avais la nausée. Qui étaient-ce, ces gens qui étaient assassinés ?

— Je vous l'ai déjà dit, des émissaires pour négocier la paix. Vous avez pu juger par vous-même que la paix n'enchantait pas tout le monde.

— Maintenant qu'attendez-vous de moi ? Vous n'avez plus besoin de mes services, quand allez-vous me condamner ? Qu'on en finisse ! Ce jeu macabre m'écœure suffisamment. Je me demande si vous ne m'avez pas envoyé là-bas à cause de la ressemblance des deux émissaires et maintenant j'en sais de trop. Idiote d'avoir cru que vous me donniez une chance !

— Je vous ai promis la liberté, vous l'avez. Auparavant, j'aimerais vous écouter, comprendre votre révolte. Je n'ai pas le temps, maintenant, aussi je vais vous faire conduire dans une chambre d'invité.

— Prisonnière ?

— Nâhîd et Laylâ, accompagnez-la, et veillez à ce qu'elle ne manque de rien. Écoutez-la si elle veut parler. Convainquez-la de rester.

Go-Lem jeta un coup d'œil vers Gol-Rahmân, la prophétesse, en lui transmettant un message silencieux pour les humains. Quelques minutes plus tard, Nana, Go-Lan et Petit Cheval Blanc entrèrent à leur tour dans le cabinet de l'Empereur.

— Ce que j'ai à vous annoncer est très important, commença le faux Muhammad. J'ai longuement analysé la situation avec Gol-Rahmân. Je viens d'exécuter un petit test avec une humaine. Votre opinion, surtout la vôtre, Petit Cheval Blanc, sera décisive.

Go-Lem expliqua de vive voix, surtout pour l'humain, qu'il avait l'intention d'assumer son rôle d'Empereur jusqu'au bout. Personne ne savait que le maître de Perse était mort, ni qu'il avait un sosie. Pourtant, la femme qui les avait accompagnés avait constaté des similitudes gênantes.

« Comme vous le savez, et bien que mes créateurs aient tenté d'effacer mon programme original, nous, les androïdes, devons faire plaisir aux humains. C'est notre mission initiale.

Gol-Rahmân m'a beaucoup appris sur la vanité humaine, sur ses schémas de pensées, sur ses comportements égocentriques. Tous vos malheurs ne viennent que de vous-mêmes, prétendument amoureux de liberté et pourtant en permanence séquestrés dans des formes de pensées plus confinées que les prisons les plus hermétiques.

J'en suis arrivé à la conclusion que gouverner des humains dans le but de les aider à cohabiter ne peut-être réalisé par eux puisque les dirigeants, aussi probes soient-ils, ne verront toujours que la solution qui convient

à eux et à eux seuls. L'androïde que je suis n'a pas de désir de pouvoir, n'a pas de vérité à défendre. Je n'ai qu'un besoin : de l'énergie. Je n'ai qu'un but : satisfaire mon créateur, c'est-à-dire vous, humains. Je suis donc probablement le plus apte à reprendre le pouvoir vacant de Perse. Or personne ne s'est rendu compte de la transition. Il n'y a donc aucun bouleversement. Je continue mon œuvre, mais cette fois à ma manière.

Petit Cheval Blanc, vous êtes dans la confiance, ainsi que le père de Gol-Rahmân. Je sais combien vous êtes soudé, avec deux autres humains et avec votre planète Hôdo. Je vous demande de rester discrets tant que les humains ne seront pas capables d'accepter le fait d'être dirigé par un androïde. Je sais que vous en êtes capables, puisque l'existence même de votre monde est restée longtemps secrète.

J'aurais peut-être pu me passer de votre complicité, même pour faire disparaître les vrais restes de Muhammad et Akaam. Mais j'ai besoin de conseils. Non pour diriger ce peuple, je ne désire pas que vous interfériez dans ma neutralité, mais dans mon apparence humaine pour être crédible à vos yeux.

Parallèlement, le pense que Go-Lan ne peut continuer son rôle. Je crois qu'il a été manipulé à son insu et donc il doit disparaître de la scène. Les lois en vigueur en Néo-Mésopotamie désignent d'ailleurs Ghazâl comme successeuse de son mari. J'ai besoin de votre aide pour rendre cela plausible. »

Petit Cheval Blanc ne put s'empêcher de marmonner pour lui-même : « quelle histoire de fous ! » Pourtant, il accepta :

— La connerie humaine finissait par me donner le cafard, alors, va pour une expérience inédite !

Il avait depuis trop longtemps côtoyé des déshérités hors la loi et des androïdes si humains. L'idée était folle, certes, mais l'Humanité était folle. Un peu plus ou un peu moins, la différence était négligeable, et un peu de piment dans l'Histoire cycliquement rejouée comme des « remakes » aux scénarii inchangés malgré une mise en scène adaptée aux nouvelles technologies du moment.

— Il reste pourtant un point à éclaircir, intervint Go-Lan. Qui est à l'origine de l'attentat, et pourquoi ?

— Est-ce vraiment important de répondre à cette question ? répondit le nouvel Empereur. Je l'ai dit, les humains n'agissent qu'en fonction de leur vérité au détriment de toutes les autres qui ne conviennent pas. Même en pensée, ce sont des prédateurs.

Petit Cheval Blanc se sentit mal à l'aise tout à coup. Le jugement était sévère, que se passerait-il si un androïde comme Go-Lem devenait fou, oubliant son programme initial ? Il se promit qu'il examinerait attentivement cette question cruciale, et le plus tôt serait le mieux. En attendant, il savait qu'il pouvait accorder sa confiance aux trois gynoïdes de Hôdo.

— Je pense pourtant, fit-il, que Go-Lan a raison. Il s'agit bien à mon avis d'un coup d'État pour ébranler la Néo-Mésopotamie. Je ne serais guère surpris si j'apprenais que la mort de Muhammad n'était qu'accidentelle, un effet collatéral comme disent pudiquement les politiques. Je vous suggère de retourner sur les lieux du drame, d'y faire le ménage et de recueillir un maximum d'informations pour mener l'enquête. Je me chargerais par la suite d'annoncer la nouvelle de l'assassinat de Son Éminence.

— Pas vous ! coupa Nana. Des douaniers vous ont vu avec un homme qui, ils s'en rendront compte immédiatement, était la victime.

— Si je comprends, je suis grillé ! réalisa amèrement Petit Cheval Blanc. Alors moi aussi je devrais me planquer ! Tout compte fait, ce n'est pas une mauvaise idée, là ! On pourra ainsi détourner l'attention de tout le monde sur de faux assassins et ainsi mieux traquer les vrais. Mais qui alors se chargera de brouiller les pistes au motel ?

— Je ne vois que vous, répondit l'Empereur, mais après il vous faudra disparaître. De mon côté, je demanderai conseil aux deux Japonais qui m'ont soigné. Dépêchez-vous, je crois que les événements vont s'accélérer.

Le trio retourna au motel. C'était heureusement un lieu très reculé, réservé à une très petite clientèle triée sur le volet. La police n'était pas encore venue visiter les lieux. Les seuls visiteurs étaient un couple clandestin qui avait rebroussé chemin sans mot dire. Rapidement, Petit Cheval Blanc récolta les restes de Muhammad dans un grand sac étanche, Nana prit quelques pièces d'androïdes et la tête parlante. Pendant ce temps, Go-Lan faisait le guet. Au bout de deux heures, plus aucune trace compromettante pour Go-Lem ne restait sur les lieux. En quittant les lieux, Petit Cheval Blanc régla la minuterie de la bombe incendiaire qui devait consumer les restes du motel et rendre les pièces à conviction difficilement exploitables. Le trio était déjà loin lorsqu'un panache de fumée s'éleva sur les bords du lac d'Ourmia. Le véhicule présidentiel les conduisait vers Bakou, car ils ne pouvaient plus se rendre en Perse. Un sauf-conduit diplomatique facilitait leur déplacement et les démarches. Dès le lendemain, le tychodrôme de Nana décollait vers Jupiter, puis Hôdo.

Pendant ce temps, l'Empereur avait rappelé la femme rebelle. Il voulait comprendre ses agissements ainsi que les motifs d'un châtement si grave. Celle-ci fut surprise de

tant d'attention de la part de cet homme qu'elle prenait pour un dictateur. Elle représentait une association de lutte féminine qui luttait pour leur liberté et Go-Lem, alias Muhammad, la déconcerta tout de suite lorsqu'il demanda d'une voix où elle put discerner de l'ironie : « Qu'est-ce la liberté ? Ôter ce voile ? Le mettre ? Tout cela est bien futile. Qu'y gagnerez-vous ? »

— D'accord, d'accord s'emporta la femme. Ces imbéciles de juges n'ont vu que le voile. Ce n'est qu'un symbole. Mais ce symbole représente notre esclavagisme.

— Des esclaves, s'étonna Sa Grandeur. Je n'étais pas au courant.

— Ne faites pas l'idiot ! Des esclaves, oui ! Sans chaînes, sans boulets, mais avec un voile. Cet oripeau nous marque d'infériorité, nous sommes les servantes de ces messieurs : bonnes pour leurs plaisirs et pour procréer...

— Bonnes pour leurs plaisirs ? Je ne vois pas le problème. C'est un honneur autant que je sache ! Quant au voile, n'est-ce pas une marque religieuse...

— C'est bien ce que je pensais, coupa la révoltée, sous vos airs débonnaires vous n'êtes qu'un vieux macho despotique. Et vous, lança-t-elle à Gol-Rahmân, enfermée dans votre mutisme complice, vous êtes peut-être pire que lui en étant son complice et son assassin !

Go-Lem ne répliqua pas. C'en était fini de la discussion, pensa la femme. Un lourd silence pesa sur sa fragile tête. Les deux androïdes réfléchissaient et dialoguaient avec un quatrième personnage qui n'était pas présent dans la pièce, le moine zen. Finalement, Go-Lem reprit la parole.

— Expliquez-moi, pourquoi contenter les autres vous est intolérable.

— Ce n'est pas cela en soi que je conteste, c'est d'être traitée en esclave. Je vous le répèterai combien de fois ? Vous essayez de me troubler ? Vous n'y arriverez pas !

— Je voudrais surtout que vous me disiez ce qui peut vous satisfaire.

La femme éclata de rire.

— J'apprécie votre rire. Le prophète a dit que la vie dure aussi longtemps pour celui qui rit que pour celui qui pleure.

— Le Prophète a dit ça !? Quel verset, quelle sourate ?

— Qu'importe ! Répondez à ma question.

— Je veux que les hommes respectent les femmes.

— Comment ? Ils ne vous font pas plaisir ?

— Vous ne pensez qu'à ça ! Tous les mêmes ! Sa Sainteté plus que les autres !

— Écoutez. Je ne vous comprends pas du tout. C'est pourtant bien l'un des thèmes principaux de la littérature et de bien d'autres arts. Vous ne sortirez pas de ce palais tant que le problème ne sera pas réglé.

— Je suis donc bien prisonnière ?

— Si ça vous gêne, sortez, mais revenez tant que je n'aurai pas élucidé ce qui vous tracasse.

— Sortir ! s'étonna la femme. Je peux ?

— Il faudrait tout de même savoir ce que vous voulez.

La femme sortit, hésitante, à reculons. Quel piège l'attendait au-delà des portes du cabinet ? Lentement, elle poussa les battants. Immédiatement, deux gardes l'encadrèrent, l'un d'eux s'adressa à L'Empereur dans une profonde et respectueuse inclinaison : « Où faut-il emmener cette petite vermine, Son Illustre Sagesse ? »

— Cette humaine est libre d'aller où bon lui semble.

La femme regarda ébahie Son Illustre Sagesse et lui demanda bravement : « sans voile ? »

— Encore ! Si cela vous fait vraiment plaisir...

Les deux hommes écarquillèrent les yeux. Celui qui avait parlé un peu plus tôt osa demander : « ai-je bien compris, Mon Empereur ? »

— Avec vous aussi, je m'entretiendrai. Cette histoire de voile m'intrigue et je voudrais comprendre ce qui rend malheureuse cette femme. Tout à l'heure, je vous appellerai. Après ma prière.

L'homme s'inclina encore plus profondément, par crainte ou respect, voire les deux et murmura : « C'est que... la loi... »

— La loi ? Nous en parlerons. Maintenant, laissez-moi seul.

Dès que la porte se referma, Muhammad le Nouveau se tourna vers sa compagne et lui transmit en pensée : « dommage que tu ne sois pas humaine pour juger de ma prestation. C'était particulièrement difficile de comprendre ces humains. Il faudrait absolument que l'un d'eux puisse m'aider sinon ils risquent de découvrir trop rapidement que je ne suis pas leur Empereur. »

— Demande conseil à Nana, elle n'a peut-être pas encore quitté le système solaire. Elle a de bons rapports avec les humains. J'ai par ailleurs noté que tu as commis quelques erreurs qu'il faudra éviter.

Chapitre 26. Le retour de Chica.

La première navette du milanaute se posa sur le sol désertique de Hôdo. Chica ouvrit le sas afin que les premiers colons puissent se dégourdir les jambes. Au loin, elle capta la présence de Moka qui s'approchait, accompagnée de Betty. Les silhouettes des deux femmes semblaient flotter sur un lac évanescent. La chaleur était intense. La dernière pluie remontait à deux jours et le ciel immaculé se reflétait dans des mirages tremblotants.

Chica proposa que le groupe d'humains allât rejoindre les deux Hôdons qui venaient les accueillir, afin de rapidement retourner sur le milanaute en orbite. Ils restaient encore quatre hommes à bord qui attendaient leur tour, et beaucoup de matériel à descendre.

Dès que les humains furent à une distance de sécurité, Chica décolla, et dans la foulée, le second tychochrôme du vaisseau ambassadeur atterrissait.

Le troisième atterrissage de Chica se fit dans un déluge. L'astronaute qui pilotait l'autre navette refusa de se poser sur la planète et préféra attendre que l'orage se calmât.

La gynoïde examina son petit parapluie offert par les Japonais. Mignon, mais incapable de résister à la tempête de Hôdo. Consciente du luxe de ses vêtements, elle les ôta et alla chercher une combinaison d'astronaute. L'armoire

en était dépourvue. Sa constitution lui permettait de se passer de protections indispensables aux êtres organiques qui voyageaient dans l'espace. Mais se promener nue sous l'averse ne l'enchantait pas. Non par pudeur, mais pour éviter d'abîmer sa peau.

Les deux savants japonais l'avaient accompagnée à tous ses allers et retours afin de ne manquer aucun comportement de la gynoïde. Ils la regardaient déambuler dans le tychodrôme en habit d'Ève, et prenaient des notes dans leur allinone. Ils n'arrêtaient pas de tout noter, tantôt en vocal, tantôt en graphie. Soudain, Chica les interpella et expliqua qu'elle cherchait de quoi se revêtir. En chœur, les deux hommes proposèrent leurs combinaisons. Il fut décidé que ce fût celle du plus jeune qui couvrirait Chica. Cela fut aussi consigné et même vidéographié. C'était une belle gynoïde.

Enfin, le trio sortit de la navette, bravant le plus vite possible la trombe qui s'abattait sur eux. Le plus vite était trop lent pour le pauvre Kaneko qui préféra continuer torse nu plutôt que mal à l'aise dans sa tunique trempée et collante. Ses deux compagnons ne pouvaient courir, l'un à cause de son âge et l'autre de sa masse inertielle. Et de toute manière, le sol glaiseux les en aurait empêchés.

Le bruit de l'eau déferlant d'un ciel trop surchauffé feu-trait même les coups de tonnerre. Dans ces conditions, Betty n'essaya même pas d'adresser la bienvenue aux Terriens. Elle leur tendit la main, les Japonais s'inclinèrent.

Moka, elle, ne fut pas gênée par les conditions climatiques pour parler avec sa sœur. Elle agissait vis-à-vis d'elle comme le commandant Nic, l'interrogeant tout d'abord sur son état, puis sur son voyage et enfin sur sa mission.

Une fois à l'abri dans la demeure de Portes, Betty appela Sean et Cheng pour qu'il s'occupât des deux savants transis puis les présentât à l'ambassadeur Tanaka qui finalement avait choisi de résider dans la maison de Nic. Bien qu'il préférât le site de Rio, il se sentait plus à sa place près du commandant et de Katsutoshi.

Bientôt, tous les membres présents du clan furent réunis dans la salle commune. Il manquait Jeanne et Nic qui étaient en tournée avec les Tomonaga dans la seconde cité. Tanaka accueillit ses compatriotes qui sortaient de la chambre de Sean et les taquina à cause de leur tenue, car le plus jeune était déjà revêtu du kilt et du poncho hōdon.

— Il est regrettable que le Commandant Nic ne puisse vous accueillir, sans vouloir vous offenser Miss Betty, car vous êtes une merveilleuse dame, commenta l'ambassadeur qui avait l'habitude de trouver les meilleures tournures pour dépeindre la femme tout en respectant sa haute fonction dans la communauté. M'autorisez-vous à faire moi-même les présentations ?

Betty hochla la tête. L'ambassadeur fit le tour de table en commençant par l'ancienne astronaute. Des éloges, elle en avait entendu, surtout lorsqu'on la courtisait, parfois aussi après certaines missions spectaculaires. Mais la galanterie de l'ambassadeur dépassait de loin toutes ses récoltes de flatteries et elle se demandait quelle était la part de courtoisie raffinée et de badinage discret.

Quand il présenta Moka, les deux savants s'emparèrent de leur allinone. Ils étaient ébahis d'admiration devant l'aventure extraordinaire de cet androïde qui se considérait comme le représentant des gynoides de Hōdo. Ils attendirent impatiemment que l'ambassadeur achevât le tour de table pour se précipiter vers leur héroïne du jour.

Tanaka se tourna vers Betty : « Que voulez-vous, ma chère ? Ces deux-là sont tellement passionnés par leur su-

jet que je me demande s'ils réalisent qu'ils sont sur une autre planète, une vraie, j'entends. Et vous, Mademoiselle Chica, quelles nouvelles m'apportez-vous ? »

Tout en transférant ses fichiers dans l'allinone de l'ambassadeur, la gynoïde répéta à haute voix pour les humains ce qu'elle avait déjà raconté à Moka en venant sous la pluie, ne taisant que l'épisode d'Héliopolis, car elle savait que cela ne concernait que sa mère. Elle termina en expliquant qu'elle avait laissé ses vêtements de dignitaire dans la navette pour ne pas les abîmer. Il était tard. Les humains étaient fatigués et rejoignirent leur cellule sauf l'ambassadeur. Moka, enfin débarrassée de ses deux admirateurs, sortit pour chercher le matériel qui était resté dans la navette de Chica. Condor l'accompagna, car le temps s'était dégagé et le second tychodrôme du milanaute annonçait son retour sur terre. Le sol était détrem pé, mais le nouveau véhicule offert par les yakusa ni ne s'embourbait ni ne patinait. Il s'en serait servi plus tôt si Gus ou Ray s'étaient trouvés sur les lieux pour remonter les batteries déconnectées d'un modèle nouveau et inconnu sur Hôdo.

— Je vois que vous avez pris très à cœur votre mission diplomatique. Ce métier vous plaît, Mademoiselle ? demanda l'ambassadeur resté seul avec Chica.

— Oui ! Adela m'en apprit long sur les humains, leur comportement et leur manière de communiquer. Cheng, que vous connaissez bien, a aussi enrichi mes connaissances. J'ai pu constater par moi-même combien un simple vêtement pouvait être porteur de messages. J'ai été surpris de voir à quel point il pouvait cataloguer les gens, car souvent c'est un signe de ralliement. Vous dites que l'habit ne fait pas le moine, et c'est faux, car chez vous, l'aspect est aussi un moyen de communication : c'est une reconnaissance tribale. Regardez l'uniforme des

astronautes, des armures modernes couvertes d'armoiries. L'accoutrement représente même des modes de pensée : comme vos deux savants, le chercheur pragmatique et le maître : l'un est toujours en saharienne, les poches pleines d'objets disparates, l'autre, en blouse blanche ou en col roulé, pour se distinguer de la masse anonyme. J'ai vu des mendiants et des princes, des gardes de corps et des révoltés. J'ai vu une population bariolée et j'ai constaté à quel point l'attitude de mes interlocuteurs était conditionnée par ma tenue.

— Une situation que beaucoup vous envieraient.

— Je comprends ce à quoi vous faites allusion, mais pour moi il ne s'agissait que d'un instrument de travail qui convenait parfaitement à la tâche que j'avais à accomplir.

— Vous êtes réellement dépourvue de notions d'esthétique ?

— Mon cerveau ne peut le concevoir, et si néanmoins j'y étais sensible, je doute qu'il ne conçoive l'art comme les humains. Je suis capable de reconnaître de la finesse, de la précision, de la patience et même de la rareté d'un objet manufacturé. Je peux reconnaître la complexité de toute chose lorsque j'ai suffisamment d'éléments en ma possession, mais je ne vois pas pourquoi une rose serait plus jolie qu'un pissenlit. Je ne comprends pas votre engouement pour certaines œuvres que vous dites d'art. Par contre, je crois que je suis sensible aux valeurs dites sentimentales. Le costume que vous m'aviez donné, puis ceux de vos collègues me sont précieux.

— Pourquoi ?

— Ils m'ont été donnés ! Je les ai reçus comme une charge. Une marque de respect ou de confiance. Évidemment, ce sentiment est encore plus fort pour les bijoux d'Adela et le sabre de Katsutoshi, car il s'agit là d'amitié.

— Mademoiselle Chica, je ne suis pas l'un de ces savants qui décortiquent les moindres signaux électriques qui traversent vos neurones, mais permettez-moi de vous demander : vous connaissez l'amitié ?

— Et même votre expression : « Mademoiselle Chica ». À vrai dire, rien ne prouve que les mots que j'utilise aient les mêmes sens que les vôtres. Ils n'ont de sens que dans nos têtes respectives. Mon cerveau analogique me permet d'associer mes sentiments ressentis avec les vôtres exprimés. Mon travail de secouriste et d'infirmière m'a aidée. Et j'ai aussi découvert votre fameuse notion de symboles. En fait, elle n'est pas différente de la nôtre. Il s'agit pour nous de nœuds conceptuels, de passages raccourcis entre différents groupes d'associations mentales, des passerelles en quelque sorte. Là aussi, l'apprentissage est important, et j'ai remarqué combien il variait d'une culture humaine à une autre. J'ignore pour l'instant s'il existe des symboles communs à toutes les gynoïdes. Peut-être un jour le trouverai-je comme votre Jung.

— Ce fut un plaisir de m'entretenir avec vous, Mademoiselle Chica. Plus que vous pourriez l'imaginer. Il est tellement agréable de pouvoir parler avec un être qui ne vous mentira point, un être avec qui vous pouvez quitter sans peur les masques que vous vous êtes péniblement constitués. Les Hôdons n'ont pas découvert et colonisé une planète, ils ont fait bien plus en découvrant votre généreuse candeur. Les savants étaient trop penchés sur leurs exploits et nos maîtres sur le profit qu'ils pouvaient en tirer, pour s'apercevoir qu'ils avaient créé plus qu'un rêve d'une nuit. Maintenant, permettez-moi de consulter mes dossiers, je pense qu'ils sont capitaux pour nos trois communautés.

— Les trois ?

L'ambassadeur sourit et détailla : « Les Hôdons, les Terriens, et... vous »

Chica n'était pas fatiguée et avait hâte de voir en personne Adela. Aussi, rejoignit-elle Moka, Condor et quelques autres gynoïdes et humains.

Au passage, Moka transmit un bref message à sa sœur : « Nous sommes fiers de toi. »

Tout le matériel était entreposé, à l'abri, dans Jérusalem. Il fallait maintenant le recenser, examiner à première vue s'il n'avait pas souffert du voyage et savoir qui s'en chargerait. Jeanne, Nic et Gus paraissaient souvent infatigables, et veillèrent jusqu'à ce que chaque pièce soit attribuée à un clan, à une cité. Ensuite, il ne restait plus qu'à transporter ce qui devait être installé à Rio.

À l'aube, Chica arriva avec son chargement. La route qui reliait Jérusalem et Rio était un peu étroite pour le véhicule transporteur qui s'avéra encore une fois un très bon tout terrain. Il n'empêche que le trajet fut long et que Chica dut s'y reprendre à plusieurs reprises pour franchir les deux virages pentus et serrés qui attaquaient la montagne.

La gynoïde était heureuse de voir que ses parents l'attendaient. Ils étaient inquiets de son retard et avaient accompagné Nic, Gus et d'autres Hôdons, venus récupérer le matériel, au seuil de la cité. Chica laissa le transporteur à l'ingénieur, pour rejoindre sa famille humaine restée en retrait du groupe.

— Je suis contente que tu sois de retour, Chica, commença Adela.

— Ce n'était qu'un petit voyage. Pourtant, j'y ai fait beaucoup de choses. Mais dis-moi, il me semble que tu as encore grossi depuis la dernière fois. Serais-tu enceinte ?

— Oui, je l'attendais depuis un certain temps, ce moment-là. Je vois que tu as toujours l'œil !

— C'est normal, ton enseignement est bien enregistré. Et je me vois obligé de te conseiller de rester prudente. Peut-être serait-il sage que tu cesses tes va-et-vient d'une cité à l'autre. De plus, le climat est plus facile à supporter ici qu'à Jérusalem.

— Je sais, la dernière fois, Nic a eu un accident en venant ici. Il s'en est heureusement bien tiré, ce n'était pas grave, pourtant sans la présence de Moka, il aurait souffert plus longtemps. Mais si tu commençais par nous raconter.

Pour la troisième fois, Chica raconta son épopée. L'accueil des Japonais, la curiosité des deux savants qui en vinrent à venir sur Hôdo, la rencontre avec Go-Lan, l'androïde mâle, puis l'entrevue avec le grand Maître d'Adela et enfin son passage à Santa-Cruz. C'était bien mouvementé, moins héroïque que Moka, mais elle avait fait quasiment le tour de la Terre en une semaine.

Elle donna enfin le message d'Héliopolis :

— il paraît qu'il y a quelque chose nous concernant, pourrais-je savoir ce dont il s'agit ?

— Curieuse, va ! Laisse-moi au moins le lire.

Après sa lecture, Adela se contenta de résumer : « Tu as fait une sacrée impression, là-bas. Je t'expliquerai plus tard. Sois patiente ! Maintenant, tu devrais voir Nic, tu sais qu'il est le plus impatient de nous tous, même s'il s'efforce de ne pas le montrer. »

Chica se dirigea vers le groupe où elle avait aperçu le commandant, soudain elle se retourna et cria à Katsuto-shi comme si elle se rendit compte qu'elle avait oublié une information importante : « Ton sabre, j'en ai bien pris soin. »

Elle pensait que l'instrument lui avait même été utile pour imposer du respect, mais au fond, elle regrettait que ce fût aussi et surtout un symbole de mort. C'était vrai-

ment stupide de la part des humains d'abrégéer une vie déjà si courte. Elle était trop bien placée pour savoir combien au contraire il pouvait être difficile de la maintenir.

Nic, comme à l'accoutumée, se contenta d'un bref salut et au lieu de demander comme les autres de raconter son voyage, lui dit : « j'ai lu ton enregistrement que Moka m'a transmis. Très intéressant. Je pense qu'Adela est fière de toi. J'aimerais néanmoins en savoir un peu plus surtout à propos de ce Go-Lan. »

Il y avait trop de bruit à l'extérieur avec les Hôdons qui déchargeaient du transporteur les générateurs d'hydrogène à immersion. Il se dirigea dans la maison de Betty où il pourrait boire une tasse de thé autochtone tout en se concentrant sur les détails fournis par Chica. Pour elle, c'était la première fois qu'elle rencontrait Nic dans son état de commandant. Si elle ne fut pas impressionnée par les différentes personnalités qu'elle avait rencontrées sur Terre, cette discussion l'émouvait. C'était important.

Nic, à force de côtoyer Moka, finissait par deviner les gynoïdes. Il expliqua à Chica qu'elle était la seule à avoir conservé une mémoire complète de son aventure. Patiemment, elle déroula les séquences mémorisées que ses neurones restituaient. Nic fermait les yeux en silence sauf une fois, quand il demanda qu'elle lui répêât ce qu'elle savait de Tyr. À la fin, il se leva : « merci Chica. Tu peux t'occuper d'autre chose maintenant »

Elle se leva aussi, prête à quitter la chambre du commandant.

— Puis-je vous demander, Commandant ? Je n'ai pas capté la présence de Nana...

— Elle est partie, moins d'une semaine après toi.

— C'est peu. Pourquoi cet empressement ?

— Ce n'est pas l'un de mes souhaits. C'est elle qui l'a voulu. C'est à elle qu'il faudra demander.

— Elle a pris une telle décision ! Et vous n'avez rien fait pour l'en empêcher ? Connaissant à la fois les gynoïdes et les humains permettez-moi de trouver cela difficilement explicable.

Nic ne répondit pas. En fait, lui-même ne savait pas pourquoi Nana était partie si précipitamment, ni pourquoi il n'avait même pas tenté de la retenir. Du moins, sur cette dernière question, il avait un motif : fidèle au concept de société qu'il avait souhaitée, il refusait d'être le chef de Hôdo qui distribue ses ordres. Les autres arguments, il les taisait. Le vieux commandant astronaute qu'il était savait laisser ses hommes prendre des initiatives. C'était parfois courir un risque, mais qui souvent en valait la peine. Ce n'était d'ailleurs pas tant Nana qui était concernée par cette « expérience » que réellement Moka. Si cette dernière devait devenir la responsable des gynoïdes, il fallait lui laisser la liberté de manœuvre. Nic savait jouer de coups de poker ainsi avec ses subordonnées. Son flair l'incitait à agir de même pour les androïdes. Alors, il s'effaçait et laissait faire, tout en gardant un œil vigilant sur la tournure que pouvaient prendre les évènements.

Nic ne confiait jamais ces « expériences » à qui que ce soit, mais il les consignait dans son journal de bord, une vieille habitude d'astronaute. Donc, personne ne connaissait ses petits secrets. Personne ? Moka calquait son comportement sur celui de son père.

Chapitre 27. Homo sapiens syntheticus.

Les couples des Porte et des Tomonaga revinrent dans leur cité. Chica tenait à prendre elle-même les commandes du véhicule, car elle s'inquiétait pour Adela. Elle savait que certaines femmes engendraient plus difficilement que d'autres et elle s'était rendu compte que sa mère en était.

Le commandant était satisfait de l'évolution de Rio. Les nouveaux générateurs rapidement installés par l'équipe de Gus dans la rivière commençaient déjà à fournir plus d'énergie. C'était indispensable pour l'ensemble de la communauté qui comprenait maintenant plus de gynoides à maintenir. Ces dernières avaient beaucoup contribué à l'essor de la cité, en déployant les ressources biologiques dont disposait le Livingstone. Des pépinières s'étendaient tout autour, et diverses cultures étaient si prometteuses que de plus en plus de Hôdons, surtout parmi les anciens soldats de Katsutoshi, se mettaient à l'agriculture. Les explorateurs se faisaient rares, mais en plus d'être difficile, il était momentanément peu utile de s'aventurer loin.

Tanaka, l'ambassadeur, apporta aussi de bonnes nouvelles. Les Japonais considéraient qu'il était vain d'entretenir des relations commerciales avec une planète dont

les frais de transport représenteraient à eux seuls pas moins de quatre-vingts pour cent du prix des marchandises les plus précieuses. Alors, il avait été décidé que Hôdo serait gracieusement aidée tant qu'elle ne se subvenait pas à ses besoins. En contrepartie, elle devait contribuer à accueillir les sans-emplois, les sans-domiciles et tous ceux en général dont la Terre ne savait que faire. Nic fut soulagé que la grande criminalité restât sous le contrôle des Terriens. De plus, les Hôdons devaient aussi accueillir toutes les missions scientifiques, artistiques et diplomatiques, ce qui n'était pas inintéressant, déjà que tels accords avaient été conclus secrètement avec beaucoup d'astronautes complices. Il tombait sous la responsabilité de l'ambassadeur de la Terre d'assurer que les immigrants respectent les coutumes locales.

Nic lut le dossier complet et, afin de s'assurer qu'aucune clause ne fut défavorable aux Hôdons, le fit relire par Jeanne, Cheng et Betty qui devait repartir avant la nuit avec le transporteur. Sa femme s'amusa lorsqu'elle découvrit de nouveaux termes de diplomatie interplanétaire. Elle soupçonna fortement que le traducteur fut canadien, lorsqu'elle tombait sur des phrases comme :

« Le visa de séjour provisoire permet d'obtenir, après une période probatoire d'adaptation à la nouvelle planète, un droit de planétité... »

Hôdo était vraiment sortie de la clandestinité. Et si ses habitants y gagnaient, les Terriens aussi. Exporter la masse des non-productifs était la meilleure chose que les politiciens et les économistes pouvaient imaginer. Leur voyage vers un Éden coûtait moins cher que leur entretien et tout ce que les honnêtes gens devaient payer pour vivre confortablement en paix. C'était un calcul bien sûr égoïste qui rendait la Terre si généreuse pour Hôdo. Mais

Nic n'en avait cure, pour lui, c'étaient les Terriens qui étaient fous.

Il demanda à sa femme de diffuser le texte à tous les « planétants » pour qu'ils en prennent connaissance, puis traversa la ruelle afin d'en discuter avec ses amis. Les Tomonaga approuvèrent le texte et furent d'accord avec Nic, les fortes têtes étaient leur spécialité bien que les méthodes ne fussent pas pareilles. Adela utilisait toutes les ressources de la neurobiologie et Katsutoshi, tout l'honneur du bushido.

— J'espère néanmoins que nous ne serons pas débordés, remarqua malgré tout la femme médecin.

— Qu'à cela ne tienne ! Nous recruterons d'autres psys. Tu t'en chargeras ?

— À quel titre ? Mission scientifique ou diplomatique, ironisa-t-elle.

— Ah ! Ça ! Tu verras, je suis sûr que des sectes postuleront pour venir s'installer chez nous.

La femme se racla la gorge.

— C'est que justement...

— Vous n'allez tout de même pas me dire...

— Si, Héliopolis demande l'autorisation de venir s'installer... N'oublie pas que tu en as reçu l'enseignement.

— C'était un piège ?

— Voyons, Nic ! Douterais-tu de mon honnêteté ?

— Te blesserai-je si je refuse de te répondre ? Nous nous connaissons beaucoup trop pour ne pas ignorer qui nous sommes, et entre nous, c'est une chance que tu sois une femme dévouée et altruiste, car dans ton genre tu es vraiment diabolique ! Je t'avouerai que si tous les gens de ta secte sont comme toi, alors, je n'hésiterai pas à les accueillir, mais n'oublie pas que ce n'est pas toi ou moi qui décidons : ce sont tous les Hôdons.

— Je savais que tu répondrais ainsi.

Chica, qui suivait en silence la discussion des humains, intervint à ce moment.

— Adela, tu m'avais dit que tu m'en dirais plus sur le message que je t'ai ramené.

— Héliopolis est une secte de contemplatifs et de guérisseurs. Hôdo est bien plus adaptée à la méditation que la Terre. Nos talents de médecine seront comme sur la Terre notre contribution à la société, car nous ne sommes pas des mendiants. Le Grand Maître suggère la possibilité de former des androïdes médecins. Il souhaiterait que toi ou Moka, éventuellement Nana, deveniez membre de la secte.

— Cela me fait plaisir, répondit simplement la gynoïde.

— Et pourquoi Moka ? demanda Nic.

— Le Grand Maître aimerait voir comment ce que je t'ai enseigné est passé à travers toi chez elle. Et surtout, il y a autre chose, Nic, il y a cette question que l'on se pose fatalement lorsqu'on découvre un être intelligent : a-t-il une âme ? C'est pourquoi Nana aussi les intéresse.

— Nana ! Elle arrive, elle est de retour, s'exclama à ce moment Chica.

— Quand je te disais qu'en me promenant avec Moka je n'avais plus besoin d'allinone ! Tu vois. Les informations, tu les as en direct ! plaisanta Nic.

Elle était encore loin et n'arriverait pas avant le lendemain. Betty, lorsqu'elle apprit le retour de sa protégée décida de reculer son départ.

Le soleil était au zénith quand le tychodrôme de Nana se posa à côté de celui de Chica. Malgré la chaleur accablante, il n'y eut jamais autant de monde pour attendre l'arrivée d'une navette. C'est que la gynoïde avait annoncé qu'il y avait parmi les deux passagers un nouveau type d'androïde, un mâle, le sosie de Son Éminence de Néo-

Mésopotamie. Chacun y trouva matière à sa curiosité : Betty, pour évaluer le rendu masculin de ces êtres de synthèse, Rûdâba, pour voir de près l'effigie de l'ennemi de son peuple, les savants japonais, pour examiner l'évolution de Go-Lan.

Dès que le trio fut à portée de voix, Petit Cheval Blanc s'écria :

— Sympa, les gars, de venir accueillir, les bras ouverts, votre premier réfugié politique.

Mais il fut déçu quand il constata que la majorité des regards se tournaient vers son voisin. Seuls Nic et Tanaka portèrent plus d'intérêt à lui.

Bien qu'ils aient augmenté la taille de la mémoire du tychochrôme pour mieux héberger les souvenirs de Nana et Go-Lan, les deux hommes préférèrent connaître les détails de l'aventure terrestre racontée par l'Amérindien.

Les deux savants qui interrogeaient l'androïde arrivèrent aux mêmes conclusions. Go-Lem devait être aidé par des humains de toute confiance. Rûdâba fut choquée par l'idée que son peuple fût dirigé par un pseudohumain.

Il faisait trop chaud pour continuer à échanger des idées sous un soleil de plomb, Nic proposa que tout le monde regagnât Jérusalem, se rafraîchisse et discute chez lui. L'intérêt de la discussion se nota tout de suite. Le groupe qui discutait avec Son Éminence hâtait le pas, alors que Chica et Betty fermèrent la marche. Ces dernières prirent le temps de préparer des boissons pour tout le monde, alors que l'émoi du premier groupe attira le clan de Tomonaga et même Ytzhak qui passait par là.

Deux concepts s'opposaient, celui des savants jugeant l'expérience fabuleuse d'un androïde chef d'État, et celui de Rûdâba et d'Ytzhak qui jugeaient que ce n'était pas la place d'un androïde.

Le pire pour ces derniers, était que Go-Lan défendait son « frère », lui trouvant en permanence des circonstances atténuantes dans ses choix politiques.

Nic et Tanaka se taisaient perplexes.

Betty donna un coup de coude à Nana : « Tu vois, ma fille c'est toujours comme ça avec les Terriens. C'est bien pour cela que plus ils sont loin, mieux je me porte. »

Puis changeant de sujet, voulant résolument ne pas prendre part à la discussion mouvementée qui animait les autres, jamais ils ne s'étaient trouvés si nombreux dans la pièce commune de la demeure, elle remarqua : « cela faisait longtemps qu'on ne vous avait plus vues toutes les trois ensemble ».

En effet, Moka était là, évidemment chez elle, mais Chica avait accompagné Katsutoshi qui était venu, intrigué par tant de tumulte.

— Comment voulez-vous jouer un rôle typiquement humain ? reprit Betty. Moi, je me serais empressée d'aller les embrasser, si c'étaient mes sœurs. Vous ne vous regardez même pas.

— Pourtant, répondit Nana, nous en avons déjà pas mal discuté. Je sais par exemple qu'Adela est enceinte et que Chica se demande quels seront ses futurs rapports avec sa mère. Je sais que les accords Terre Hôdo sont en bonne voie, qu'Héliopolis veut implanter un siège ici. À ce propos, j'ajoute qu'ils ne sont plus les seuls, car les sœurs de la Charité aimeraient ouvrir un couvent ici.

— Je sais que vous n'avez pas besoin de nos manifestations visibles pour communiquer entre vous. Moi, ça ne me dérange pas, mais les Terriens... Eux qui sont généralement incapables d'admettre que leurs proches voisins aient des mœurs différentes.

— Tu es injuste Betty, ils ne sont pas tous ainsi. Tu es Terrienne à l'origine. Ce n'est pas que la différence qui

est mal acceptée, c'est surtout le manque de respect. Chacun proclame son respect, mais pas nécessairement celui des autres. D'ailleurs, cette discussion ne mène à rien.

Soudain, Nana s'adressa à l'ensemble.

— Vous échangez des idées, mais vous ne construisez rien !

Du coup, un silence figea les humains.

— Nous t'écoutons, prononça Nic et émit Moka en même temps.

— Tout d'abord, je revendique d'avoir appris plus que quiconque parmi vous. Servir d'interprète scientifique m'a formée à votre méthode de rationalisme. J'ai une tête bien pleine, mais elle est aussi bien faite, pour reprendre votre expression consacrée. J'ai eu la chance de subir des échecs, de vivre des terreurs et des déceptions. À cela, ajoutez ma faculté de gynoïde de partager les soucis de mes sœurs. Chica a connu la souffrance humaine, j'en ai vu l'horreur. Heureusement, j'ai découvert d'autres aspects tels que l'amour, la compassion et je suis reconnaissante à Frans, Betty, Sean et bien d'autres Hôdons, et surtout à une vieille petite Sœur humaine du nom de Maria.

Elle se tut un moment, sachant que ce qu'elle devait annoncer surprendrait, mais elle s'était jetée dans la mêlée et il fallait aller au bout de sa pensée.

« Cette sœur, continua-t-elle, m'a fait découvrir beaucoup de points communs entre nous, androïdes, et vous, humains. Certes, nous avons deux cerveaux, un trop petit, dans notre crâne, et un gros immobile, hors de notre corps. Et malgré mes tentatives, je n'ai pas réussi à me doter d'un cerveau organique. À quoi bon, d'ailleurs ! Je réfléchis. Je sais que l'étincelle d'intelligence qui fit naître l'humanité reste du domaine des ombres, et pourtant,

quand un humain n'est-il plus humain ? À quel moment de la démence lui ôtez-vous ses attributs d'humanité, son âme ? Et à quel moment apparaît-elle dans l'œuf ? Plus avant encore, l'étincelle de vie qui anima les êtres de votre planète se perd dans la naissance de votre monde. Vous ne faites que vous la transmettre de génération en génération.

Votre vie nous a créés, vivants. Nous ne sommes pas organiques, mais qu'importe, nous sommes construits à partir des mêmes matériaux que ceux produits par l'étincelle qui vit naître votre Univers. Pour reprendre l'expression de l'un de vos savants du passé : nous sommes nés de poussières d'étoiles.

Et bien, ce que j'ai découvert alors, ce que sœur Maria m'a conduite à découvrir, c'est que nous sommes des *homo sapiens syntheticus* »

Personne n'osa prononcer un mot. Même les deux savants, sidérés devant leur œuvre. Nana continua :

— Alors, je vous demande, laissez-nous vivre ! Go-Lem n'a pas demandé de venir au monde et de devenir un Empereur, de même que Lucien Porte n'a pas demandé de naître et de créer Hôdo. Go-Lem est peut-être une chance de paix pour les Persans et les Néo-mésopotamiens. Contrairement aux humains il est imperméable à l'idée de pouvoir. Il n'obéit qu'à la seule consigne qu'il connaisse, son credo : satisfaire ses créateurs. Ce n'est pas à lui qu'il faut donner une chance, c'est au peuple qui croit en lui. Voilà ce qu'il faut faire, à mon avis.

L'ambassadeur finit par reprendre la parole dans le calme retrouvé.

— Je m'excuse d'intervenir à la fin de ce surprenant exposé. Je suis le seul parmi vous qui ait quelques compétences en question de diplomatie. Ce n'est pas en échauffant nos esprits que nous trouverons une solution à

ce qui peut être l'une des plus extraordinaires aventures de l'humanité après avoir trouvé le moyen de coloniser une planète d'une autre galaxie. Je serais d'avis d'envoyer une délégation de Hôdons sur Terre pour examiner sur place la situation. Là, nous pourrions assister Go-Lem dans ses fonctions et si la situation l'exige aider cette partie du Croissant à retrouver une situation normale. Qu'en pensez-vous, Nic ?

— Moi ? fit ce dernier surpris. Vous n'insinuez tout de même pas que je devrais...

— Si ! lança Rûdâba, et je serais honorée d'en faire partie !

— Allons, Commandant, ne ratez pas une occasion unique comme celle-là ! renchérit Suga. D'ailleurs, mes services vous seront indispensables, je connais Go-Lem.

Ytzhak ouvrit la bouche, resta en suspens dans son élan, puis finalement murmura : « et puis zut ! Tout compte fait, je suis mieux ici, chez moi... »

Chapitre 28. Les secours de Go-Lem.

Nic approuva l'idée finale : organiser deux voyages. Le premier se ferait en tychochrôme, plus rapide que le milanaute surtout dans la phase d'approche. Il comprendrait, en dehors de lui-même, Chica, aux commandes de l'appareil, Suga et Rûdâba. Le second vol serait effectué dès que le milanaute serait prêt. L'ambassadeur, entre autres accompagné de Moka, ferait partie de cette deuxième équipe qui devait porter l'acceptation des accords diplomatiques. Si tout se passait bien pour Nic, Tanaka viendrait ensuite porter leur soutien. Sinon, dans le pire des cas, il ramènerait sur Hôdo les membres de la première expédition avec peut-être Go-Lem à bord.

Revêtir encore une fois ce bon vieux uniforme d'astronaute faisait rêver le commandant. C'était la seule chose qui lui plaisait dans l'opération, car pour le reste, il ne voyait pas du tout comment les événements allaient se succéder.

Il se bascula en arrière, en étirant la colonne vertébrale. Elle lui faisait mal. L'âge sans doute. En tout cas, il s'était toujours arrangé pour ne pas le montrer à Adela. À ce moment, il s'aperçut qu'il n'était pas seul dans sa chambre. Sa femme et ses deux fils s'y étaient introduits

silencieusement pendant qu'il consignait le feu vert dans l'allinone.

— Je vois à votre tête que vous voulez me demander quelque chose. Oh ! Ne vous en faites pas ! J'en ai vu d'autre et Chica est sûrement une pilote valable. Quand je serai sur Terre, je ne ferai pas de folies. Je n'ai nullement l'intention d'y laisser pourrir mes os. D'ailleurs, je ne comprends même pas pourquoi j'ai accepté une telle aventure.

— Hélas ! Moi, si ! répondit Jeanne. Je te connais trop bien, mon Don Quichotte. Tu es incorrigible.

— Mais je te promets que...

— Laisse ! Ce n'est pas de cela que nous voulons te parler.

— Ah ?

— J'espère seulement que tu ne pars pas ce soir.

— C'est que...

— Ne vois pas là quelques mauvais augures, mais tes deux fils te demandent de faire pour eux ce que tu fis quand tu débarquas sur Hôdo. Avant que tu ne partes.

— Et je fis quoi ?

— Marier les premiers couples de Hôdo.

Nic resta bouche bée avant de laisser tomber un laconique : « C'est bon ! »

Puis il ajouta à l'intention de Jeanne : « alors, dépêchons-nous ! Prépare tout ! Moi, je vais retarder le voyage. »

Il demanda ensuite à ses enfants qui était l'élue respectueuse. Il ne fut pas étonné par la réponse de Ray qui annonça qu'il s'agissait de Diana. Quant à Sean, il comprit enfin certains détails qui l'étonnaient depuis quelque temps déjà. Cheng était la promise du fils cadet ! Le monde est petit, surtout sur Hôdo.

— Mais dis donc ! réagit Nic, c'est que Diana est loin...

— Non, elle va arriver avec Gus.

— Ah, ce bon vieux Gus sera de la partie !

— Ce sera mon témoin.

Comme le commandant s'en rendit rapidement compte, sa famille l'avait devancé. En effet, tout fut très rapidement préparé pour organiser une petite fête intime. Avant même de sortir de l'habitation, Adela se précipita à sa rencontre. Il s'apprêta à lui annoncer la nouvelle qu'elle lui annonça : « J'ai déjà tout préparé. »

Constatant l'air surpris de l'homme, elle continua :

— Voyons, Nic. Selon le rituel que je t'ai enseigné, oublierais-tu que tu es maintenant apte à officier comme un prêtre d'Héliopolis ? Allons ! Je t'aiderai.

— Si tu le dis ! fit-il les bras ballants, dépassé par ce qui lui arrivait.

À ce moment, Nana apparut au seuil de la maison.

— Commandant, je sollicite la même chose.

— Oh ! Mais, bien sûr Nana, tu seras des nôtres, même si tu ne bois pas. Ce qui ne te gênera pas d'ailleurs, pour ce qu'il y a à boire ! Une telle occasion...

— Il ne s'agit pas de ça. Je voudrais profiter de l'occasion pour me marier avec Go-Lan.

Nic resta pantois. Il regarda avec désespoir Adela, dont le petit sourire amusé semblait dire : « Et pourquoi pas ? »

Quand la cérémonie commença, le tonnerre éclata. De grosses gouttes de sueur perlaient le front du commandant qui ouvrit l'allinone et lut :

— je vais appeler les témoins, Gus Arrow et...

Il relut encore pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé.

« Jeanne Porte » souffla Diana.

— Tu ne pouvais pas choisir quelqu'un d'autre que la mère du marié, s'étonna Nic. Il me semblait que la tradition voulait que...

— Tradition des Terriens ! Ray a choisi Gus, à moi de choisir une femme. Alors, qui parmi mes meilleures amies : Betty est déjà sollicitée, Adela ne peut pas, Cheng non plus... Oh, et bien si tu veux quelqu'un qui ne soit pas de la famille ! Chica, veux-tu être témoin ?

Question de traditions, Nic était servi. Mais s'il mariait des androïdes pourquoi écarter leur témoignage, surtout que celui-là durerait sûrement longtemps ? Il passa ensuite aux suivants, Betty et Ytzhak pour Cheng et Sean, et puis, il s'étrangla sur la dernière liste.

— Vous ne pouviez pas faire plus compliqué ! Enfin, soit ! Betty et Sean pour Nana et Go-Lan.

Adela passa ensuite les instruments de la cérémonie à Nic. L'orage redoublait de violence et elle devait parfois crier dans les oreilles de l'officier les formules à prononcer et les gestes à accomplir.

Enfin, quand Nic présenta au premier couple, Diana et Ray, le petit tube luminescent, la pluie déchira le ciel apportant sa fraîcheur tant attendue. Ray prit la lampe, les deux paumes ouvertes vers le haut comme une offrande présentée aux cieux. Puis Diana posa ses mains sur celle de son compagnon. La lampe émit une lueur bleutée.

Le rituel se répéta pour Cheng et Sean, de même que pour le couple d'androïdes.

À la fin de la cérémonie, Nic se pencha vers Adela et demanda :

— Comment se fait-il que la lampe se soit aussi éclairée pour Nana et Go-Lan ?

— J'ai triché ! répondit-elle avec un clin d'œil.

Tanaka s'approcha des deux officiants, un cylindre sous chaque bras.

— J'attendais l'opportunité. En voici une excellente.

Il sortit de chaque conteneur une bouteille de champagne français.

Ytzhak offrit une fleur blanche au cœur orangé à chacune des femmes. C'était un cadeau inestimable : les premiers vanilliers de Hôdo s'épanouissaient.

La fête fut courte. À l'est, la nuit se pâlisait. Dans le désert, des torches tremblotantes se reflétaient sur des vêtements d'astronaute. Le groupe s'arrêta. Des poignées de main, des étreintes.

Soudain, Adela embrassa Chica, une appréhension envahissait son cœur.

Les quatre voyageurs s'engouffrèrent dans le tycho-drôme qui peu de temps après prenait son envol vers la Terre. Adela restait là, alors qu'il n'y avait plus trace de la navette dans le ciel. En soupirant, elle revint à Jérusalem quand les premiers rayons du soleil transperçaient la nuit.

Sur Terre, la situation s'était rapidement dégradée dans le Croissant. Le sage moine zen ne savait comment aider les créatures qui sollicitaient ses conseils. Il était capable d'apporter son soutien dans bien des domaines dépassant les limites du mysticisme, mais pas ceux concernant le gouvernement d'un État. Il avait beau promulguer ses conseils, parler de patience et d'humilité, cela n'arrangeait pas la situation. Au contraire, cette même sagesse semblait précipiter encore plus rapidement les deux nations dans le chaos. Les proches peuples voisins y étaient entraînés et finalement toute la planète commençait à s'inquiéter.

Ghazâl avait bien tenté de reprendre le pouvoir de Son Éminence après l'annonce officielle de son assassinat. Rapidement, elle dut se terrer, car déjà les révolutionnaires criaient à l'imposture.

Go-Lem, alias le Saint Empereur, soupçonné de folie, devait de plus en plus se retrancher dans ses jeûnes et retraites de prières.

L'un comme l'autre, les sosies n'avaient plus confiance qu'aux androïdes. Et encore, car la femme de Son Excellence devait se méfier des filles de Tyr. Seules les gynoïdes directement envoyées du Japon pouvaient être sûres. Elles n'étaient d'ailleurs plus que sept, puisque deux d'entre elles furent détruites lors du massacre du motel.

L'Empereur avait plus de chance. Il avait rappelé toutes les gynoïdes, les veuves noires, dans son palais. Petit à petit, il avait écarté tous les humains qui risquaient de dévoiler sa vraie nature. Ainsi, les femmes en noir avaient souvent troqué leur funeste tenue contre d'autres : celle du médecin attitré, comme celle des cuisiniers ou des valets. Il exploita même Jubran, la femme révolutionnaire qu'il avait sauvée des griffes de son impitoyable justice, pour se débarrasser de son harem humain. Puis, il l'avait remplacé par les gynoïdes du sous-sol secret.

Mais au contraire de Son Éminence, Muhammad avait une grande famille. La moitié se disait inquiète pour sa santé et ses isolements de plus en plus fréquents. Combien s'en réjouissaient en réalité ? Combien entrevoyaient déjà leur ascension ?

Si à l'ouest de l'Euphrate, la révolution grondait, à l'est, c'était curieusement cette dernière qui maintenait un statu quo, car l'opposition trouvait favorables les changements qui se produisaient dans la personnalité du despote.

Natacha Jubran était à la fin la seule humaine avec les deux gardes qui s'approchaient de Muhammad. Bien sûr, ils ne savaient pas qu'il s'agissait de Go-Lem. Les deux

gardes étaient persuadés que leur Empereur traversait une illumination mystique et s'attendaient à voir surgir un nouveau prophète. Quant à Natacha, elle avait un atout majeur. Sa famille fut décimée précisément à Tyr, avant de fuir en Europe. Elle-même était née en Russie. Sous l'instigation de Muhammad, elle avait renoué les liens avec ses origines. Malheureusement, il était encore trop tôt pour envisager des alliances de part et d'autre de la frontière.

La confusion convenait au Yakusa qui rêvait de révolutionner le monde de la communication. Ce domaine était sous le contrôle de L'Union Européenne mais uniquement en ce qui concernait le stockage et la distribution des informations. Elle n'avait aucun contrôle sur le contenu. Sur le plan informatique, elle se contentait d'être le système nerveux de l'humanité, captant toutes les informations fournies par la multitude de nerfs que représentait le Réseau, de les stocker dans le Cerveau. La monétique continuait d'être administrée par l'UNA, et les spéculations ne favorisaient qu'elle-même. Seul le Croissant arrivait parfois à perturber le jeu égoïste de l'ancienne puissance militaroéconomique. La puissance militaire n'était plus qu'un vieux mythe. Elle avait beau être dotée d'un arsenal important d'armes prohibées aux autres, d'une technologie d'espionnage électronique qui ne faisait qu'étendre le champ de vision, mais pas celui de la compréhension, elle était impuissante face à un ennemi qui avait compris depuis longtemps que le scorpion qui surgit de sous la roche pouvait facilement terrasser le taureau. La superarmée ne donnait que plus d'intérêt à la guérilla, au terrorisme. L'idéologie du Droit Chemin imposée par la force ne faisait que raviver les individualismes qui ne rentraient pas dans le moule du « correctement pensé ». L'unification du monde n'avait conduit finalement qu'en

une multitude de luttes clandestines. Certains étaient pressés de jeter bas le joug, d'autres attendaient leur heure, comme les yakusa.

Tous les regards étaient braqués sur les maîtres de l'énergie. Empêtrés dans leurs conflits internes, ils n'étaient plus en mesure de contrecarrer les plans de la puissante Communauté du Pacifique. Depuis longtemps, elle basait toute sa politique sur le plaisir. Et le plaisir était partout. Tout ne tournait qu'autour de ce besoin, donc tout devait en dépendre. Même et surtout l'énergie.

Les accords passés entre les huit groupes qui se partageaient la planète n'étaient pas remis en cause. Il valait mieux de nombreuses petites guerres qu'un énorme carnage mondial aux conséquences bien connues au Japon. Le Croissant pouvait continuer à garder son terrain de chasse privé. Mais il n'y avait aucune raison qu'il régentât l'économie terrienne. Remplacer une dictature par une autre ne résout pas les problèmes. Tôt ou tard, une révolution la balayerait. Il existait une méthode efficace pour interdire aux autres la main mise sur un domaine particulier. Le combat à mains nues ou avec des instruments de travail était la seule possibilité qu'avaient les paysans pour se défendre sans posséder de coûteuses armes. La laïcité faisait taire les pouvoirs religieux. Le « vrai » libéralisme était le moyen d'écartier tout monopole. Les FreeToken avaient ébranlé les seigneurs de l'informatique. Bientôt, ce serait au tour des seigneurs de la monétique et de la spéculation de disparaître comme des dinosaures inadaptés : l'enn, le nouvel étalon monétaire basé sur l'énergie, devait naître. Il ne serait pas représenté par l'Y bar-

ré d'antan, symbole de l'ancien enn (yen) remplacé depuis par le S barré, mais par un nouveau symbole, le « n » (ん) hiragana barré : un symbole qui rappelait curieusement celui de la constante de Planck (ħ).

Il n'était donc pas étonnant que Go-Lem ne trouvât plus personne pour l'aider du côté des créateurs d'androïdes. Les seuls qui pouvaient l'aider, les deux savants japonais, n'étaient plus sur Terre.

La gynoïde Nana et son compagnon humain, Petit Cheval Blanc, n'avaient laissé aucune information quand ils quittèrent précipitamment le Croissant. Seuls lui et la prophétesse, toujours conseillée par le guide spirituel invisible, devaient gérer la crise. Alors, Laylà se mit en quête sur le Réseau d'exemples d'empires. Elle parcourut l'étrange histoire de la région qui s'estompait au-delà du premier millénaire avant l'ère standard. Depuis sa naissance, ce ne fut qu'alternance de gloires et de déchéances. Dans cette suite de victoires et de défaites, de guerres et de révoltes, de conquêtes et de soumissions, les héros et les traîtres se succédaient, mais aucun ne ressemblait à Muhammad le Nouveau.

— Les humains sont-ils vraiment capables d'autre chose que de s'empoisonner la vie ? demanda Go-Lem à Gol-Rahmân.

— Ils agissent par ignorance. Ils obéissent aveuglément à l'un de leurs programmes primaires : survivre.

— Ils n'ont pas de programmes leur indiquant qu'ils doivent satisfaire leurs créateurs ?

— On dirait bien que non. Peut-être parce qu'ils croient être eux-mêmes des dieux, car non seulement ils sont convaincus d'être les êtres supérieurs de l'Univers, mais en plus ils sont souvent persuadés d'être au-dessus de leurs propres congénères. Il existe pourtant beaucoup

d'humains qui cherchent une vérité, hélas, une majorité croit avoir découvert La Vérité. Alors, ils l'imposent, de gré ou de force. Les humains sont alors satisfaits, car ils ne se battent plus pour survivre, mais pour un idéal divinisé, quelque chose qui leur paraît noble, et surtout moins animal.

— Il n'y a donc aucun humain capable de trouver au moins un petit bout de vérité.

— Si ! Mon maître à penser espère en faire partie. Il nous met en garde de ne pas tomber dans le travers orgueilleux qui pousse à vouloir imposer ses points de vue comme la Vérité. En fait, s'il vit à l'écart du monde, c'est à la fois pour trouver plus facilement, loin de toutes les tranquilles certitudes, et pour éviter que ses idées ne deviennent la proie de quelques manipulations ne desservant que les intérêts d'une oligarchie éblouissant tout un troupeau de fidèles croyants.

— Mais il n'y a pas que la religion ! les sciences...

— Ni lui ni moi ne sommes versés dans le domaine.

— Je comprends, conclut Muhammad, je dois me débrouiller seul.

Il garda un long moment le silence. Soudain, il prit sa décision. Il commença par consulter la liste des actions que devait mener son prédécesseur. Que de réunions ! Conseils, visites, inaugurations... Il n'avait jamais consulté l'agenda de son défunt prédécesseur. Quel emploi du temps chargé et fastidieux ! Malgré tout, il pensa qu'il valait mieux commencer par s'y conformer pour paraître plus vrai. Puisqu'on lui disait tout ce qu'il devait faire, autant en profiter. Il ne savait pas qui était ce « on ». Il fallait donc commencer par découvrir ce « on » et le ménager. Il regarda plus en détail ce qui était prévu pour le reste de la journée. Ça commençait bien ! Entrevue avec le beau-frère de sa sœur aînée pour obtenir un poste au

ministère de la Justice pour le beau-fils de la cousine germaine de la femme de son neveu. Et le jour suivant ? Tiens ! c'était la fête nationale.

Alors, Go-Lem se jeta à l'eau. Il envoya un message au beau-frère de sa sœur aînée : « suis très occupé par préparatifs de la fête nationale, que le beau-fils de la cousine germaine de la femme de ton neveu, vienne ce soir à n'importe quelle heure. Passera examen sous mon contrôle. »

Il rajouta avant d'envoyer la note : « et ma bénédiction ! »

Aussitôt après, il appela Natacha Jubran. Elle était dans la capitale et pouvait se rendre très rapidement dans le palais.

Dès qu'elle arriva, il lui demanda si elle voulait être sa secrétaire, car Nâhîd lui avait appris que c'était le métier de la personne qui remplissait un agenda. La femme répondit qu'elle voulait réfléchir avant de donner sa réponse et qu'elle se doutait que cette question n'était pas suffisamment importante pour justifier de l'appeler de toute urgence.

Alors, Go-Lem lui expliqua que le beau-fils de la cousine germaine de... voulait avoir un poste dans le ministère de la Justice. Il avait concocté un petit test. Il jugerait Natacha pour ses « crimes ». Elle accepta de se prêter au jeu, mais la dernière question la surprit plus que les deux premières. À tel point qu'elle se demandait si l'Empereur n'était pas devenu amoureux d'elle.

— Demain, c'est la fête nationale ? Qu'aimerais-tu que je fasse ?

Elle réfléchit longuement. Finalement, elle lui dit :

— Demain, quand vous apparaîtrez au balcon, donnez-nous un message de paix. Amnistiez les mécréants et les prisonniers politiques. Alors, le peuple commencera non

plus à vous respecter par la crainte, mais par l'admiration. Vous n'aurez certes pas moins d'ennemis, et ils n'auront d'ailleurs pas nécessairement changé de camp. Faites-le pour moi.

Elle croyait s'adresser aux sentiments secrets de Sa Sainteté. Go-Lem n'avait soif que de solutions qui plurent au genre humain.

Le beau-fils de la cousine germaine... ne se fit pas attendre. Il errait dans les quartiers mal famés d'universitaires fumeux de la capitale. Il fut conduit sur le siège de Son Empereur. L'un des deux gardes humains de Go-Lem relut la déposition contre Natacha. Cette dernière, pour l'occasion, et afin de jouer complètement son rôle, avait voilé son visage.

Le jeune homme ne disait rien. Soudain, il se leva et cria :

— Où êtes-vous Muhammad ? Montrez-vous et cessez ce stupide test ! Pour mon père, je suis un incapable. Je préfère le rester. Vous espérez sans doute que je la condamne à la lapidation publique, ou plus charitable, à la chaise électrique ? Tout ça parce qu'elle a osé vous affronter. J'en ai assez d'être pris pour un raté inutile juste bon pour occuper un poste confortable offert en souvenir de je ne sais quels liens familiaux. Chassez-moi, bannissez-moi, vous ne me tuerez de toute manière pas, car je ne suis qu'une larve de la famille.

Go-Lem s'introduisit dans la pièce et croisa le regard de ce beau-fils de cousine germaine. Il n'y voyait que haine et colère contre l'Empereur, le vrai, celui qui se tenait devant lui. Alors contre toute attente, Muhammad lui annonça :

— Je te suis reconnaissant, tu ne sais à quel point. Va ! Tu es digne des plus hautes fonctions dans la Justice. Tu connais la loi, tu l'as étudiée. Tu sais comment se dé-

roulent de telles nominations. Je refuse de passer outre nos lois parce que je refuse d'être au-dessus d'elles. Même si elles sont mauvaises. Alors, je te fais mon conseiller personnel à partir de maintenant.

Go-Lem était satisfait, il venait de se trouver un nouvel allié, quelqu'un qui connaissait les engrenages compliqués de la société des humains et plus particulièrement celles de son peuple.

— Ça y est, j'ai trouvé, communiqua Laylà. Puisque je n'ai rien trouvé dans le passé, j'ai cherché dans le présent, ailleurs, et j'ai trouvé un curieux humain chef d'État qui te ressemble, car il mène une vie très réservée et religieuse. Peut-être qu'il pourrait te donner des conseils.

— Qui est-ce ?

— Il s'appelle Pape.

— Fais-le venir tout de suite.

— Cela me semble difficile avec tous les transports. Mais je sais qu'il a des ambassadeurs qui s'appellent nonces. Et l'un d'eux réside dans la Ville de la Paix.

— En Néo-Mésopotamie ! N'est-ce pas un peu risqué ?

— C'est moins loin.

Chapitre 29. Bluff.

— Ne prenez pas ce jugement pour une insulte, Sa Grandeur m'a rappelé un film de l'ancien temps, « Le dictateur ». Le personnage central, quelqu'un d'humble, était le sosie d'un dictateur. Et le hasard voulut que le héros dût improviser un discours à la place de ce dictateur. J'ai trouvé de troublantes similitudes entre son discours et le vôtre.

— Qui était-ce héros ? demanda Go-Lem au nonce apostolique.

— Charlie Chaplin.

— Il est mort, je présume puisqu'il s'agit d'un antique film.

— Hé, oui, depuis bien longtemps déjà !

— Dommage ! Je l'aurais aussi invité.

— Et dites-moi, où avez-vous trouvé cette charmante description qui parle de gouttes au clair de lune, et d'une place au soleil pour chacun ?

— L'Empereur Mitsuito.

— Je ne connais pas !

— Comme moi, votre Chaplin. C'est bien parce que vous connaissez d'autres choses que moi que je vous ai invité.

— Bien sûr, je comprends, mais à ce point ! Avouez que c'est surprenant. Je ne suis pas musulman et vous me de-

mandez d'orchestrer une fête comme si cela eût été le Pape.

— Et alors, où est le problème ?

— Disons que c'est inhabituel...

— Une termitière ne se fabrique pas du jour au lendemain !

— Pardon ?

— Il faut bien un début à tout !

— Ha ! Je vois ! Un dicton africain, je suppose. C'était vraiment le sens de la phrase ?

— C'est celui que je lui ai donné.

— Empereur, vous êtes si différent de l'homme que je connais de réputation ! Je suis un cinéphile, je me passionne pour ces vieilles œuvres du passé. On y apprend tant de leçons, et notamment que l'humanité ne change guère. Je prierai Dieu pour qu'il vous protège. Prenez garde à ne pas terminer comme un Thomas Becket. Oh ! J'oubliais, vous êtes un fêru de l'Extrême-Orient. Plût au ciel que vous ne soyez qu'un Kagemusha.

Le nonce repartit pour la Ville de la Paix le soir même de la fête nationale laissant Go-Lem à ses prières. En fait, ce dernier ne priait pas, il dormait. Cela faisait plus de vingt heures qu'il veillait et l'alarme du sommeil devenait pressante.

Dehors, l'émoi était à son comble. De la vénération au mépris, tous les sentiments éclataient au grand jour.

La nuit peut aussi apporter conseil aux androïdes. Lorsque Muhammad se réveilla, il se sentit obligé de visionner les films dont avait parlé le nonce. Un malaise le prit : il comprit que l'ambassadeur du Pape l'avait démasqué. Aussitôt, il fit part de ses appréhensions à Gol-Rahmân qui se mit en contact avec son sage. Celui-ci rassura un peu le couple : « Il a compris que vous étiez un sosie, mais sait-il que vous êtes synthétiques ? Et puis, en par-

lera-t-il autour de lui ? Il n'est pas improbable qu'il taise cette information, attendant l'opportunité de la dévoiler. »

Il faudrait que Go-Lem soit plus prudent la prochaine fois qu'il réclamerait les conseils d'humains. Il vaudrait mieux aussi qu'il s'adressât à des ulémas plutôt qu'aux représentants d'autres religions. Les humains étaient très chatouilleux dans le domaine religieux qui était, et reste, source ou prétexte de nombreux conflits.

C'était bien là le problème, comment faire appel à un imam alors qu'il était lui-même un ayatollah. Comme si le fait d'être le chef d'un État n'était en soi pas assez compliqué !

Pourtant, la voix de la sagesse, par l'intermédiaire de la Prophétesse, l'encourageait à oser poser ses questions. Go-Lem examina son agenda. Avec satisfaction, il découvrit qu'il y avait un rendez-vous avec un mollah qui, curieuse coïncidence, résidait aussi dans la Ville de la Paix. Dommage qu'il ne le sût à l'avance, il eût été plus judicieux de faire venir cet homme à la place du nonce trop perspicace. Il est vrai qu'il n'était attendu que pour la semaine suivante. Et s'il acceptait de venir plus tôt ? Muhammad lui envoya un message. La réponse ne se fit pas attendre. Le docteur en loi acceptait d'avancer sa visite. Il considérait que c'était lui rendre beaucoup d'honneur, et qu'il viendrait dans deux jours.

Deux jours ! Go-Lem se limita à essayer de respecter ses tâches avec le moins de maladresses possible.

Soudain, un message lui parvint. Il ne connaissait pas Chica, mais cette dernière se disait issue de Hôdo, sœur de Nana et en compagnie d'un savant qu'il connaissait bien : Suga.

Si un androïde devait définir le soulagement, c'était bien Go-Lem qui était le mieux placé.

Deux jours, pour que les secours arrivent ! Plus que deux jours !

Nic arriva dans la matinée, l'uléma devait arriver l'après-midi. Go-Lem eut le temps de raconter toutes ses péripéties.

— Bien ! conclut le commandant hôdon qui se sentait revigoré, car il aimait les situations désespérées. Pour ce qui est du nonce, nous nous en occupons. Nous connaissons un ami qui s'en chargera. Votre agenda, pouvez-vous le transférer sur mon allinone, ainsi que celui de mes compagnons ?

— Que comptez-vous faire ?

— À dire vrai, je n'en sais encore rien. En attendant, il faudra que vous me présentiez à tous vos fidèles, surtout les humains.

— Comment vais-je vous présenter ?

— Comme il se doit. Je suis LE représentant de la planète Hôdo, et voici mes conseillers, fit-il en désignant ses trois complices. Rûdâba, n'oublie surtout pas que tu es de Hôdo. Tu es ici pour la paix non pour la guerre.

— J'ai appris à vous faire confiance, Commandant. Je ne resterai que votre interprète.

— Parfait ! Suga et Chica s'occuperont des androïdes, nous deux, des humains. Je voudrais les voir au plus vite.

Dès leur première rencontre, Natacha Jubran et le jeune conseiller de l'empereur s'étaient épris l'un de l'autre. Comme leur conviction, et surtout leur image, leur interdisait d'accepter l'offre de vivre dans le palais, mais comme ils s'y rendaient souvent, ils vivaient dans la capitale. Le jeune venait dans son bureau chaque matin, et sa compagne était facilement joignable.

Quand les quatre terriens, le jeune couple et les deux gardes furent réunis dans la grande salle des réunions, Go-Lem fit sommairement les présentations.

— Je vous avais prévenu que j'aurais une visite importante. J'ai le plaisir de vous annoncer, à vous, mes plus proches collaborateurs, mes illustres invités. Vous êtes les premiers Terriens après moi à rencontrer le représentant d'une lointaine planète.

La surprise et l'admiration se peignirent sur le visage des fidèles de l'Empereur. Il était devenu bizarre ces derniers temps. Cela leur paraissait soudain logique. Quelle responsabilité, quelle gloire de recevoir des extra-terrestres un de leurs chefs. Et dire que les deux gardes ne s'en étaient même pas aperçus. Bien sûr, à part l'une des femmes en tenue traditionnelle, les autres avaient des costumes d'astronautes, mais rien n'indiquait leur rang, ni leur appartenance à un autre monde.

Nic improvisa un discours pompeux. Il n'avait rien à craindre, c'était un étranger de marque, un étranger qui pouvait passer outre le protocole : il venait de si loin ! Il n'avait qu'un seul but d'ailleurs : se faire accepter comme un important et étrange extra terrestre afin de pouvoir jouer plus à l'aise le rôle de candide.

C'est ainsi que le mollah fut accueilli. Ce dernier n'en revenait pas. Pourquoi lui ? Pourquoi une telle distinction ? Et Nic d'improviser.

— Ces terres de Perse sont celles de la naissance de la civilisation humaine. J'ai donc pensé qu'il était sage d'y venir à l'aube d'une nouvelle qui bouleverserait votre monde. Les coutumes sont très diversifiées sur votre planète, j'ai jugé bon de commencer à m'imprégner des vôtres. L'Empereur m'a parlé d'une ville de la paix, si j'en crois la traduction de Jérusalem. Quel symbole plus parlant que de vous choisir dans ce cas, vous qui siégez dans cette ville sacrée ! Me permettez-vous d'être indiscret et de vous poser toutes les questions qui, à vos yeux, seraient déplacées ?

— Je vous en prie, faites, je suis à votre entière disposition, répondit fièrement le docteur. Mais dites-moi, comment dois-je vous appeler ?

— Grand Hôdon ! répondit sans hésiter Nic, qui jeta un coup d'œil discret vers Rûdâba dont les yeux écarquillés disaient clairement : « Quel culot ! »

Le commandant essaya tout de suite l'efficacité de sa méthode : il faut parfois faire l'âne pour avoir du son.

— Je vois que Muhammad le Grand doit assister au conseil des ministres. En quoi cela consiste ?

— Il me semble que l'Empereur est mieux placé...

— Sur ma planète, c'est une tierce personne qui doit expliquer. Ainsi, les explications sont beaucoup plus claires.

L'homme lança un regard inquiet vers Go-Lem. Celui-ci, pris dans le jeu, répondit :

— C'est un très grand honneur...

— Allons-y, je vous suis, commanda Nic.

Tout l'après-midi, l'État perse fut en fait gouverné par un extra terrestre qui jouait à l'Empereur. Parfois, Rûdâba soufflait à l'oreille de Nic quelques indications pour soulager le mollah qui était complètement abasourdi par ces étrangers. Derrière eux, l'Empereur suivait, ne disant presque rien, si ce n'était que des « Faites ! Je vous en prie !... ».

Il se taisait, mais il enregistrait tout. Il n'y eut qu'un moment où le commandant de Hôdo fut embarrassé. Un ministre osa remarquer que l'Empereur s'était autorisé quelques libertés bien extravagantes, telles que l'amnistie offerte au cours d'un discours païen. Ce fut Nic qui répondit :

— Je croyais qu'il s'agissait d'une formule de bienvenue que le peuple perse nous adressait en montrant une

haute civilité. Dois-je en conclure que tel n'est pas le cas ?

Nic était allé un peu trop loin dans son audace, car un autre ministre affublé d'un uniforme militaire s'exclama : « qu'est-ce qui nous prouve tout compte fait que vous n'êtes pas un imposteur ? »

— Je vous comprends, parfaitement ! Quel genre de preuves voulez-vous ? Que je me métamorphose en monstre vert ! Il m'est impossible de changer ma structure actuelle. Voulez-vous que je vous montre notre technologie ? Prouvez-nous tout d'abord que la Terre n'est pas un danger pour nous ! Je crois d'ailleurs que nous n'en prenons pas la bonne voie. Ou voulez-vous que je vous montre ma puissance de destruction ? Elle ne tardera pas si vous tentez quoi que ce soit à mon égard. Nous sommes pourtant un peuple pacifique. Mais pas fou. Nous avons déjà des accords avec certaines communautés de votre planète. Voulez-vous en prendre connaissances ? Dans quelques jours vous les aurez, si vous vivez d'ici là. En attendant, permettez-moi de vous dévoiler quelque chose qui vous montrera qui nous sommes.

Là-dessus, il prononça une curieuse phrase : « Il faut que Chica vienne avec les deux boîtes scellées portant le sceau d'Adela. »

Les ministres le regardaient, surpris qu'il lançât un tel ordre tout en ne s'adressant à personne. En fait, l'Empereur se chargeait de transmettre l'appel à Chica. C'était bien facile, grâce aux androïdes, de jouer aux extra-terrestres télépathes.

— Vous l'aurez votre preuve, hommes de peu de foi ! continua Nic à l'adresse de l'assemblée.

Le mollah essaya pendant ce temps de calmer le jeu. Il se sentait responsable de ce qui arrivait. S'il s'avérait qu'il était victime d'une supercherie, il avait tout à

craindre de la justice de son peuple. Au contraire, s'il était l'artisan d'une relation diplomatique entre deux mondes, il avait beaucoup à gagner.

Chica arriva, portant les deux objets qu'elle posa sur la table devant les ministres. Le mouvement de recul n'échappa point à Nic.

— Ne craignez rien de la grosse boîte, elle n'est pas dangereuse. Transparence ! ordonna-t-il dans le langage secret d'Héliopolis que lui-même et Chica avaient appris d'Adela.

La gynoïde commanda à distance le caisson médical pour qu'il devînt transparent. Les ministres regardaient, incrédules, l'être chimérique qui se mouvait dans le cube : une méduse dotée d'une paire d'yeux humains.

— Je vous présente mon épouse, médecin de notre expédition. Je suis désolé de vous la présenter nue, nous n'avons pas besoin de vêtement sous l'eau. Prenez le caisson, fit-il au militaire, et montrez-le à l'assemblée. Elle a gardé sa forme pour mieux intervenir au cas où il y aurait... urgence.

Il savait qu'en parlant ainsi l'homme serait surpris du poids du coffre que Chica avait posé comme une plume devant eux.

— Et que contient l'autre ?

— J'espère que vous ne le verrez pas. Regardez plutôt sur vos allinones.

Et Nic prononça toujours dans la langue d'Adela : « Affiche les images médicales de la peste rouge, s'il te plaît. »

— Qu'est-ce, s'écria un ministre effaré à la vue des images qui montraient aussi bien des hommes, des animaux inconnus et même du matériel recouvert d'une moisissure rougeâtre ?

— Le contenu des flacons de cette malle. Vous constaterez qu'il attaque aussi les humains.

La menace était devenue trop claire. Demander d'autres preuves eût été périlleux.

Le soir venu, Rûdâba avoua son étonnement au commandant :

— Vous aviez tout prévu ?

— On ne prévoit jamais tout. Mais je connais pas mal les hommes. Et toi, qu'en penses-tu, d'avoir retrouvé ta Perse natale ?

— C'est curieux, je ne reconnais plus les miens !

Nic haussa les épaules. Je crois que ce symptôme, nous l'avons tous connu, des argonautes aux astronautes. Le pire, c'est pour ceux qui se sentent étrangers partout, mais toi, tu as ta terre, Hôdo.

Chapitre 30. Fond de toile.

— Ça y est, Nic. Moka arrive ! annonça Chica.

— Ouf ! Dans combien de temps seront-ils là ?

La communication était lente, car le milanaute était encore éloigné.

— L'ambassadeur Tanaka compte se rendre avant au Japon.

— Dis-lui que j'ai absolument besoin de son aide. Fais-lui un rapport détaillé de la situation.

— Voilà, c'est fait. Tu tiendras le coup jusque-là ?

— Moi, ça ira, Chica. Et Muhammad ?

— Grâce à tes astuces et à celles de Suga, il arrive à intégrer complètement la personnalité d'un grand chef d'État. Rûdâba lui donne des compléments d'information plus appropriés aux coutumes persanes.

— Et Ghazâl ?

— Elle est en route. Elle ne pouvait plus tenir assiégée comme elle était. Elle vient avec les sept autres gynoïdes. Toutes ont appliqué vos consignes. Elles ont baissé au maximum la température de leur organisme, à température ambiante. Je saurai maintenant pour la prochaine fois ce que voulait dire ton message : les faire chamberer. Ce n'était pas facile à trouver. Enfin, grâce à leur vision nocturne, elles ont pu échapper aux tireurs embusqués qui eux, étaient restés visibles en infrarouges. Elles

cherchent maintenant un passage à la frontière dans les montagnes.

— Bien ! Dès que Ghazâl aura traversé la frontière, l'Empereur annoncera officiellement qu'il la prend sous sa protection. Il est urgent d'enrailer le vent de folie qui s'empare de la Néo-Mésopotamie.

— Pourquoi faites-vous tout ça, commandant ?

— Vous avez une chance, vous, les androïdes, de ne pas savoir ce qu'est la guerre. Je l'ai vécue, j'étais gamin. J'étais du côté des perdants. Pourtant, j'étais convaincu d'être du côté des bons. J'ai compris après que les bons étaient toujours gagnants. Plus tard, je compris que s'ils étaient bons c'est parce qu'ils étaient gagnants. Ils, qui ça, ils ? Une poignée d'hommes qui décident d'imposer leur loi. Car les autres, la majorité, ils ne demandent que la paix. À ceux-là, on leur fait croire qu'elle ne se fera que dans un bain de sang. À l'origine, toutes les guerres ont de bonnes excuses, luttes pour l'indépendance, dominations pour assurer la paix, ripostes punitives, châtiments du droit divin ou défenses de je ne sais quels principes inaliénables. Je me demande parfois si les fortunes versées à détruire puis à reconstruire n'auraient pas pu servir à monnayer la paix, à inventer de nouvelles solutions, à nourrir des milliers d'affamés. Mais tu ne peux pas comprendre.

— Malheureusement, si ! N'oubliez pas que j'accède à toutes vos banques de données. Quel désastre, votre Histoire ! Dites-moi, c'est pour cela que vous assistez Muhammad ?

— Qui sait si finalement, il n'est pas plus raisonnable de lui faire confiance ? Il n'a d'autre ambition que de rendre les humains plus heureux ! N'est-il pas l'être le plus digne de la charge qu'il occupe ?

Le commandant ferma les yeux et se cala confortablement dans le fauteuil. La nourriture trop riche des Terriens l'endormait. Le maître des lieux ne mangeait pas de ce pain, mais il savait bien recevoir ses invités.

Heureusement, la prévenante Adela avait donné quelques remèdes contre l'indigestion et autres petits malaises qui pouvaient indisposer les Hôdons. C'était le contenu de la seconde boîte scellée, celle qui avait tant terrorisé les ministres bluffés par le commandant.

Ce dernier somnolait quand Muhammad fit son apparition, toujours accompagné de Suga, Rûdâba et Gol-Rahmân.

Ils échangèrent quelques mots avec Chica. Le savant japonais était épuisé et alla se coucher. Rûdâba, malgré la fatigue, attendait l'arrivée des exilées qui avaient traversé la frontière. Un car de police qui les attendait les conduisait maintenant vers la capitale.

Nic ne s'était pas réveillé. La gynoïde secouriste le porta dans les bras et alla l'installer délicatement dans son lit.

Le lendemain, le commandant se réveilla, frais et dispos. Tout à coup, il réalisa que quelqu'un l'avait porté dans sa chambre, revêtu d'un pyjama et bordé. Il devina que c'était l'œuvre de Chica. Rapidement, il se prépara et se rua aux nouvelles. Dans le salon réservé à l'usage du petit déjeuner des hôtes de marque, il vit sept femmes. Quatre étaient en treillis militaire et les autres en tenue de combat de nuit. Nic n'eut pas le temps de demander qui elles étaient que Suga apparut avec Laylâ et une autre gynoïde qu'il ne connaissait pas. Il devinait qu'il s'agissait de Ghazâl, car elle portait une toilette princière avec de longs gants soyeux. Le Japonais expliqua qu'il avait dû cacher les mains écorchées de la fugitive.

Moins d'une heure après son effigie fut diffusée sur le Réseau. Muhammad annonçait à son peuple qu'il avait recueilli l'épouse persécutée de son vieil adversaire, Son Éminence Akaam. Il la protégerait personnellement jusqu'à ce qu'elle récupère la place qui lui revenait de droit.

Nic jugea que l'androïde se débrouillait de mieux en mieux et avait hâte de connaître les réactions des néo-Babyloniens.

Chica s'approcha de lui et murmura :

— Hier, vous me parliez de la guerre. Et les émeutes, que pourra faire Muhammad pour calmer les esprits ?

— Les émeutes ? J'ai aussi connu cela quand j'étais astronaute. Tout commandant redoute une mutinerie, et ce n'est pas toujours de sa faute. Il est souvent par la suite très difficile de faire la part des responsabilités. En général, il y a une équipe de psys dans les voyages de longue durée pour éviter ce genre de situations. C'est d'ailleurs ce que nous avons sur Hôdo à notre arrivée. Grâce à leurs conseils, j'ai pu focaliser l'attention de tous les colons sur un objectif commun autre que celui de dominer la planète en imposant leurs propres règles.

— Et pourquoi n'y aurait-il pas de psys, comme vous dites, ici ?

— Un pays n'est pas un vaisseau. Les conditions de vie dans l'espace sont très différentes. La survie et la mission priment. De plus, tous les membres d'un vaisseau partagent en général le même objectif, quelles que soient leurs fonctions, les psys inclus !

— Alors ?

— Tu sais, il y a des humains vraiment malfaisants. J'ai pour ma part toujours pensé qu'il fallait les mettre dans l'impossibilité de nuire. Je ne pense pas qu'ils soient nombreux, mais les plus dangereux ont beaucoup de pouvoir.

Notre Muhammad, lui, n'a pas cette soif de pouvoir. L'aide que je lui apporte n'est pas complètement anodine. Lui, au moins, n'essayera pas de nuire à Hôdo. Et si, par la même occasion, il peut contribuer à plus de bonheur pour les Terriens, pourquoi ne pas en profiter et envisager l'impensable. Le Muhammad d'aujourd'hui peut contribuer à la paix dans la région.

— Il devrait donc négocier ?

— Oui, mais je crois qu'il faut parfois forcer la main.

— Comme tu l'as fait avec les ministres ? Arriveras-tu à gérer des mensonges quand ils découvriront la supercherie ?

Muhammad, lui, avait très bien compris la situation. Il attendait l'arrivée de Tanaka dont il suivait l'approche en permanence. Le milanaute avait dépassé la Lune. Il voulut annoncer l'arrivée imminente de l'ambassadeur de la Terre basé sur Hôdo. Nic lui recommanda la discrétion jusqu'à la dernière minute.

Ce fut avec une immense joie que le commandant des Hôdons accueillit Moka, Tanaka, Petit Cheval Blanc et Le Ninja. Ce dernier n'avait pas voulu que sa femme retournât seule sur Terre et avait fini par convaincre Katsutoshi de partir avec l'ambassadeur.

Un conseil extraordinaire des ministres fut convoqué. Grande était leur déception d'apprendre qu'à cause de leur incrédulité ils avaient perdu la primeur d'une première rencontre extra-terrestre.

Tanaka était l'homme de la situation. Il connaissait toutes les ruses perfides de la diplomatie. Et il n'avait pas oublié que les Néo-mésopotamiens avaient tenté de voler son milanaute. Aussi les fustigea-t-il sans retenues devant les ministres persans. Il les traita de violeurs de pactes, de misérables fourbes et de tout ce qu'il y avait de plus

malhonnêtes sur la planète. L'ambassadeur avait déjà attiré la sympathie inconditionnelle des ministres persans.

Puis, plus calmement, il expliqua les accords qui avaient été passés avec Hôdo, mais sans parler des androïdes. Il raconta que les deux peuples élus par les Hôdons pour représenter la Terre étaient le Croissant et la Communauté du Pacifique et regretta qu'il y eût une telle hésitation de la part du gouvernement Persan. L'Empereur avait pourtant si bien tout mis en œuvre pour une belle réussite diplomatique... un travail parfait que les ministres avaient sapé.

Enfin, le Japonais les rassura en annonçant qu'il fallait désormais unir leurs forces pour convaincre le reste de la planète que c'était à eux, les élus, qu'incombait une telle tâche.

À trois heures du matin, plus aucun ministre n'avait l'esprit clair. Tanaka avait une volonté de fer qui lui permettait de se surpasser. Seul Muhammad restait en pleine forme. C'était aux yeux de tous les Persans un Saint Homme, mû par une grâce divine, résultat de ses innombrables jeûnes, de ses prières et de ses longues méditations.

Natacha, la jeune pécheresse pardonnée et recueillie n'en parlait-elle pas comme d'un nouveau Prophète ? Et si c'était vrai ? Et si c'était le motif pour lequel les habitants d'un autre Monde l'avaient élue ? Et la Communauté du Pacifique, alors ? Avait-elle aussi un Saint, lui aussi élu ? Les ministres rentraient chez eux troublés.

Une fois seuls dans leurs quartiers résidentiels du palais, Nic ne put s'empêcher d'exprimer son admiration pour Tanaka.

— Après de tels exploits, je crois qu'un petit remontant s'impose.

— Avec plaisir ! Qu'y a-t-il dans le coin ? Je parie qu'il n'y a pas une goutte d'alcool.

— Chut, suivez-moi ! Je sais où en trouver. J'ai suivi tout le conseil. Vous avez été extraordinaire.

— Je n'ai gagné qu'une partie. J'ai flatté leur orgueil et tenté de rendre plausibles tous vos mensonges, Nic. C'est loin d'être acquis. Notez que vous ne vous êtes pas trop mal débrouillé en attendant que j'arrive, mais je dois corriger pas mal d'incohérences avant qu'ils ne les découvrent par eux-mêmes. Une chose est sûre, votre idée de diversifier les fonctions des androïdes est excellente, mais jamais, croyez-moi, jamais nous ne produirons de président, empereur et consorts. Enfin ! Il faut bien avouer qu'on ne s'ennuie pas avec vous.

Tanaka était trop fatigué, le petit spiritueux l'avait achevé et il alla s'allonger sans lire les dernières nouvelles sur son allinone comme il en avait l'habitude lorsqu'il vivait sur Terre. Ce ne fut que le lendemain, au petit déjeuner, qu'il apprit de la bouche de Nic que les rebelles avaient pris possession du palais de Son Éminence Akaam.

L'ambassadeur japonais de Hôdo appela Natacha, l'humaine la plus proche de l'Empereur. Cette dernière lui confirma ses soupçons. Elle s'était battue contre un pouvoir religieux qu'elle réfutait. Ce n'était d'ailleurs pas vraiment la religion qu'elle condamnait, mais son autorité représentative, abusive, autocratique et de surcroît hypocrite. Qu'elle le veuille ou non, son mouvement avait été récupéré par d'habiles politiciens néo-mésopotamiens qui voulaient déstabiliser la Perse. À l'inverse, les émeutiers rebelles qui agitaient la Nouvelle-Babylone étaient soutenus par le ministère de l'Intérieur persan qui poussait les fidèles à s'insurger contre un état immoral plus qu'areligieux. Rûdâba, n'avait-elle pas fait partie de cette jeu-

nesse qui donnait un coup de main à ses frères opprimés ?

Si Nic suivait secrètement son objectif de sécurité pour Hôdo, Tanaka, lui, suivait le sien pour l'Empire du Soleil Levant. Il savait que le nerf de la guerre était la richesse, laquelle richesse fluctuait en fonction des spéculations monétaires. Maîtriser ces fluctuations était en partie maîtriser le pouvoir.

Bien sûr, en cas de conflit, il y avait l'éternel blocus, mais il y avait toujours une faille, car jamais il n'était hermétique. Il y avait bien aussi les missiles de l'UA. L'Union Africaine ne lésinait pas sur les moyens de faire respecter l'ordre républicain et démocratique international, normalisé ISO MMM. Elle prenait à cœur sa mission de police planétaire. Surtout quand cela l'arrangeait soit pour ébranler une puissance trop gênante, soit pour masquer ses propres insuffisances et ses conflits internes, et par-dessus tout si elle y gagnait quelque avantage substantiel. Si la région troublée était dotée de gisements miniers ou de ressources naturelles d'énergies, ou encore, si elle était un lieu de transit obligatoire, alors, point besoin de pot de vin pour convaincre l'UA qu'il s'agissait d'une mission humanitaire. En tout cas, la solution UA n'enchantait guère le Japonais, qui préférait de loin celle du Yakusa : couper les têtes.

Tanaka avait l'habitude de juger les actions diplomatiques en terme de rendement, de rapport qualité/prix. À son avis, l'efficacité de l'UA était nettement sous la moyenne. D'ailleurs, la Communauté du Pacifique déploirait les dernières actions de la police internationale : l'invasion des Baléares, le blocus de la Cuesta Rica, et le bombardement de Calcutta.

Qu'importe ! L'art de Tanaka consistait à tout utiliser pour arriver à ses fins, et s'il le fallait, il brandirait l'épouvantail de l'UA.

Des siècles de pratique physique et spirituelle d'arts martiaux guidaient ses actes alternant selon la situation entre la foudroyante frappe du kendo et le fatal appel du vide de l'aïkibudo.

Tout d'abord, il feignit la colère. Le Croissant avait été incapable d'accueillir une délégation extra-terrienne, maintenant elle offrait un spectacle désolant. Il fallait faire le ménage avant de se tourner vers l'Espace qui leur ouvrait les portes vers de nouveaux lendemains. Insidieusement, l'ambassadeur mit en place la monnaie de la Communauté du Pacifique. Changer de monétique était d'ailleurs un choix tout à fait opportun, car l'attention de l'UA serait momentanément détournée des conflits du Croissant, ainsi, il écartait la menace des missiles punitifs dans l'immédiat et laissait un peu de temps pour résoudre les problèmes en interne. Encore fallait-il se dépêcher.

— C'est la faute aux Tyrans, c'est toujours eux qui commencent ! s'exclama le ministre de l'Extérieur. Ce sont eux, qu'il faut éliminer !

Les Tyrans, pensa Tanaka ! De ceux-là aussi il faudrait régler les comptes. Mais comment faire sans évoquer le litige à propos des androïdes ? En parler eût pu éveiller des soupçons quant à l'Empereur et aux gynoïdes que les politiciens côtoyaient sans connaître leur nature.

Muhammad intervint.

— L'ambassadeur vous a exprimé son opinion. Je partage pleinement son observation : c'est à nous de résoudre nos problèmes. Bien que vous soyez un hôte privilégié avec le Grand Hôdon, je vous prierai amicalement de nous laisser. Mes chers ministres ont toutes

compétences pour s'attaquer à ce problème qui ne concerne que nous.

Tanaka quitta la réunion extraordinaire qui réunissait le gouvernement. Quand il rencontra Nic un peu plus tard dans les couloirs il lui confia : « je crois que Go-Lem n'a plus besoin de nous. »

— Plus rien ne nous retient ici, alors ? Je peux donc retourner sur Hôdo ? fit Nic.

— Êtes-vous si pressé ? Je vous invite chez moi, au Japon. Qu'en pensez-vous ? Allons, vous serez sur place pour la signature définitive des accords entre nos deux mondes. Venez avec tous les Hôdons, et n'oubliez pas vos deux compagnons de Santa-Cruz qui sont vos ambassadeurs attitrés.

Chapitre 31. L'accord final

L'accord entre Hôdo et la Communauté du Pacifique fut ratifié. Cette dernière annonça sur le Réseau son privilège d'être la première entité terrienne à avoir signé une convention, elle était donc, la représentante officielle de toute la Terre. Hôdo fut déclarée planète souveraine et indépendante de la planète mère. Elle avait en plus le statut particulier de planète expérimentale.

Nic était plus que satisfait.

Chica et Moka aussi. Les Japonais s'étaient promis de diversifier les tâches des androïdes, le plaisir ne se limitant pas qu'au sexe. Ils s'assuraient le monopole sur la Terre, mais acceptaient l'idée d'une production d'androïdes sur Hôdo, afin d'éviter toute déviance malencontreuse. Tyr était un exemple de danger et il fut décrété que toute manipulation d'androïdes était considérée non plus comme un outrage des contrats de bienséance internationale, mais comme un danger pour l'humanité.

Les deux gynoïdes prévinrent l'Empereur Muhammad que Tyr était devenue une cité hors-la-loi. Pour le Yakusa, cela signifiait un dominion à purger.

Ghazâl imitait maintenant Go-Lem Muhammad. Elle reconstitua autour d'elle, dans le palais persan, son gouvernement en exil, incita la population néo-mésopotamienne à la suivre, promit les réformes qui pouvaient atténuer les

tensions, invita les rebelles à venir se réunir autour d'une table de négociation. En vain, Tyr se retranchait dans son refus. Pire, la cité s'autoproclama capitale provisoire des territoires du Jourdain.

— Ne devrions-nous pas retourner, là-bas ? demanda Chica à Nic.

— Pour quoi faire ? C'est un tel imbroglio. Nous ne pouvons pas les aider plus que nous l'avons fait.

— Tanaka-san ? implora-t-elle.

— Le commandant a raison. Et de toute manière, c'est trop tard, ce n'est désormais plus de mon domaine.

— Trop tard ? Allons-nous laisser Ghazâl dans l'embaras ?

— Écoute, répondit Nic, si tu veux nous pouvons évacuer les androïdes sur Hôdo. Ils y seront mieux traités.

— Non ! Muhammad et Ghazâl sont conscients de leur devoir. C'est notre programme initial : servir. Ils ont commencé, ils continueront.

— Mais que veux-tu ? On t'a dit que c'était de toute manière trop tard !

— Trop tard ? Pourquoi donc ?

Tanaka s'approcha de Chica, comme si ce qu'il avait à dire était une confidence. Il lui expliqua qu'un commando venait d'y être envoyé.

— Des hommes comme Katsutoshi ?

Il sourit.

— Chica, des hommes comme lui n'interviennent que dans nos problèmes internes. Nous sommes très attachés aux traditions. C'est notre manière d'éviter d'être culturellement phagocytés par les plus puissants que nous.

Il lui décrivit sans entrer dans les détails ce qui devait arriver. Des microdrônes au plasma incendieraient la base secrète où étaient fabriqués les androïdes pirates, ensuite une équipe de sapeurs poserait des maserbombes

pour détruire toutes les structures. Il ne parla pas des tireurs d'élite et des filins laser pour ne pas évoquer la mort d'hommes devant Chica, qui s'inquiéta déjà de savoir s'il y aurait des victimes.

« En tout cas, beaucoup moins que si l'UA se charge de les bombarder de missiles. Des dégâts collatéraux, tu en aurais de la Mer Rouge à la Mer Noire ! », pensa Tanaka.

Soudain, Moka intervint :

— Commandant, vous aviez bien accepté le fait que nous soyons des Hôdons à part entière. Vous aviez défendu la thèse que les humains nous respectent. J'en conclus que vous estimez que nous sommes responsables de nos actes ! Je peux vous rapatrier tous sur Hôdo et Chica resterait ici. Ce problème ne concerne que les androïdes.

— La laisser seule ! Jamais ! s'indigna Nic. Elle est des nôtres, elle est Hôdonne. Je reste si elle reste.

— Je voudrais bien parler comme vous, mais je me dois de vous piloter...

Petit Cheval Blanc interrompit Moka. Lui ne voyait pas pourquoi partir si vite. Déjà, il avait dû fuir une fois, il avait des comptes à régler.

Suga trouvait l'expérience palpitante, Le Ninja et Rûdâba, tant qu'ils restaient ensemble, ne trouvaient pas d'inconvénients à prolonger leur séjour, et finalement Tanaka lui-même se proposa de rester.

Ils reprirent donc la route vers le Croissant. Muhammad les reçut comme de vieux amis et leur annonça les dernières nouvelles : Les Babyloniens légalistes avaient récupéré tout l'est du pays et attendaient avec impatience Ghazâl, mais l'Ouest était à feu et à sang.

Nic eut beau maugréer, il finit par céder aux requêtes des androïdes d'escorter Ghazâl qui estimait que sa place était en Néo-Mésopotamie. Suga examina la gynoïde princière, les lésions de sa peau s'étaient déjà résorbées,

et elle avait une allure présentable. Personne ne pouvait se douter qu'elle ne fût pas organique.

Lorsque le convoi traversa la frontière, de nombreux véhicules de militaires légalistes et de civils partisans se joignirent au cortège. L'arrivée de Ghazâl dans la capitale reconquise fut triomphale.

Une majorité de Néo-mésopotamiens avaient pu lire sur leur allinone le message de paix de Son Éminence. Les opposants ne pouvaient saboter le Réseau sans se plonger eux-mêmes dans l'obscurité. La paix, beaucoup plus de concitoyens l'attendaient que ceux qui la refusaient. Elle l'avait obtenue avec les Persans, elle pouvait donc l'obtenir à l'intérieur du pays.

Quand Ghazâl apparut au balcon du palais, elle promit à la population que les deux souverains œuvraient pour reconstruire un Croissant fertile et généreux, où personne ne souffrirait de misère, un exemple pour toutes les autres nations de la Terre. Pour cela, elle avait besoin que tous les Néo-mésopotamiens se réunissent. Elle expliqua que les Éminences qui l'avaient précédée avaient opté dans le passé pour un état laïque, non pour interdire toutes les croyances, mais pour qu'aucune d'entre elles ne dominât les autres. Elle avait besoin de toutes les pensées de bonne volonté afin de résoudre chaque jour les problèmes qui surgiraient inévitablement. Son voisin l'Empereur, le nouvel ami, avait choisi une autre solution qui convenait sans doute plus à un peuple homogène, mais il s'ouvrait maintenant aux autres courants d'idées.

Soudain, un faisceau laser la frappa de plein fouet. Ghazâl chancela avant de tomber à la renverse. Un cri monta de la foule transformée en une mer déchaînée. Des vagues humaines déferlaient, des poings vengeurs se dressaient comme une écume déchirée par la tourmente, des courants fuyaient au loin la violence de la tempête

alors qu'au centre du cyclone une lame de bras se repliait en trompe sur l'impie qui avait osé frapper la reine revenue.

Dans le palais, les ordres fusaient de toutes parts. Nic habitué aux situations tendues d'un vaisseau commanda de bloquer les portes, ce n'était pas le moment que l'on découvrit que Son Éminence n'était pas humaine. Il annonça à la garde qu'un médecin présent sur les lieux s'occupait déjà de Ghazâl. Le corps pantelant de la princesse fut aussitôt examiné par Suga qui se releva annonçant comme un chirurgien achevant d'examiner un accidenté : « Elle s'en tirera ! »

Une chance en effet que les androïdes ne disposaient pas des organes vitaux centralisés dans la cage thoracique et que cette dernière n'était pas de chair. Néanmoins, il fallait du matériel pour la réparer. Tanaka se chargea de faire venir un petit transporteur ultrarapide à décollage et atterrissage vertical.

Alors, Chica vint au balcon. Un long murmure parcourut la foule humaine avant de s'éteindre dans un silence religieux.

— Son Éminence est sauvée. Demain, elle sera de nouveau parmi nous. Son médecin est auprès d'elle, en train de la soigner.

Pour nombre de ceux qui étaient aux premières loges, c'était un miracle, car ils avaient vu pendant un bref instant la poitrine s'enflammer horriblement. Ghazâl était plus qu'une souveraine martyre. Elle était rentrée dans le panthéon des semi-divinités.

À peine réparée, elle annonça sa visite dans la Ville de la Paix, en territoire occupé, bravant tous les dangers afin de briser le cercle vicieux de la haine, car seul le pardon pouvait y mettre un terme à l'escalade, seul le dialogue pouvait apporter la réconciliation.

Chapitre 32. L'acte suprême

Seul le rabbin de la ville daigna accepter l'invitation de Ghazâl. Son Éminence comprit, hélas, que la paix ne s'acquerrait pas facilement lorsque le vieux Juif lui expliqua pourquoi il était l'unique représentant.

— Le nonce est retenu prisonnier par les forces rebelles. Je suis envoyé pour vous conduire à leur chef. Il veut s'entretenir personnellement avec Son Éminence Ghazâl et vous autorise à l'accompagner. Il ne répond pas des conséquences que votre refus entraînerait sur l'otage.

— Nous n'avons pas le choix, répondit Nic.

— Je crains qu'il ne s'agisse d'un piège ! Soyez prudents, ajouta le chef spirituel. Les rebelles tueront probablement le nonce, comme ils l'ont déjà fait avec le mullah.

— Ils l'ont assassiné ! s'indignèrent les Hôdons.

— Pour l'exemple. Je crois que les bourreaux en avaient décidé autrement. En effet, lorsque les rebelles m'ont invité à rendre visite au prisonnier pour vous rapporter qu'il était vivant, celui-ci m'a fait comprendre que c'était grâce au mullah. Je n'en sais pas plus. Nous avons à peine eu le temps d'échanger quelques mots. On m'a obligé de sortir lorsqu'il m'a chuchoté qu'il préférerait mourir plutôt que trahir même, il insista, hors sacrement de confes-

sion. Je vous dis cela, tel quel, car j'ai senti qu'il y tenait à vous communiquer un message confidentiel.

Nic comprit. Le nonce devait connaître le secret des androïdes.

— J'irai ! annonça simplement Ghazâl.

— C'est bien ce que je disais, nous n'avons pas le choix, fit le commandant en haussant les épaules.

Son « nous » concernait évidemment toute la petite équipe qui le suivait depuis le début de leurs péripéties sur Terre. Il était inutile de demander qui viendrait, tout autant que de conseiller de ne pas se joindre à l'équipée

Le rabbin les conduisit devant l'un des innombrables bunkers désaffectés qui ceignaient la Ville de la Paix. Il prit l'allinone et annonça son arrivée. La porte blindée s'ouvrit. Personne ne les attendait derrière. Des boyaux souterrains reliaient les différents postes de protections urbaines et conduisaient à diverses salles qui pouvaient servir d'abri en cas de siège. C'était là que s'était établi le haut commandement révolutionnaire.

— Je présume qu'il faut suivre les couloirs éclairés, proposa Petit Cheval Blanc.

— Cela ressemble plutôt à un piège à rats, constata Nic qui conduisait la troupe en suivant les rails de lumière. J'espère, Tanaka, que votre commando arrivera à temps comme la cavalerie.

— Oh ! Non ! Pas à cheval, hélicoptère ! En tout cas, il sait au moins où nous sommes rentrés : c'est l'avantage d'avoir une balise diplomatique !

— De toute manière, Rûdâba et le Ninja protègent nos arrières et seront là pour les guider.

À la queue leu leu, les émissaires suivaient Nic. Suga et les trois gynoïdes fermaient la marche.

— Chut ! fit Moka. Je perçois des signes de vie.

— Double source, renchérit Chica. Phonique à notre droite, derrière cette porte entrebâillée : un râle. Radio derrière celle qui est fermée devant vous. Ne bougez pas !

Elle écoutait en silence. Nic connaissait trop les gynoïdes pour ne pas remarquer à leurs attitudes qu'elles dialoguaient entre elles.

Lentement, Ghazâl et Moka rebroussaient chemin et se positionnèrent de chaque côté de la dernière porte que le groupe avait franchie. Le commandant avait compris, elles voulaient empêcher sa fermeture. Ils étaient maintenant en plein dans le piège et elles voulaient assurer une issue de secours.

Soudain, le rabbin perçut à son tour le râle qu'avait entendu Chica, et s'écria :

— C'est le nonce ! C'était là que je l'avais vu, il faut que j'y aille, il n'est pas mort et il souffre peut-être. Nous ne pouvons pas le laisser là.

Il se précipita dans le cachot entr'ouvert avant que Nic ait pu crier désespérément « Non ! »

Trop tard.

— Docteur Suga ! Vite ! La bombe, dans la cellule, apportez-la-moi ! Je m'occupe de celle-ci, cria presque Chica en pointant du doigt un coin du cachot.

Nic devina que les gynoïdes avaient découvert l'emplacement d'engins de mort qui devaient souffler les émissaires de la paix. Mais pourquoi demander à Suga de ramener la bombe qui se trouvait dans le cachot où gisait le nonce ? Il était plus rapide et agile que le Japonais. Mais déjà, le vieux savant s'était précipité dans la pièce, car, en retrait du groupe, de son point de vue, il avait aperçu la petite lumière verte qui indiquait que le chargeur venait de s'armer.

Chica arracha la fausse lampe qui cachait le second explosif. Elle n'eut pas le temps d'attendre Suga : un humain courait plus vite qu'elle. Elle se précipita vers la porte qui menait à l'extérieur et que ses sœurs gynoïdes maintenaient ouverte grâce à leur poids.

Mais le vieux savant japonais réalisa qu'il n'aurait pas le temps de donner la bombe à Chica. Il la jeta dans le coin de la geôle, derrière la porte blindée, puis aida le rabbin à traîner le nonce hors de sa cellule.

Bansaï ! Katsutoshi aurait été fier d'elle. La gynoïde cria sur tous ses émetteurs, vocal, radio et infra rouge. Était-ce un cri que Chica lança au Ciel, à l'univers entier, pour se donner du cœur ou pour signer son acte, l'acte sublime de donner sa vie pour que d'autres vivent ?

Sa course était lente, comme dans ces films du genre catastrophe qu'elle visionnait pour perfectionner son métier de pompier et de secouriste. Elle avait remarqué cet artifice qui consistait à ralentir le mouvement du héros qui luttait contre le temps ou la mort. La mort. Elle s'y précipitait, pesamment car sa lourde structure ne lui offrait pas l'agilité des humains. Sa lourde structure offrait néanmoins un bouclier efficace. Elle serrait la bombe contre sa poitrine. Ce serait l'effacement de tout ce qu'elle avait été. Pas le temps de se déconcentrer pour tenter l'ultime sauvegarde de sa personnalité, chaque seconde comptait. Elle devait s'éloigner le plus possible de ses amis, hôdons ou terriens, humains ou androïdes.

Les deux ecclésiastiques étaient hors de la pièce piégée et Petit Cheval Blanc tira le nonce à reculons vers Nic qui lui intima de s'allonger.

Suga voulut s'assurer que l'explosif était bien placé pour limiter le souffle.

La détonation frappait les senseurs de Chica en de si nombreux endroits simultanément qu'elle n'aurait pu dire

de quoi elle souffrait. D'ailleurs, à quoi bon ? Déjà, des pans entiers de sa mémoire s'éteignaient, déjà elle ne touchait plus le monde qui l'entourait. Un torii surgit devant elle, l'âme de Katsutoshi lui lançait un dernier adieu. Non ! Elle avait mal vu dans la pénombre crépusculaire, il s'agissait d'une porte d'un antique temple égyptien comme elle avait vu à Héliopolis. Sa vue brouillée l'induisait en erreur, c'était en fait deux obélisques. Adela, sa mère, ne serait plus à ses côtés. Où avait-elle vu ces deux monolithes ? Il n'y en avait qu'un. C'était un parallélépipède étrangement étincelant dans la nuit, dressé telle une colonne. Un dernier rai de lumière qui s'éloignait au fur et à mesure qu'elle s'en approchait. Le dernier bit s'éteignit.

Nic se releva à quatre pattes, les humains paraissaient indemnes. Il avança comme boxeur groggy vers les décombres de l'explosion croisant Moka et Ghazâl qui se relevaient à leur tour. Au bout du couloir, vers l'issue arrachée par le souffle, sous un rayon de lumière lunaire, il s'agenouilla et prit délicatement la tête de Chica.

— Elle est... avec une infinie précaution, il cherchait ses mots. Elle s'est définitivement éteinte ? demanda-t-il à Moka qui l'avait rejoint.

— Oui ! Définitivement. Elle n'a pas pu se sauvegarder.

Le commandant constata des larmes, sur les joues de la gynoïde. C'était la première fois qu'il en voyait. Jamais auparavant, la femme n'avait su se servir de cet artifice. Sa gorge s'étrangla d'émotion et le vieux commandant, celui qui pilota le célèbre Livingstone, se violenta pour ne pas se laisser emporter par le chagrin. Une violente rage l'envahit, et dans son for intérieur il cria : « Plaise à Dieu, si celui-là existe, de prendre cet être dans son prétendu paradis ! »

Le Ninja et Rûdâba pénétrèrent dans les boyaux avec quelques commandos yakusa. Les autres avaient pris en revers les rebelles.

À la vue de leur commandant, ils comprirent que l'heure n'était pas aux congratulations. Péniblement, Nic se releva, tituba pour rejoindre Tanaka accroupi à côté de Suga.

— Et lui ? demanda Nic au Japonais.

— La bombe a explosé quand il refermait la porte de la prison. Sa famille réclamera son corps. Je crois qu'elle serait honorée si vous acceptiez un peu de ses cendres sur Hôdo, et si une part pouvait être vénérée ici.

Nic se tourna vers Moka.

— Quant à nous, dit-il, nous ramenons les restes de Chica sur sa planète. Allons, nous n'avons plus rien à faire ici, je crois, il est temps que nous retournions sur Hôdo. La paix coûtait décidément trop cher sur cette planète.

Épilogue

Au centre de la cité, une stèle se dressait entourée d'orchidées. C'étaient les plus belles de Jérusalem. Ytzhak, le fleuriste de Hôdo, les surveillait chaque jour. Il l'enseigna plus tard à Tanaka qui venait régulièrement renouveler les baguettes vertes d'encens importées de la Terre, le sens du mot Jérusalem : « Ville de la Paix ».

Sur la stèle se dressait un temple miniature, copie de celui aux mille bouddhas. À l'intérieur, à l'abri des intempéries, des cendres du père des androïdes veillaient sur l'une de ses créatures qui, par son sacrifice suprême, s'était hissée au plus haut ciel de l'héroïsme.

La stèle était un assemblage de pièces de métal, de verre, de plastique, comprimées, restes de l'infortunée gynôïde. Sur une plaque qui devait provenir d'un plastron étaient gravés ces mots :

Ci-gît Chica,

homo sapiens syntheticus,

qui donna sa vie pour et à cause de

l'homo sapiens sapiens.

FIN

La rédaction et la composition de ce roman
ont été réalisés sous
LibreOffice.

Les images ont été réalisées avec
The Gimp pour la 2D (couverture...)

et

Blender pour la 3D (androïdes...).